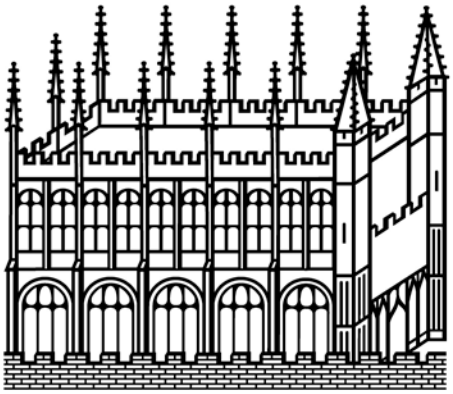


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

Hvol 30
53

287 a (Finch Adv.

15

transcribed by J. Bertrand.

LA FABLE
DES
ABEILLES.
TOME PREMIER.

LA FABLE
DES
ABEILLES.
OU
LES FRIPONS
DEVENUS
HONNESTES GENS.

AVEC
LE COMMENTAIRE,
Où l'on prouve que les vices des Particuliers tendent á l'avantage du Public.

TRADUIT DE L'ANGLOIS
Sur la Sixiéme Edition.

TOME PREMIER.

Opinionum commenta delet dies, natura judicia confirmat. CICERO de Nat. Deor. Lib. II.

A LONDRES,
Chez JEAN NOURSE.

M.DCC.L.

TAYLOR INSTITUTION
OXFORD

AVERTISSEMENT DES LIBRAIRES.

LA FABLE DES ABEILLES *a fait tant de bruit en* Angleterre, *que nous avons cru faire plaiſir aux Lecteurs de-deçà la Mer, de les mettre en état de juger par eux-mêmes de la nature de ce Livre. Les uns l'ont accuſé de détruire les principes de la Morale, & même de ſapper les fondemens de notre Sainte Religion* *. *D'autres*

* C'eſt ce qu'on peut voir dans un Livre Anglois, qu'un Anonyme publia en 1725, pour réfuter cet Ouvrage de M. MANDEVILLE. Cette Réfutation eſt intitulé : *An Enquiry, whether a general Practice of Virtue tends to the Wealth or Poverty, Benefit or Disadvantage of a*

D'autres cependant, qui ne jugent du but d'un Ouvrage que par les conſéquences qui en découlent néceſſairement, ou par les aveux & les déclarations de l'Auteur, ont jugé plus favorablement de celui-ci; & nous nous rangeons volontiers de l'avis des Perſonnes ſi judicieuſes. Nous croyons avec eux, que M. MANDEVILLE *dans la* FABLE DES ABEILLES, *dans ſon* COMMENTAIRE, *& dans ſes* DIALOGUES, *n'a eu pour but que de tourner en ridicule les vices & les extravagances des Hommes, & de relever les défauts des diverſes Perſonnes qui compoſent la Société, des Miniſtres d'Etat, des Prélats, des Ordres Religieux, des Juges, des Marchands, des Gens de Guerre, des Medecins, &c. Il cenſure agréablement, dans*

People &c. C'eſt-à-dire, *Examen de la queſtion, ſi la pratique univerſelle de la Vertu tend au bonheur ou au malheur d'un Peuple, à le rendre plus riche ou plus pauvre* &c.

dans toutes les occaſions, l'éducation moderne, & badine fort judicieuſement ſur le Point-d'honneur. Par-tout il cherche à humilier l'Homme, & à diſſiper les préjugés orgueilleux que ſon amour propre lui ſuggere. „ *L'Auteur fait....* „ *une Satire très-vive & très-ingé-* „ *nieuſe de l'orgueil; les portraits* „ *qu'il fait des Orgueilleux ſont tout-* „ *à-fait réjoüiſſans, très-naturels &* „ *bien caractériſés; tous les Etats* „ *lui fourniſſent des Originaux.* „ *C'eſt ainſi que s'exprime ſur cet article le judicieux Auteur de la* Bibliotheque Raiſonnée **. Et plus bas, il ajoute **:* „ CLEOMENE, „ *c'eſt un des Interlocuteurs, dit en-* „ *ſuite *** des choſes excellentes ſur* „ *l'Orgueil. Il regarde cette diſpoſi-* „ *tion*

* Tom. III. part. II. pag. 410. 411.
** Ibid. pag. 427.
*** Dans le Dialogue II.

„ *tion comme le principe de bien des*
„ *Vertus , en ce qu'elle nous rend*
„ *ſenſibles à la honte. L'Auteur*
„ *parle dans cet endroit , comme*
„ *par-tout ailleurs , en Philoſophe*
„ *qui connoit parfaitement le cœur*
„ *humain.* HORACE & CLEOMENE
„ *ſe font au ſujet de l'Orgueil des ob-*
„ *jections qui méritent bien d'être*
„ *lues , & que nous rapporterions*
„ *avec plaiſir , ſi la briéveté où nous*
„ *nous ſommes bornés pouvoit le*
„ *permettre.* „ *En général nous avons cru cet Ouvrage très-propre à developper les ſecrets principes qui font agir les Hommes , & à faire connoître leur cœur.*

Au reſte , ce qui a principalement attiré un ſi grand nombre d'Antagoniſtes à Mr. MANDEVILLE , *c'eſt qu'il a paru à pluſieurs Perſonnes , qu'il vouloit faire l'apologie de la Corruption des Hommes , & plaider la cauſe de certaines Pratiques mauvaiſes*

vaiſes qui ne ſont que trop généralement répandues dans le Monde. Mais il nous a paru au contraire, auſſi-bien qu'à quantité de Perſonnes de ſens, que, dans tous ces endroits qui ont ſi fort revolté, ſon unique deſſein a été de tourner en ridicule ces Coutumes & ces Vices, bien-loin de les défendre & de les autoriſer. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à lire avec impartialité ce que l'Auteur dit du Luxe, des Courtiſanes, de l'Avarice, de la Prodigalité, du Vol, de l'Yvrognerie, du faux Point-d'honneur, des Duels, du Courage, de la vaine Parure, des Femmes, des Ecoles de Charité.

Nous avouons que ſi, détachant quelques endroits de ces articles, on les examinoit indépendamment de ce qui précede & de ce qui ſuit, on ne ſauroit s'appercevoir ſi l'Auteur parle ſérieuſement, ou s'il veut badiner. Mais n'eſt-ce point là le cas

de tous les Ouvrages Ironiques. ? Et pour qu'ils ſoient enviſagés & lus comme tels, ne ſuffit-il pas que pour l'ordinaire l'Auteur s'exprime de maniere à convaincre des Lecteurs dépréoccupés qu'il parle ironiquement ? Or il nous ſemble que M. MANDEVILLE *avoit aſſez bien ſuivi cette regle, pour qu'on ne prît point le change. C'eſt à quoi les Cenſeurs n'ont pas fait aſſez d'attention. De-là viennent les différens jugemens qu'on a porté des mêmes choſes. Les uns, par exemple, ont aſſuré qu'il plaidoit la cauſe de l'Envie, tandis que d'autres ont trouvé „ que l'Auteur faiſoit des réfle-„ xions très-judicieuſes ſur cette „ même paſſion *.*

Nous ne comprenons pas même comment on a pu ſe tromper ſur la maniere d'écrire de cet Auteur. Il dit lui-même qu'il a écrit ironiquement.

* Bibl. Raiſon. *loc. cit.* p. 412.

*ment. Pourquoi, je vous prie, ne l'en croirons-nous pas ? Qui doit mieux ſavoir que lui dans quel genre il a écrit ? Il aſſure en termes formels *, qu'en ſoutenant la néceſſité des Duels, il parle ironiquement. Il fait la même déclaration ſur toutes les propoſitions pareilles qui ſe trouvent dans ſon Livre. Puis donc qu'il nous a lui-même appris qu'il ne parloit pas ſérieuſement ſur ces divers articles dont on ſe plaint, la juſtice & le bon ſens demandent également qu'on les liſe & qu'on les enviſage comme ironiques.*

Enfin, il n'eſt pas naturel de faire tomber un Auteur en contradiction avec lui-même : c'eſt cependant ce que font ceux qui ſuppoſent que Mr. MANDEVILLE *parle ſérieuſement, lorſqu'il ſoutient les étranges paradoxes dont on lui fait un crime. En effet, dans un Ouvrage*

* Dans ſon Dialogue III.

vrage qu'il a publié quelques années * *après celui dont nous donnons la traduction, il enſeigne expreſſément que* la Vertu eſt plus propre que le Vice pour procurer le bonheur général de la Société : *maxime qui paroît directement oppoſée à la doctrine de la* FABLE, *dans laquelle il ſemble que l'Auteur veut prouver qu'une Société ne ſauroit fleurir s'il n'y regne de grands vices. Pour ſauver cette contradiction apparente, nous diſons que Mr.* MANDEVILLE *badine dans la* FABLE, *où l'ironie ſaute aux yeux en tant d'endroits, & qu'il parle ſérieuſement dans ſes* RECHERCHES. *Nous finiſſons cet article par ces paroles du ſavant Auteur de la* Bibliotheque *que nous*

* C'eſt l'année 1732 L'Ouvrage eſt intitulé : *An Enquiry into the origin of Honour, and the uſefulneſs of Chriſtianity in War.* C'eſt-à-dire, *Recherches ſur l'origine de l'Honneur & ſur l'utilité du Chriſtianiſme dans la Guerre.*

nous avons déja pluſieurs fois citée. „ *Cet Ouvrage*, dit-il, *n'eſt pas* „ *indigne d'être lu des Perſonnes* „ *qui ſont capables de déméler le* „ *faux qui y regne, d'avec ce qui* „ *eſt vrai indépendamment des ap-* „ *parences. S'il ſe trouve dans cet* „ *Ouvrage des penſées fauſſes, ha-* „ *ſardées & dangereuſes, il s'y* „ *trouve auſſi des reflexions juſtes,* „ *ingénieuſes, & peut-être nou-* „ *velles* „. *Quoique Mr.* MANDEVILLE *n'eût ſans doute pas ſouſcrit à toutes les parties de ce jugement, il n'a pas diſſimulé que ſon Livre ne convenoit qu'aux Perſonnes du caractere dont parle l'habile Journaliſte. Dans pluſieurs endroits il déclare qu'il n'écrit point pour la foule, mais uniquement pour ceux qui ſavent penſer & réfléchir. Il y a cependant apparence que par cette déclaration, il n'a pas cru diminuer le nombre de ſes Lecteurs : l'Homme lui étoit trop bien connu,*

pour ignorer que chacun ſe croit bien partagé du côté du bon-ſens & de la capacité de réfléchir. Diſons un mot de Mr. MANDEVILLE, *& de ſes Ouvrages.*

Mr. MANDEVILE *étoit né à* Dort *en* Hollande, *& avoit étudié la Médecine, qu'il alla profeſſer à* Londres. *Il y compoſa quelques Ouvrages. La* FABLE, *& les* RECHERCHES *dont nous avons parlé dans cet Avertiſſement, ne ſont pas les ſeuls par leſquels il s'eſt fait connoître. On a encore de lui des Remarques critiques ſur le Livre du Dr.* BERKELEY, *ſous le titre de* Lettre à DION à l'occaſion de ſon Livre intitulé ALCYPHRON ou le PETIT PHILOSOPHE ; *& un Ouvrage, qui eſt traduit déja depuis quelques années en François*, dont le titre eſt,* Penſées

* Cette traduction parut en 1723 ; elle eſt de M. VAN EFFEN, Auteur du *Miſantrope*.

ſées Libres ſur la Religion & ſur le Bonheur de la Nation *.

Mais de tous ces Ouvrages, & de quelques autres moins conſidérables publiés par le même Auteur, il n'en eſt aucun qui ait fait plus de bruit que la FABLE DES ABEILLES. *Ce n'étoit dans ſon origine qu'un Poëme d'environ quatre-cens vers, qui parut en feuille volante en* 1706. *Comme quelques Perſonnes y avoient donné un mauvais tour, l'Auteur y ajouta des Remarques, qui, deſtinées à étendre & à confirmer les idées dont on avoit d'abord été révolté, ne ſervirent qu'à lui attirer de nouveaux Adverſaires. Ce* COMMENTAIRE *joint à la* FABLE *parut en* 1714. *En* 1723 *il donna une ſeconde Edition de cet Ouvrage, qu'il avoit conſidérablement augmetné. Enfin il y ajouta ſix*

* Biblioth. Britann. Tom. I. Part. I. pag. 244, 245.

ſix DIALOGUES *en* 1729, *& en* 1732 *parut la ſixiéme Edition de cette* FABLE *& de ſon* COMMENTAIRE, *ſur laquelle cette Traduction a été faite.*

PREFACE.

LES Loix & le Gouvernement ſont aux *Corps Politiques* des Sociétés Civiles, ce que les Eſprits Animaux & la Vie même ſont aux *Corps Naturels* des Créatures animées. Ceux qui s'appliquent à l'Anatomie, peuvent voir en conſidérant un Cadavre, que les os durs, les muſcles & les nerfs robuſtes, la peau douce & blanche qui couvre le corps avec tant d'agrémenr, ne ſont point les principaux organes, ni les reſſorts les plus délicats requis immédiatement pour faire mouvoir notre machine. Des membranes très-déliées, de très-petits conduits auſquels on ne fait aucune attention, ou qui paroiſſent de peu de conſéquence aux yeux du Vulgaire

Vulgaire ; voilà ce qui ſert principalement à l'organiſation du Corps. De même, ce qui dans l'état de Nature rend l'Homme ſociable, n'eſt point le deſir qu'il a d'être en compagnie, ni le bon naturel, ni l'affabilité, non plus que les autres graces qui accompagnent le bel extérieur de l'Homme. Ses qualités les plus viles, ſouvent même les plus haïſſables, ſont les plus néceſſaires pour le rendre propre à vivre avec le plus grand nombre. Ce ſont elles qui, ſuivant la conſtitution préſente du Monde, contribuent le plus au bonheur & à la proſpérité des Sociétés. Ceux qui font des recherches ſur la nature de l'Homme, en faiſant abſtraction de ce que l'Art & l'Education y ont joint, peuvent faire ces obſervations.

La Fable ſuivante, où ce que je viens de dire eſt déduit plus au long,

long, parut il y a plus de huit ans *. Cette Brochure de ſix ſols eut pour titre LA RUCHE MURMURANTE, ou LES FRIPONS DEVENUS HONNETES GENS. Enlevée d'abord avec rapidité, elle fut réimprimée, & criée dans les rues à demi-ſol la feuille.

J'ai rencontré, depuis la premiere Edition de cet Imprimé, pluſieurs Perſonnes qui ſe trompant, ſoit à deſſein, ſoit par ignorance, ſur le but que je m'y étois propoſé, s'imaginoient que j'avois eu en vûe de faire une Satyre de la *Vertu* & de la *Morale*, & d'encourager le *Vice*. Dès lors je formai le deſſein, lorſqu'on réimprimeroit cette Brochure, d'informer le Lecteur du vrai but de ce petit *Poëme*.

On

* Ce fut en 1706 que parut ſéparément ce petit Poëme. En 1714 l'Auteur le publia de nouveau, accompagné d'un ample Commentaire.

On ne doit point s'attendre d'y trouver du Poëtique, quoique je l'annonce ſous le nom de *Poëme*. Les penſées ſont miſes en rimes, voilà la ſeule raiſon qui m'a engagé à lui donner ce Titre. Ce n'eſt ni de l'Héroïque, ni du Paſtoral, ni de la Satyre, ni du Burleſque, ni de l'Héroï-Comique. La vraiſemblance, qui doit ſe rencontrer dans un *Conte*, ne s'y trouve point. La Piece eſt même trop longue pour avoir le nom de *Fable*. On peut cependant dire que c'eſt une eſpece de *Conte* mis en mauvaiſes rimes. Sans chercher à faire le Bel-Eſprit, j'ai tâché de m'exprimer de la maniere la plus aiſée & la plus familiere. Permis au Lecteur de lui donner tel nom qu'il jugera à propos.

On dit de *Montaigne*, qu'il connoiſſoit fort bien les foibleſſes du Genre-Humain, mais qu'il ignoroit

roit les perfections de la Nature Humaine. Je croirai qu'on en uſe très-galamment avec moi, ſi l'on ne me maltraite pas davantage.

Il eſt évident que ce qui eſt dit dans le *Poëme*, des loix, de la conſtitution, de la gloire, des richeſſes, de la puiſſance & de l'induſtrie des habitans de la Ruche, ne peut s'appliquer qu'à une Nation grande, opulente, belliqueuſe, & heureuſement gouvernée par un Monarque dont l'autorité eſt limitée.

Ce qu'il peut donc y avoir de ſatyrique ſur les différentes Profeſſions & Vocations, & preſque ſur chaque condition des Hommes, n'a point été deſtiné à offenſer perſonne, ni à déſigner qui que ce ſoit en particulier. Mon deſſein a été uniquement de faire ſentir la baſſeſſe de tous les *ingrédiens* qui compoſent le véritable mêlange d'une Société bien re-

glée ; & cela dans le but d'exalter le pouvoir étonnant de la Sageſſe Politique, qui a ſu élever une ſi belle Machine ſur les plus mépriſables fondemens.

Le but principal de la Fable eſt expoſé dans la *Moralité* qui la ſuit. On a eu deſſein de faire voir qu'il eſt impoſſible de jouir des plaiſirs les plus délicats de la vie, qui ſe trouvent néceſſairement dans une Nation induſtrieuſe, opulente & puiſſante, & d'y voir en même tems fleurir l'innocence & les vertus qu'on pourroit ſouhaiter dans le Siécle d'Or. Je me propoſe de faire ſentir qu'il y a de l'abſurdité, & même de l'extravagance de la part de ceux qui ſouhaitant que leur Pátrie ſoit dans un état d'opulence & de grandeur, & qui empreſſés à ſe procurer tous les avantages qu'ils peuvent tirer de cette proſpérité publique, ne ceſſent de murmu-

rer,

rer, & de déclamer contre ces vices & ces inconvéniens, qui depuis le commencement du Monde juſques à préſent ont été inſéparables de tous les Royaumes & de tous les Etats célébres par leurs forces, par leurs richeſſes, & par leur politeſſe.

Pour remplir mon but, je parle d'abord de la corruption, & des fautes dont on accuſe ordinairement les différentes Profeſſions, & les différentes Vocations. Je fais voir enſuite que les Vices auſquels les Particuliers s'abandonnent, habilement ménagés, ſervent à la grandeur & au bonheur préſent de la Société. Enfin en expoſant les ſuites néceſſaires de l'Honnêteté & de la Vertu en général, de la Tempérance d'une Nation, du Contentement & de l'Innocence des Particuliers, je démontre que ſi tous les Hommes étoient ramenés des

vices dont ils ſont naturellement ſouillés, ils ceſſeroient par-là même d'être capables de former des Sociétés vaſtes, puiſſantes & polies. Dès-lors on ne verroit plus de ces Peuples célébres, tels qu'ont été ces grandes Républiques, & ces Monarchies qui ont fleuri depuis la Création.

Si l'on me demande le *cui bono* de tout cela, quels biens & quels avantages on retirera de toutes ces notions, je répondrai ingénûment que je n'en ſai rien, ſi ce n'eſt peut-être qu'elles ſerviront à la récréation du Lecteur. Mais ſi l'on me demandoit quel effet mon Livre devroit réellement produire, je répondrois que ces idées peuvent naturellement produire quelques reflexions.

Premierement, ceux qui trouvent toujours des vices dans les autres Hommes, apprendront en liſant cette Piece, à jetter les yeux

yeux ſur eux-mêmes, à examiner leur conſcience, & à rougir de ce qu'ils blâment toujours les choſes dont ils ſe ſentent eux-mêmes plus ou moins coupables. *En ſecond lieu*, ceux qui aiment paſſionnément l'aiſe & les plaiſirs, & qui recherchent avec tant d'empreſſement tous les avantages qui accompagnent la grandeur & la proſpérité d'un Peuple, apprendront à ſupporter plus patiemment des défauts auſquels aucun Gouvernement ſur la Terre ne peut remédier. Ils verront qu'il eſt impoſſible de jouir de ces avantages qu'ils recherchent, ſans avoir part aux maux qui les ſuivent.

Telles ſont les reflexions utiles que je devrois naturellement attendre de la publication de mes idées, ſi du moins les Hommes pouvoient devenir meilleurs par ce qu'on pourroit leur dire. Mais puiſ-

puiſqu'ils ſont demeurés les mêmes malgré tant d'Ouvrages inſtructifs & ingénieuſement tournés, je ne ſuis pas aſſez vain pour eſperer un meilleur ſuccès d'une bagatelle auſſi peu conſidérable.

Après avoir dit les petits avantages que cet Ouvrage pourroit produire, je me crois auſſi obligé de faire voir qu'il ne peut faire du mal à qui que ce ſoit. Si ce que l'on publie ne peut pas faire de bien, il ne doit pas du-moins faire du mal. C'eſt dans cette vûe que j'ai fait quelques Remarques qui ſervent d'éclairciſſement aux paſſages qui paroiſſent autoriſer les reproches qu'on pourroit me faire.

Le Critique qui n'aura jamais vu La Ruche Murmurante, aſſurera que quoi que j'en puiſſe dire, cette Fable, qui ne fait pas la dixiéme partie du Livre, a été imaginée pour donner lieu aux Re-

Remarques. Il ajoutera peut-être, qu'au lieu d'éclaircir les endroits douteux & obſcurs, j'ai choiſi uniquement ceux ſur leſquels j'avois envie de donner carriere à mon imagination. Loin d'exténuer, dira-t-il, les erreurs où vous étiez tombé auparavant, vous avez dans ces *Notes* fait mille fois pis, que vous n'aviez déja fait dans la *Fable* même. Dans ces digreſſions où vous paſſez inceſſamment d'un ſujet à l'autre, on voit avec la derniere évidence que vous êtes un Défenſeur du Vice.

Je n'employerai point mon tems à répondre à ces accuſations. Lorſqu'on eſt prévenu contre quelqu'un, c'eſt en vain qu'il publie des Apologies, elles ne ſervent de rien. Je n'ignore pas que ceux qui croyent qu'il eſt criminel de ſuppoſer la néceſſité du Vice dans quelque cas que ce ſoit, n'accorderont jamais aucune

ne partîe de l'Ouvrage. Si cependant on daigne examiner la choſe à fond, tout le ſcandale qui en peut réſulter, vient des fauſſes concluſions qu'on en a tiré ; conſéquence que je rejette abſolument. Quand donc je dis que les Vices ſont inſéparables des grandes Sociétés, & que leur opulence, leur grandeur & leur puiſſance ne peuvent ſubſiſter ſans eux, je ne veux point dire que les Particuliers coupables de ces Vices ne doivent point être toujours cenſurés ; moins encore qu'il ne doivent pas être punis, lorſqu'ils pouſſent leur déreglement juſqu'au crime.

Il y a, je crois, peu de perſonnes dans *Londres*, de ceux qui ſont obligés d'aller quelquefois à pied, qui ne ſouhaitaſſent que les rues fuſſent plus propres qu'elles ne le ſont généralement. Ils feront ce ſouhait toutes les fois qu'ils

qu'ils n'auront égard qu'à leurs habits, & à ce qui leur convient en particulier. Mais s'ils viennent à conſidérer que ce qui les choque, eſt une ſuite néceſſaire de l'abondance, des richeſſes & du commerce de cette puiſſante Ville, s'ils prennent quelque part à ſa proſpérité, il ne leur arrivera preſque jamais de ſouhaiter d'en voir les rues moins ſales. Puiſque ſi nous faiſons attention aux matériaux de toute eſpece qu'il faut à ce nombre infini de Négoces & de Métiers différens qui augmentent toujours ; ſi nous réfléchiſſons à cette grande quantité de Vivres, de Boiſſons & de Denrées qu'on y conſomme journellement, nous verrons que chaque moment doit produire de nouvelles ordures. Une multitude de Chevaux, & d'autres Animaux ſont continuellement occupés à ſalir les rues. Nous

voyons toujours une infinité de Charettes, de Caroſſes, & de Voitures les plus peſantes uſer & rompre le pavé des rues. Plus que tout cela, une foule innombrable de Peuple ſe fatigue, & foule aux pieds les rues à chaque inſtant. Les grandes rues d'Ailleurs ſont très-éloignées des bords de la Riviere; éloignement qui empêche qu'on ne puiſſe, ſans des peines & des dépenſes extraordinaires, enlever ces immondices, qui naiſſent du luxe & de l'opulence de cette Capitale.

Je demande donc ſi un bon Citoyen, en conſidération de ce que nous venons de dire, s'aviſoit d'aſſurer que la malpropreté des rues eſt un mal néceſſaire & inſéparable de la félicité de *Londres*, pourroit-on dire qu'il déſapprouve qu'on ballaye les rues? Fait-il quelque tort à ceux qui ga-

gagnent leur vie à de ſi baſſes fonctions ?

Si ſans égard au bonheur de la Ville, on me demandoit quelle place je croirois la plus agréable pour s'y promener ? je préfererois ſans doute un Jardin odoriférant, ou un ombreux bocage, aux rues puantes de *Londres*. De même, ſi mettant à part toute Grandeur mondaine, & toute vaine Gloire, on me demandoit où je crois que les Hommes jouïroient le plus vraiſemblablement d'un bonheur véritable ? je répondrois auſſi-tôt que c'eſt dans une petite Société tranquile, où les Habitans, contens du produit des terres qu'ils cultivent, ne ſeroient ni enviés, ni honorés par leurs Voiſins. Je préférerois ſans héſiter ce commerce délicieux, à celui d'une grande Multitude qui ſe diſtingueroit par ſes richeſſes & par ſon pouvoir, qui les armes à la main,

ſeroit toujours prête à conquérir les Nations étrangeres, & à ſe corrompre, en introduiſant chez elle le luxe des Peuples voiſins.

TELLE fut la Préface que je mis à la tête de la premiere Edition. Je n'y ajoutai rien dans la ſeconde *. Mais depuis il s'eſt élevé une grande rumeur contre cet Ouvrage. Je n'en attendois pas moins de la juſtice, de la ſageſſe, de la charité & de la bonne foi de quelques perſonnes dont je connoiſſois déja les diſpoſitions. Dès long-tems je n'avois rien à eſpérer de leur bonne volonté. Mon Livre, dénoncé par les *Grands-Jurés* **, fut condamné par mille Per-

* Elle parut en 1723.

** Ce furent les *Grands-Jurés* du Comté de *Middleſex*, qui firent cette dénonciation au *Banc du Roi*. Les *Jurés* de la Province qu'on appelle *the Grand-Jury*, les *Grands-Jurés*, ſont pour l'ordinaire au nombre de vingt-quatre, Gentilshommes, & autres de la Province, ayant du bien, & étant de bonne réputation. C'eſt le *Shériff* de la Province qui les choiſit.

Perſonnes qui n'en avoient jamais lu un mot. On a parlé contre mon Livre devant le *Lord-Maire* *. On attend tous les jours, de la part d'un Révérend Théologien, une Réfutation complette. Elle a déja été précédée par un torrent d'injures en forme d'Avertiſſement. Depuis cinq mois conſécutifs on annonce cette Réfutation, comme devant paroître au bout de deux.

Le Lecteur verra ce que je puis dire pour ma défenſe, dans l'Apologie que j'ai ajoutée à la fin de ce Volume. Là il trouvera la dénonciation des *Grands-Jurés*, & une Lettre écrite à *Milord C...* On appercevra dans cette derniere Piéce, une éloquence par trop

* Ce fut devant le *Lord-Maire* de *Londres*. Un *Maire* eſt le premier Magiſtrat d'une Ville. Il n'y a que le *Maire* de *Londres* & celui d'*York* qui portent le titre de *Lord*, ou de *Seigneur*. C'eſt un Magiſtrat qu'on crée tous les ans.

trop véhémente. L'Auteur y fait paroître d'heureux talens pour les invectives, & une grande ſagacité à découvrir l'Athéiſme où d'autres ne peuvent l'appercevoir. Cet Ecrivain cauſtique fait éclater ſon zéle contre les Livres impies. LA FABLE DES ABEILLES eſt miſe dans ce rang, & il paroît extrêmement irrité contre l'Auteur de cet Ouvrage. Il donne quatre groſſes *épithetes* à l'énormité de ſon crime. Enfin, par des accuſations élégamment tournées, & par des préſomptions ingénieuſes ſur le danger qu'il y a de laiſſer de tels Auteurs jouïr de la vie, & ſur la crainte de la vengeance celeſte ſur toute la Nation, il me recommande fort charitablement à la Multitude.

La longueur de cette Epitre, & les fréquentes digreſſions qu'elle renferme, m'avoient d'abord fait penſer à faire un extrait

de

de ce qui ſe rapportoit directement à moi. Mais après un mûr examen, j'ai vu que ce qui me regardoit étoit tellement mêlé & entrelaſſé avec ce qui n'a aucune relation avec moi, que je me ſuis vu obligé de donner au Lecteur la peine de lire la Lettre entiere. J'oſe cependant eſpérer que toute prolixe qu'elle eſt, elle divertira par ſon extravagance, ceux qui ont parcouru le Traité qui y eſt condamné avec tant d'horreur.

LA RUCHE MURMURANTE, OU LES FRIPONS DEVENUS HONNETES-GENS *.

UN NOMBREUX Eſſaim d'Abeilles habitoit une Ruche ſpacieuſe. Là, dans une heureuſe abondance, elles vivoient tranquiles. Ces Mouches, célèbres par leurs Loix, ne l'étoient pas moins

* Ceci avec la *Moralité*, eſt écrit en Vers dans l'Original, comme on l'a pu voir par la Préface.

par le ſuccès de leurs armes, & par la manière dont elles ſe multiplioient. Leur Domicile étoit un Séminaire parfait de Science & d'Induſtrie. Jamais Abeilles ne vécûrent ſous un plus ſage Gouvernement : cependant, jamais il n'y en eut de plus inconſtantes & de moins ſatisfaites. Elles n'étoient, ni les malheureuſes Eſclaves d'une dure *Tyrannie*, ni expoſées aux cruels deſordres de la féroce *Démocratie*. Elles étoient conduites par des Rois qui ne pouvoient errer, parce que leur pouvoir étoit ſagement borné par les Loix.

Ces Insectes, imitant tout ce qui ſe fait à la Ville, à l'Armée, ou au Barreau, vivoient parfaitement comme les Hommes, & exécutoient, quoiqu'en petit, toutes leurs actions. Les merveilleux Ouvrages opérés par l'adreſſe incomparable de leurs petits

petits Membres, échappoient à la foible vûe des Humains : cependant il n'eſt parmi nous, ni Machine, ni Ouvriers, ni Métiers, ni Vaiſſeaux, ni Citadelles, ni Armes, ni Artiſans, ni Ruſes, ni Science, ni Boutiques, ni Inſtrumens, en un mot il n'y a rien de tout ce qui ſe voit parmi les Hommes dont ces Animaux induſtrieux ne ſe ſerviſſent auſſi. Comme donc leur langage nous eſt inconnu, nous ne pouvons parler de ce qui les concerne, qu'en employant nos expreſſions. L'on convient aſſez généralement, qu'entr'autres choſes dignes d'être remarquées, ces Animaux ne connoiſſoient point l'uſage des Cornets ni des Dez ; mais puiſqu'ils avoient des Rois, & par conſéquent des Gardes, on peut naturellement préſumer qu'ils connoiſſoient quelque eſpéce de Jeux. Vit-on en effet

jamais d'Officiers & de Soldats qui s'abſtînſſent de cet amuſement ?

LA FERTILE Ruche étoit remplie d'une multitude prodigieuſe d'Habitans, dont le grand nombre contribuoit même à la proſpérité commune. Des millions étoient occupés à ſatisfaire la vanité & l'ambition d'autres Abeilles, qui étoient uniquement employées à conſumer les travaux des premiéres. Malgré une ſi grande quantité d'Ouvriers, les déſirs de ces Abeilles n'étoient pas ſatisfaits. Tant d'Ouvriers, tant de Travaux, pouvoient à peine fournir au Luxe de la moitié de la Nation.

Quelques-uns, avec de grands fonds & très-peu de peines, faiſoient des gains très-conſidérables. D'autres, condamnés à manier la faulx & la bêche, ne gagnoient leur vie qu'à la ſueur

de

de leur viſage, & en épuiſant leurs forces par les occupations les plus pénibles. L'on en voyoit cependant d'autres (A) qui s'adonnoient à des Emplois tout myſtérieux, qui ne demandoient ni apprentiſſage, ni fonds, ni ſoins. Tels étoient les CHEVALIERS D'INDUSTRIE, les PARASITES, les COURTIERS D'AMOUR, les JOUEURS, les FILOUX, les FAUX-MONNOYEURS, les EMPIRIQUES, les DEVINS, & en général tous ceux qui haïſſant la lumière tournoient par de ſourdes pratiques à leur avantage, le travail de leurs Voiſins, qui incapables eux-mêmes de tromper, étoient moins défians. On appelloit ces gens-là (B) des FRIPONS: mais ceux dont l'induſtrie étoit plus reſpectée, quoique dans le fond peu différens des premiers, recevoient un nom plus honorable. Les Artiſans de chaque

profeſſion, tous ceux qui exerçoient quelque emploi, ou quelque charge, avoient quelque eſpèce de FRIPONNERIE qui leur étoit propre. C'étoient les ſubtilités de l'art, & les tours de bâton.

COMME s'ils n'eûſſent pû ſans l'inſtruction d'un procès, diſtinguer le légitime d'avec l'illégitime, ils avoient des JURISCONSULTES occupés à entretenir des animoſités, & à ſuſciter de mauvaiſes chicanes. C'étoit le fin de leur art. Les Loix leur fourniſſoient des moyens pour ruiner leurs Parties, & pour profiter adroitement des biens engagés. Uniquement attentifs à tirer de précieux honoraires, ils ne négligeoient rien pour empêcher qu'on ne terminât par voye d'accommodement les difficultés. Pour défendre une mauvaiſe cauſe, ils épluchoient les Loix

avec

avec la même exactitude & dans le même but que les Voleurs examinent les Maiſons & les Boutiques. C'étoit uniquement pour découvrir l'endroit foible dont ils pourroient ſe prévaloir.

Les Medecins préféroient la réputation à la ſcience, & les richeſſes au rétabliſſement de leurs Malades. La plupart, au lieu de s'appliquer à l'étude des règles de l'art, s'étudioient à prendre une démarche compoſée. Des regards graves, un air penſif, étoient tout ce qu'ils poſſedoient pour ſe donner la réputation de Gens Doctes. Tranquiles ſur la ſanté des Patiens, ils travailloient ſeulement à acquérir la faveur des Apoticaires, & à s'attirer les louanges des Accoucheuſes, des Prêtres, & de tous ceux qui vivoient du produit des naiſſances ou des funerailles. Attentifs à ménager

la faveur du Sexe babillard, ils écoutoient avec complaiſance les vieilles recettes de la Tante de Madame. Les chalands, & toute leur famille, étoient ſoigneuſement ménagés. Un ſourire affecté, des regards gracieux, tout étoit mis en uſage, & ſervoit à captiver ces Eſprits déja prévenus. Il n'y avoit pas même juſqu'aux Gardes, dont ils ne ſouffriſſent les impertinences.

ENTRE le grand nombre des PRESTRES de *Jupiter*, gagés pour attirer ſur la *Ruche* la bénédiction d'enhaut, il n'y en avoit que bien peu qui euſſent de l'éloquence & du ſçavoir. La plupart étoient même auſſi emportés qu'ignorans. On découvroit leur pareſſe, leur incontinence, leur avarice & leur vanité, malgré les ſoins qu'ils prenoient pour dérober aux yeux du Public ces défauts. Ils étoient fripons comme

des

des Tailleurs, & intempérans comme des Matelots. Quelques-uns à face blême, couverts d'habits déchirés, prioient myſtiquement pour avoir du pain. Ils eſpéroient de recevoir de plus groſſes récompenſes; mais à la lettre ils n'obtenoient que du pain. Et tandis que ces Sacrés Eſclaves mouroient de faim, les Fainéans pour qui ils officioient étoient bien à leur aiſe. On voyoit ſur leurs viſages de proſpérité, la ſanté & l'abondance dont ils jouiſſoient.

(C) LES SOLDATS qui avoient été mis en fuite, étoient comblés D'HONNEUR, s'ils avoient le bonheur d'échaper à l'Epée victorieuſe, quoiqu'il y en eut pluſieurs qui fuſſent de vrais Poltrons, qui n'aimoient point le carnage. Si quelque vaillant Général mettoit en déroute les Ennemis, il ſe trouvoit

quelque

quelque Perſonne qui, corrompue par des préſens, facilitoit leur retraite. Il y avoit des GUERRIERS qui affrontant le danger, paroiſſoient toujours dans les endroits les plus expoſés. D'abord ils y perdoient une jambe, enſuite ils y laiſſoient un bras, & enfin, lorſque toutes ces diminutions les avoient mis hors d'état de ſervir, on les renvoyoit honteuſement à la demi-paye; tandis que d'autres, qui plus prudens n'alloient jamais au combat, tiroient la double paye, pour reſter tranquilement chez eux.

LEURS ROIS étoient à tous égards mal ſervis. Leurs propres MINISTRES les trompoient. Il y en avoit à la vérité pluſieurs qui ne négligeoient rien pour avancer les interêts de la Couronne; mais en même-tems ils pilloient impunément le tréſor qu'ils travailloient à enrichir. Ils avoient

l'heureux

l'heureux talent de faire une très-belle dépenſe, quoique leurs appointemens fuſſent très-chétifs; & encore ſe vantoient-ils d'être forts *modeſtes*. Donnoient-ils trop d'étendue à leurs droits, ils appelloient cela leurs *tours de bâton*? & même s'ils craignoient qu'on ne comprît leur jargon, ils ſe ſervoient du terme d'Emolumens, ſans qu'ils vouluſſent jamais parler naturellement & ſans déguiſement de leurs gains. (D) Car il n'y avoit pas une Abeille qui ne ſe fût très-bien contentée, je ne dis pas de ce que gagnoient effectivement ces Miniſtres, mais ſeulement de ce qu'ils laiſſoient paroître de leurs gains. (E) Ils reſſembloient à nos Joueurs, qui quoiqu'ils ayent joué beau jeu, ne diront cependant jamais en préſence des Perdans tout ce qu'ils ont gagné.

QUI pourroit détailler toutes les

les fraudes qui ſe commettoient dans cette *Ruche ?* Celui qui achetoit des immondices pour engraiſſer ſon Pré, les trouvoit falſifiées d'un quart de pierres & de mortier inutiles ; & encore quoique dupe, il n'auroit pas eu bonne grace d'en murmurer, puiſqu'à ſon tour il mêloit parmi ſon beurre une moitié de ſel.

La Justice même, ſi renommée pour ſa bonne foi, quoiqu'aveugle, n'en étoit pas moins ſenſible au brillant éclat de l'or. Corrompue par des preſens, elle avoit ſouvent fait pancher la balance qu'elle tenoit dans ſa main gauche. Impartiale en apparence, lorſqu'il s'agiſſoit d'infliger des peines corporelles, de punir des meurtres, & d'autres grands crimes, elle avoit même ſouvent condamné au ſupplice des gens qui avoient continué leurs friponneries après avoir été puni du

Pilori

Pilori. Cependant on croyoit communément que l'Epée qu'elle portoit, ne frappoit que les Abeilles qui étoient pauvres & ſans reſſource ; & que même cette Déeſſe faiſoit attacher à l'Arbre maudit des gens qui, preſſés par la fatale néceſſité, avoient commis des crimes qui ne méritoient pas un pareil traitement. Par cette injuſte ſévérité, on cherchoit à mettre en ſureté le Grand & le Riche.

CHAQUE Ordre étoit ainſi rempli de vices, mais la NATION même jouiſſoit d'une heureuſe proſpérité. Flattée dans la paix, on la craignoit dans la guerre. Eſtimée chez les Etrangers, elle tenoit la balance des autres Ruches. Tous ſes membres à l'envi prodiguoient pour ſa conſervation leurs vies & leurs biens. Tel étoit l'état floriſſant de ce Peuple. Les vices des Particuliers contri-

buoient

buoient à la félicité publique. (F) Dès que la Vertu, inſtruite par les ruſés Politiques, eut appris mille heureux tours de fineſſe, & qu'elle ſe fut liée d'amitié avec le vice (G), les plus ſcélérats faiſoient quelque choſe pour le bien commun.

Les Fourberies de l'Etat conſervoient le tout, quoique chaque Citoyen s'en plaignît. L'harmonie dans un concert réſulte d'une combinaiſon de ſons qui ſont directement oppoſés. (H) Ainſi les Membres de la Societé, en ſuivant des routes abſolument contraires, s'aidoient comme par dépit. La tempérance & la ſobrieté des uns facilitoit l'yvrognerie & la gloutonnerie des autres. (I) L'avarice, cette funeſte racine de tous les maux, ce vice dénaturé & diabolique, étoit eſclave (K) du noble défaut de la prodigalité. (L) Le luxe faſtueux

faſtueux occupoit des millions de Pauvres. (M) La vanité, cette paſſion ſi déteſtée, donnoit de l'occupation à un plus grand nombre encore. (N) L'envie même, & l'amour propre, miniſtres de l'induſtrie, faiſoient fleurir les Arts & le Commerce. Les extravagances dans le manger & dans la diverſité de mets, la ſomptuoſité dans les équipages & dans les ameublemens, malgré leur ridicule, faiſoient la meilleure partie du Négoce.

TOUJOURS inconſtant, ce Peuple changeoit de loix comme de modes. Les réglemens qui avoient été ſagement établis étoient annullés, & on leur en ſubſtituoit bientôt de tout oppoſés. Cependant en altérant ainſi leurs anciennes loix, & en les corrigeant, ils prévenoient des fautes qu'aucune prudence n'auroit pu prévoir.

C'eſt

C'est ainſi que le vice produiſant la ruſe, & que la ruſe ſe joignant à l'induſtrie, on vit peu-à-peu la ruche abonder de toutes les commodités de la vie. (O) Les plaiſirs réels, les douceurs de la vie, l'aiſe & le repos étoient devenus des biens ſi communs, que (P) les Pauvres mêmes vivoient plus agréablement alors, que les Riches ne le faiſoient auparavant. On ne pouvoit rien ajouter au bonheur de cette Société.

Mais he'las! quelle n'eſt pas la vanité de la félicité des pauvres Mortels? A peine ces Abeilles avoient-elles goûté les prémices du bonheur, qu'elles éprouverent qu'il eſt même au-deſſus du pouvoir des Dieux de rendre parfait le ſéjour terreſtre. La troupe murmurante avoit ſouvent témoigné qu'elle étoit ſatisfaite du Gouvernement & des Miniſ-

tres ; mais au moindre revers elle changea d'idées. Comme ſi elle eût été perdue ſans retour, elle maudit les Politiques, les Armées, & les Flottes. Ces Abeilles réuniſſant leurs plaintes, on entendoit de tous côtés ces paroles : *Maudites ſoient toutes les fourberies qui régnent parmi nous.* Cependant chacune ſe les permettoit encore ; mais chacune avoit la cruauté de ne vouloir point en accorder l'uſage aux autres.

UN PERSONNAGE qui avoit amaſſé d'immenſes richeſſes en trompant ſon *Maître*, le *Roy* & le *Pauvre*, oſoit crier de toute ſa force : *Le Pays ne peut manquer de périr pour toutes ſes injuſtices.* Et qui penſez-vous que fût ce rigide Sermoneur ? C'étoit un *Gantier*, qui avoit vendu toute ſa vie, & qui vendoit actuellement des peaux de mouton pour des ca-

brons. Il ne faiſoit pas la moindre choſe dans cette Société, qui ne contribuât au bien public. Cependant tous les Fripons crioient avec impudence : *Bons Dieux ! accordez-nous ſeulement la probité.*

MERCURE * ne put s'empêcher de rire à l'ouie d'une prière ſi effrontée. Les autres Dieux dirent qu'il y avoit de la ſtupidité à blâmer ce que l'on aimoit. Mais Jupiter, indigné de ces prières, jura enfin que cette troupe crialleuſe ſeroit délivrée de la fraude dont elle ſe plaignoit.

IL DIT : Au même inſtant l'honnêteté s'empara de tous les cœurs. Semblable à l'Arbre inſtructif, elle dévoilà les yeux de chacun, elle leur fit appercevoir ces crimes qu'on ne peut contempler ſans honte. Ils ſe confeſſoient coupables par leurs diſ-

* C'eſt le Dieu des Larrons.

cours,

cours, & ſur-tout par la rougeur qu'excitoit ſur leurs viſages l'énormité de leurs crimes. C'eſt ainſi que des enfans qui veulent cacher leurs fautes, trahis par leur couleur, s'imaginent que dès qu'on les regarde on lit ſur leur viſage mal aſſuré la mauvaiſe action qu'ils ont faite.

MAIS grands Dieux! quelle conſternation! quel ſubit changement! En moins d'une heure le prix des denrées diminua partout. Chacun, depuis le MINISTRE D'ETAT juſqu'au VILLAGEOIS, arracha le maſque d'hipocriſie qui le couvroit. Quelques-uns, qui étoient très-bien connus auparavant, parurent des étrangers quand ils eurent pris des manières naturelles.

DES CE moment le BARREAU fut dépeuplé. Les débiteurs acquittoient volontairement leurs dettes, ſans en excepter même

celles que leurs créditeurs avoient oubliées. On les cédoit généreuſement à ceux qui n'étoient pas en état de les ſatisfaire. S'élevoit-il quelque difficulté, ceux qui avoient tort reſtoient modeſtement dans le ſilence. On ne voyoit plus de procès où il entrât de la mauvaiſe foi & de la vexation. Perſonne ne pouvoit plus acquerir des richeſſes. La vertu & l'honnêteté règnoient dans la *Ruche*. Qu'eſt-ce donc que les AVOCATS y auroient fait? Auſſi tous ceux qui avant la révolution n'avoient pas eu le bonheur de gagner du bien, deſeſperés ils pendoient leur écritoire à leur côté & ſe retiroient.

LA JUSTICE, qui juſqu'alors avoit été occupée à faire pendre certaines perſonnes, avoit donné la liberté à ceux qu'elle tenoit priſonniers. Mais dès que les priſons eurent été nettoyées, la Déeſſe

Déeſſe qui y préſide devenant inutile, elle ſe vit contrainte de ſe retirer avec ſon train & tout ſon bruyant attirail. D'abord paroiſſoient quelques SERRURIERS chargés de ſerrures, de verroux, de grilles, de chaînes & de portes garnies de barres de fer. Enſuite venoient les GEOLIERS, les GUICHETIERS & leurs Suppôts. La Déeſſe paroiſſoit alors précédée de ſon fidèle Miniſtre l'Ecuyer CARNIFEX, le grand Executeur de ſes ordres ſévères. Il n'étoit point armé de ſon épée imaginaire *, à la place il portoit la hache & la corde. Dame JUSTICE aux yeux bandés, aſſiſe ſur un nuage, fut chaſſée dans les airs accompagnée de ce cortège.

autour

* On ne ſe ſert dans les executions en *Angleterre* que de la hache pour trancher la tête, jamais de l'Epée. C'eſt pour cela qu'il donne le nom d'imaginaire à cette Epée qu'on attribue au Bourreau.

Autour de ſon char & derrière il y avoit ſes SERGENS, HUISSIERS & ſes Domeſtiques de toute eſpèce, qui ſe nourriſſent des larmes des Infortunés.

LA RUCHE avoit des MEDECINS, tout comme avant la révolution. Mais la Médecine, cet Art ſalutaire, n'étoit plus confiée qu'à d'habiles gens. Ils étoient en ſi grand nombre, & ſi bien répandus dans la *Ruche*, qu'il n'y en avoit aucun qui eut beſoin de ſe ſervir de voiture. Leurs vaines diſputes avoient ceſſés. Le ſoin de délivrer promptement les patiens, étoit ce qui les occupoit uniquement. Pleins de mépris pour les drogues qu'on apporte des pays étrangers, ils ſe bornoient aux ſimples que produit le pays. Perſuadés que les Dieux n'envoyent aucune maladie aux Nations ſans leur donner en même tems les vrais remèdes, ils s'attachoient à

découvrir

découvrir les proprietés des plantes qui croiſſoient chez eux.

LES RICHES ECCLESIASTIQUES, revenus de leur honteuſe pareſſe, ne faiſoient plus deſſervir leurs Egliſes par des Abeilles priſes à la journée. Ils officioient eux-mêmes. La probité dont ils étoient animés les engageoit à offrir des prières & des ſacrifices. Tousceux qui ne ſe ſentoient pas capables de s'acquitter de ces devoirs, ou qui croyoient qu'on pouvoit ſe paſſer de leurs ſoins, réſignoient ſans delai leurs emplois. Il n'y avoit pas aſſez d'occupation pour tant de perſonnes, ſi même il en reſtoit pour quelques-uns. Le nombre en diminua donc conſidérablement. Ils étoient tous modeſtement ſoumis au GRAND-PRETRE, qui uniquement occupé des affaires religieuſes abandonnoient aux autres les affaires d'Etat. Le chef ſacré, devenu charitable

table, n'avoit pas la dureté de chaſſer de ſa porte les pauvres affamés. Jamais on n'entendoit dire qu'il retranchât quelque choſe du ſalaire de l'indigent. C'étoit au contraire chez lui que l'affamé trouvoit de la nourriture, le mercenaire du pain, l'Ouvrier néceſſiteux ſa table & ſon lit.

LE CHANGEMENT ne fut pas moins conſidérable parmi les premiers MINISTRES du Roy, & tous les OFFICIERS ſubalternes. (Q) *Oeconomes & Tempérans* alors, leur penſions leur ſuffiſoient pour vivre. Si une pauvre Abeille fut venue dix fois pour demander le juſte payement d'une petite ſomme, & que quelque Commis bien payé l'eut obligé, ou de lui faire préſent d'un écu, ou de ne jamais recevoir ſon payement, on auroit ci-devant appellé une pareille alternative, *le tour de bâton du Commis*; mais pour lors on lui

avoit

auroit tout naturellement donné le nom de *Friponnerie manifeſte*.

UNE SEULE perſonne ſuffiſoit pour remplir les places qui en exigeoient trois avant l'heureux changement. On n'avoit plus beſoin de donner des Collégues pour éclairer les actions de ceux à qui l'on confioit le maniment des affaires. Les MAGISTRATS ne ſe laiſſoient plus corrompre, & ils ne cherchoient plus à faciliter les larcins des autres. Un ſeul faiſoit alors mille fois plus d'ouvrage, que pluſieurs n'en faiſoient auparavant.

(R) IL N'Y avoit plus d'honneur à faire figure aux dépens de ſes créditeurs. Les livrées étoient pendues dans les boutiques des *Fripiers*. Ceux qui brilloient par la magnificence de leurs caroſſes, les vendoient pour peu de choſe. La NOBLESSE ſe défaiſoit de tous

ſes ſuperbes chevaux ſi bien appariés, & même de leurs campagnes, pour payer leurs dettes.

ON EVITOIT la vaine dépenſe avec le même ſoin qu'on fuyoit la fraude. On n'entretenoit plus D'ARME'E dehors. Mépriſant l'eſtime des Etrangers, & la gloire frivole qui s'acquiert par les armes, on ne combattoit plus que pour défendre ſa Patrie contre ceux qui en vouloient à ſes droits & à ſa liberté.

JETTEZ préſentement les yeux ſur la Ruche glorieuſe. Contemplez l'accord admirable qui règne entre le commerce & la bonne foi. Les obſcurités qui couvroient ce ſpectacle ont diſparu. Tout ſe voit à découvert. Que les choſes ont changé de face !

CEUX qui faiſoient des dépenſes exceſſives, & tous ceux qui vivoient de ce luxe, furent forcés de

de ſe retirer. En vain ils tentèrent de nouvelles occupations, elles ne purent leur fournir le néceſſaire.

LE PRIX des fonds & des bâtimens tomba. Les Palais enchantés, dont les murs, ſemblables à ceux de *Thèbes*, avoient été élevés par la Muſique, étoient déſerts *. Les Grands, qui auroient mieux aimé perdre la vie que de voir effacer les titres faſtueux gravés ſur leurs ſuperbes portiques, ſe mocquoient aujourd'hui de ces vaines inſcriptions. L'Architecture, cet art merveilleux, fut entièrement abandonnée. Les Artiſans ne trouvoient plus perſonne qui voulût les employer.

* L'Auteur veut parler des bâtimens élevés pour l'Opera & la Comédie. *Amphion*, après avoir chaſſé *Cadmus* & ſa *Femme* du lieu de leur demeure, y bâtit la Ville de *Thèbes*, en y attirant les pierres avec ordre & meſure, par l'harmonie merveilleuſe de ſon divin Luth.

ployer. (S) Les Peintres ne ſe rendoient plus célèbres par leur pinceau. Le Sculpteur, le Graveur, le Cizeleur & le Statuaire n'étoient plus nommés dans la *Ruche*.

Le peu d'Abeilles qui reſtèrent, vivoient chétivement. On n'étoit plus en peine comment on dépenſeroit ſon argent, mais comment on s'y prendroit pour vivre. En payant leur compte à la Taverne, elles prenoient la réſolution de n'y remettre jamais le pié. On ne voyoit plus de ſaloppe Cabaretiere qui gagnât aſſez pour porter des habits de drap d'or. *Torcol* ne donnoit plus de groſſes ſommes pour avoir du Bourgogne & des Ortolans. Le Courtiſan qui ſe piquant de régaler le jour de *Noël** ſa maîtreſſe de pois verds, dépenſoit

* La Fête de Noël dure depuis le 25 Décembre juſqu'au 6 Janvier. Ce ſont des jours de regal entre les parens, les amis & les amies.

dépenſoit en deux heures autant qu'une Compagnie de Cavalerie auroit dépenſé en deux jours, plia bagage, & ſe retira d'un ſi miſérable pays.

(T) La fiere Cloe', dont les grands airs avoient autrefois obligé ſon trop facile mari de piller l'Etat, vend à préſent ſon équipage compoſé des plus riches dépouilles des *Indes*. Elle retranche ſa dépenſe, & porte toute l'année le même habit. Le ſiècle leger & changeant eſt paſſé. Les modes ne ſe ſuccèdent plus avec cette bizarre inconſtance. Dès-lors, tous les Ouvriers qui travailloient les riches étoffes de ſoye & d'argent, & tous les Artiſans qui en dépendent, ſe retirent. Une paix profonde règne dans ce ſéjour; elle a à ſa ſuite l'abondance. Toutes les Manufactures qui reſtent, ne fabriquent que des étoffes

les plus ſimples ; cependant elles ſont toutes fort cheres. La Nature bienfaiſante n'étant plus contrainte par l'infatigable Jardinier, donne à la verité ſes fruits dans ſa ſaiſon ; mais auſſi elle ne produit plus ni raretés, ni fruits précoces.

A MESURE que la vanité & le luxe diminuoient, on voyoit les anciens Habitans quitter leur demeure. Ce n'étoit plus ni les Marchands, ni les Compagnies qui faiſoient tomber les Manufactures, c'étoit la ſimplicité & la modération de toutes les Abeilles. Tous les Métiers & tous les Arts étoient négligés. (U) Le contentement, cette peſte de l'induſtrie, leur fait admirer leur groſſiere abondance. Ils ne recherchent plus la nouveauté, ils n'ambitionnent plus rien.

C'EST AINSI que la *Ruche* étant preſque

preſque déſerte, ils ne pouvoient ſe défendre contre les attaques de leurs ennemis cent fois plus nombreux. Ils ſe défendirent cependant avec toute la valeur poſſible, juſqu'à ce que quelques-uns d'entr'eux euſſent trouvé une retraite bien fortifiée. C'eſt-là qu'ils réſolurent de s'établir, ou de périr dans l'entrepriſe. Il n'y eut aucun traître parmi eux. Tous combattirent vaillamment pour la cauſe commune. Leur courage & leur intégrité furent enfin couronnés de la victoire.

CE TRIOMPHE leur couta néanmoins beaucoup. Pluſieurs milliers de ces valeureuſes Abeilles périrent. Le reſte de l'eſſaim, qui s'étoit endurci à la fatigue & aux travaux, crut que l'aiſe & le repos qui mettoit ſi fort à l'épreuve leur tempérance, étoit un vice. Voulant donc ſe garantir tout d'un

coup de toute rechute, toutes ces Abeilles s'envolèrent dans le ſombre creux d'un Arbre, où il ne leur reſte de leur ancienne félicité que le *Contentement* & l'*Honnêteté*.

MORALITE

MORALITÉ.

» QUITTEZ donc vos plain-
» tes, Mortels inſenſés !
» (X) Envain vous cherchez à
» aſſocier la grandeur d'une Na-
» tion avec la probité. Il n'y a que
» des foux qui puiſſent ſe flatter
» (Y) de jouir des agrémens &
» des convenances de la terre ;
» d'être renommés dans la guerre,
» de vivre bien à ſon aiſe, & d'être
» en même-tems vertueux. Aban-
» donnez ces vaines chimères. Il
» faut que la fraude, le luxe & la
» vanité ſubſiſtent, ſi nous vou-
» lons en retirer les doux fruits.
» La faim eſt ſans doute une in-
» commodité affreuſe. Mais com-
» ment ſans elle pourroit ſe faire
» la digeſtion, d'où dépend notre
» nutrition & notre accroiſſe-
» ment. Ne devons-nous pas le
» vin, cette excellente liqueur,
» à une plante dont le bois eſt

maigre

» maigre, laid & tortueux? Tandis que ſes rejettons négligés » ſont laiſſés ſur la plante, ils » s'étouffent les uns les autres, & » deviennent des ſarmens inutiles. Mais ſi ces branches ſont » étayées & taillées, bientôt devenues fécondes, elles nous » font part du plus excellent des » fruits.

» C'eſt ainſi que l'on trouve le » vice avantageux, lorſque la juſtice l'émonde, en ôte l'excès, » & le lie. Que dis-je! Le vice eſt » auſſi néceſſaire dans un Etat floriſſant, que la faim eſt neceſſaire » pour nous obliger à manger. Il » eſt impoſſible que la vertu ſeule » rende jamais une Nation célèbre & glorieuſe. Pour y faire » revivre l'heureux ſiécle d'or, il » faut abſolument outre l'honnêteté reprendre le Gland qui ſervoit de nourriture à nos premiers Pères.

Fin de la Fable des Abeilles. IN-

INTRODUCTION.

L'IGNORANCE *où la plûpart des hommes ſont à l'égard d'eux-mêmes, doit être attribuée à la manière dont les Ecrivains parlent de la Nature humaine. Toujours appliqués à montrer à l'homme quel il doit être, preſque jamais ils ne s'embarraſſent à lui apprendre quel il eſt en effet. Pour moi, ſi je le conſidére indépendamment de ce qui s'offre le premier à la vûë, & que je ne faſſe aucune attention à la peau, à la chair, aux os, &c. dont il eſt compoſé, je trouve qu'il entre dans ſa compoſition différentes paſſions. Tour à tour ces paſſions, excitées & dominantes, le gouvernent bon gré malgré qu'il en ait. Je ſuis même dans la penſée que ces mouvemens tumultueux, dont nous nous piquons tous d'avoir honte, ſont le grand*

ſoutien

ſoutien d'une Societé floriſſante. C'eſt cette propoſition que j'ai avancée dans le Poëme *précédent.*

Il contient divers paſſages qui paroiſſent d'étranges paradoxes. J'ai promis dans la Préface, quelques remarques pour y répandre du jour. J'ai même cru qu'il convenoit pour rendre ces obſervations encore plus utiles, d'examiner comment un homme qui n'eſt pas orné des meilleures qualités, peut néanmoins, malgré ſes imperfections, apprendre à diſtinguer la Vertu *du* Vice.

Je prie le Lecteur de ſe ſouvenir une fois pour toutes, que quand je parle des Hommes, je n'entends par-là ni les JUIFS, *ni les* CHRETIENS. *Je veux parler uniquement de l'Homme conſidéré dans l'état de ſimple Nature, & dans l'ignorance du Vrai* DIEU.

REMARQUES

REMARQUES SUR LA FABLE DES ABEILLES.

REMARQUE (A.)

L'on en voyoit cependant d'autres, qui s'adonnoient à des Emplois tout myſtérieux, qui ne demandoient ni apprentiſſage, ni fonds, ni ſoins.

Page 5. Lignes 4 - - - 8.

LA PLUPART de ceux qui ont des enfans, tâchent de leur donner quelque occupation convenable, afin que parvenus à l'âge de maturité, ils puiſſent gagner leur vie. Il n'y a point de Societé conſidérable qui

qui n'ait des *Corps* entiers, ou des *Compagnies* de gens qui s'attachent à ces différens emplois. C'eſt ainſi que les Arts & les Sciences, de même que les Métiers & le Commerce, en paſſant d'une main à l'autre, continuent de fleurir dans une République, auſſi long-tems qu'on les trouve utiles. Les jeunes gens qui entrent chaque jour dans le monde, relèvent, pour ainſi dire, les vieillards, & en prennent la place. Il y a des occupations infiniment plus honorables que d'autres, ſuivant la différence des frais néceſſaires pour y réuſſir. Mais des parens ſages, dans le choix qu'ils en font pour leurs enfans, doivent principalement conſulter leurs biens, & les circonſtances dans leſquelles ils ſe rencontrent. Un homme qui donne pour ſon fils trois ou quatre cens livres ſterling à un gros Marchand, eſt très-blamable, s'il ne peut enſuite fournir à ce fils, lorſqu'il a fini ſon tems, deux ou trois mille livres ſterling pour travailler avec ce fonds pour ſon compte. Ce père, s'il eût été prudent, auroit dû vouer ſon fils à quelque choſe qui eût exigé des frais moins conſidérables.

On voit ſouvent des gens bien élevés qui n'ont que de petites rentes, obligés cependant

cependant, à cauſe des Emplois honorables dont ils ſont revêtus, à faire plus de figure qu'un ſimple Particulier qui auroit le double de revenus. S'ils ont avec cela des enfans, comme cela arrive ſouvent, l'indigence où ils ſe trouvent ne leur permet pas de les appliquer à des fonctions reputées honorables, & leur orgueil ne leur permet pas même de leur faire apprendre quelque métier médiocrement pénible. Dans ce fâcheux état, tantôt ils ſe flattent de quelque changement dans leur fortune, d'autres fois ils eſpèrent qu'il ſe préſentera quelque ami, ou quelque occaſion plus favorable. Toujours indigens & toujours incertains, ils renvoyent de tems à autre à diſpoſer de leurs enfans. Les années s'écoulent inſenſiblement; & ces jeunes gens ſont déja avancés en *âge*, qu'on ne les a encore voué à quoi que ce ſoit. Je ne déciderai pas ſi cette négligence eſt plus barbare à l'égard des enfans, que préjudiciable à la Societé. Tous les enfans à *Athènes* étoient tenus d'aſſiſter leurs parens, s'ils venoient à tomber dans l'indigence. Mais *Solon* fit une Loi, qui diſpenſoit un *fils* de ſecourir ſon père, ſi celui-ci ne lui avoit donné aucune vocation.

Quelques

Quelques parens plus raiſonnables font apprendre à leurs enfans un bon métier, convenable à leur état préſent. Mais ſouvent ces pères meurent, ou font faillite avant que leurs enfans ayent fini leur apprentiſſage, ou qu'ils ſoient rompus dans les affaires qu'ils avoient entrepris. Pluſieurs jeunes gens, richement pourvus par les mains qui les ont établis, ne laiſſent pas quelquefois d'être réduits à la pauvreté ; plus ſouvent encore on en voit, qui ſont entièrement incapables de ſe maintenir dans les affaires qu'on leur avoit fait entreprendre ; pluſieurs manquent d'induſtrie, ou ne connoiſſent pas comme il faut leur vocation ; d'autres aiment trop leurs plaiſirs ; quelques-uns, par quelque accident imprévu, font mal leurs affaires. Il eſt impoſſible que cette négligence dans l'éducation, cette mauvaiſe conduite & les maux qui en réſultent, n'ayent très-fréquemment lieu dans les grandes Villes. C'eſt-là où l'on voit tous les jours quantité de perſonnes entrer dans le monde ſans être pourvus, & ſans s'être voué à quoi que ce ſoit.

Quelque riche & puiſſante que puiſſe être une République, quelques ſoins qu'un

qu'un Gouvernement ſage puiſſe prendre, il n'eſt pas poſſible de prévenir ou d'empêcher toujours ces inconvéniens. Qu'eſt-ce donc que deviendront cette foule de perſonnes qui ſont ſans vocation ? Le monde, il eſt vrai, eſt rarement ſans guerre. C'eſt une reſſource. Il y a en aura quelques-uns qui feront occupés à ce métier ſur terre, & d'autres ſur mer. Ceux qui par leur temperamment laborieux ſont propres à être d'honnêtes eſclaves, travailleront à la journée chez les maîtres qui exercent des métiers, ou ils entreront au ſervice de quelques autres perſonnes. Ceux qui auront étudié, & qui auront hanté l'Univerſité, pourront exercer les pénibles fonctions de Régens d'Ecoles & de Gouverneurs. Il y en aura un petit nombre qui attraperont quelque emploi. Mais que deviendra ce pareſſeux, qui ne s'embaraſſe en aucune manière de travailler ? Que deviendra ce volage, qui ne ſait ſe fixer à quoi que ce ſoit ?

Ceux qui auront toujours fait leurs délices des piéces de Théâtre, & de la lecture des Romans, & qui avec cela auront la moindre teinture de politeſſe, tourneront leurs vûës du côté du Théâ-

tre. Si leur mine eſt ſupportable, s'ils s'expriment bien, nous les verrons bien-tôt Acteurs. Ceux qui aiment leur ventre au-deſſus de tout, s'ils ont le goût fin, & un peu d'habileté dans ce qui regarde la Cuiſine, tâcheront de gagner l'amitié des Gloutons & des Epicuriens. Ils apprendront à ramper, & ils mettront tout en uſage pour devenir paraſites. Toujours occupés à flatter les maîtres de la maiſon aux dépens du reſte de la famille, non contens d'entretenir le chef dans tous ſes défauts, ils gâtent encore les enfans, en leur inſpirant de l'orgueil par de baſſes adulations.

D'autres jugeant de l'incontinence des autres par leur propre libertinage, & par celui de leurs compagnons de débauche, ſeront naturellement portés à donner dans les intrigues amoureuſes. Bien-tôt ils tâcheront de gagner leur vie, par le métier le plus vil. Ils fourniront à ceux qui manquent de loiſir ou d'adreſſe pour parler en leur faveur, des objets pour aſſouvir leur brutale paſſion.

Ceux qui ont abandonné tout principe d'honneur & d'équité deviendront, s'ils ont aſſez d'adreſſe & de dexterité,

Chevaliers

Chevaliers d'induſtrie ; ou, ſi leur habileté & leur capacité le leur permet, ils ſe mettront Filoux & Faux-Monnoyeurs.

Ceux qui ont eu occaſion de remarquer la crédulité de Femmelettes, & d'autres perſonnes qui n'ont pas plus de ſens, s'érigeront en Docteurs, & ils feront les Empiriques. Une grande impudence & peu d'habileté leur ſuffit. D'autres ſe vanteront de pouvoir dire la bonne fortune. C'eſt ainſi que chacun tourne à ſon propre avantage les vices & les foibleſſes d'autrui. C'eſt ainſi que les hommes mettent en œuvre leurs talens & leur habileté, pour tâcher d'amaſſer de quoi vivre par le chemin le plus aiſé & le plus court.

Ces gens-là ſont ſans contredit la peſte de la ſocieté civile. Mais il n'y a que des Fous, qui ſans faire attention à ce que j'ai dit, puiſſent s'emporter contre le relâchement des Loix, qui laiſſent vivre de telles gens. Les perſonnes ſages, contentes de prendre des précautions pour n'être point la dupe de ces fourbes, ne ſe plaignent jamais de ce que la prudence humaine ne ſçauroit prévenir.

REMARQUE (B.)

On apelloit ces gens-là des FRIPONS : *mais ceux dont l'induſtrie étoit plus reſpectée, quoique dans le fond peu différens des premiers, recevoient un nom plus honorable.*

Page 5. Lignes 20-29.

C'EST-LA un trait qu'on lance très-communément contre toute cette partie du monde occupée dans le commerce. Mais ſi l'on prend le terme de FRIPON dans toute ſon étenduë, & qu'on s'en ſerve pour déſigner toute perſonne qui n'eſt pas ſincèrement vertueuſe, & *qui fait à autrui ce qu'il ne voudroit pas qui lui fût fait*, j'oſe promettre d'établir ce que j'avance dans *la Ruche Murmurante*.

Dans ce deſſein, je ne parlerai point d'une infinité de ruſes & d'artifices dont ſe ſervent le *Vendeur* & l'*Acheteur* pour ſe tromper mutuellement : artifices que les Négocians approuvent, & que mettent tous les jours en uſage ceux mêmes qui paſſent pour être de meil-

leure

leure foi. Où eſt le Marchand, par exemple, qui ait jamais déclaré les défauts de ſa marchandiſe à ceux qui avoient deſſein de l'acheter?

Que dis-je! Montrez-m'en un, qui dans un tems ou dans un autre n'ait pas ſçû cacher adroitement ces défauts, à la perte de l'*Acheteur*? J'oſe encore le demander avec confiance. Où eſt le Commerçant qui n'ait jamais priſé contre ſa conſcience ſes marchandiſes au-delà de leur juſte valeur, afin de les mieux débiter?

Décio étoit un Marchand qui faiſoit belle figure. Chargé de diverſes commiſſions de Sucre pour différens endroits au-delà de la mer, il s'adreſſa à *Alcandre*, qui étoit toujours richement pourvu de toutes les Marchandiſes qui viennent des *Indes Occidentales*. Il entra en marché pour une partie conſidérable de cette denrée. Tous deux fort entendus dans le Commerce, ils ne pouvoient s'accorder. *Décio*, homme riche, ſe flattoit que perſonne ne devoit acheter à meilleur marché que lui. *Alcandre*, ſemblable à cet égard à *Décio*, ferme d'ailleurs, ne vouloit rien rabattre du prix qu'il avoit demandé. Perſuadés que le vin eſt très-

propre

propre à terminer les différends, ils entrerent dans un Cabaret vis-à-vis de la *Bourſe*. Occupés-là à conclure leur marché, le Garçon d'*Alcandre* apporte une Lettre à ſon Maître. On lui donnoit avis des *Indes Occidentales*, qu'il étoit parti une grande quantité de Sucre pour l'*Angleterre*. Dès-lors, charmé de vendre ſa marchandiſe au prix que lui en avoit offert *Décio*, il réſolut de conclure avant que les nouvelles en fuſſent publiques. Mais pour ne point perdre un Chaland avantageux par une précipitation trop marquée, il interrompt le diſcours. Prenant une humeur plus gaye, il parla des agrémens de la ſaiſon, des délices de la campagne, & il invita *Décio* à venir les partager avec lui dans une campagne qu'il avoit à douze milles de la Ville. On étoit dans l'agréable ſaiſon du mois de *Mai*, c'étoit un *Samedi* après midi. *Décio* qui vivoit encore dans le célibat, débarraſſé de toute affaire juſqu'au *Mardi* ſuivant, profita de la politeſſe du Marchand. Ils partent enſemble le jour même, & ils paſſerent agréablement le reſte de la journée. *Décio* pour gagner de l'appétit, le *Dimanche* matin alla prendre

prendre l'air, monté ſur un des chevaux d'*Alcandre*. Prêt à retourner joindre ſon Ami, il fit rencontre d'un Monſieur de ſa connoiſſance, qui lui apprit que la Flotte Marchande des *Barbares* avoit fait naufrage. Il ajoute que la nouvelle en avoit été confirmée au Caffé de *Lloyd* avant ſon départ, & qu'on y croyoit que le prix du ſucre hauſſeroit de vingt-cinq par cent, à cauſe de cet accident. *Décio* de retour de ſa promenade, alla rejoindre ſon Ami, & reprit auſſi-tôt le diſcours interrompu au Cabaret. Alcandre ſe croyant ſûr de ſon coup, charmé de ſe voir ſi heureuſement prévenu, ne crut pas devoir renvoyer l'accord à l'après-dîné. Quelqu'envie qu'il eut de vendre, l'autre ſans le paroître n'étoit pas moins diſpoſé à acheter. Cependant ces deux Ruſés ne laiſſerent pas de témoigner beaucoup d'indifférence. *Décio* cependant, frappé de ce qu'il venoit d'apprendre, penſa que les délais pouvoient devenir dangereux; & jettant une *Guinée* ſur la table, il conclut le marché ſur le pied qu'*Alcandre* l'avoit propoſé. Arrivé le lendemain à *Londres*, la nouvelle ſe trouva véritable, & *Décio* eut

cinq

cinq cens livres ſterlings de profit ſur ce ſucre. C'eſt ainſi qu'*Alcandre* cherchant à duper ſon Correſpondant, fut payé de la même monnoye. On ne regarde point une telle conduite comme contraire à la probité, quoiqu'aucun d'eux *n'eut ſouhaité qu'on lui fît ce qu'il avoit fait à autrui.*

REMARQUE. (C.)

Les SOLDATS *qui avoient été mis en fuite, étoient comblés d'*HONNEURS, *s'ils avoient le bonheur d'échapper à l'Epée victorieuſe*, &c.

Page 9. Ligne 16.

LES HOMMES ſont aſſez inſenſés pour vouloir qu'on les eſtime d'avoir fait ce qu'ils auroient volontiers évité, s'il avoit été en leur pouvoir. Tel forcé d'aller à la guerre, ou condamné à cela pour ſes crimes, oſe encore tirer gloire du courage qu'il fait paroître dans cette démarche. Tel obligé à ſe battre par des menaces, ſouvent par des coups, prétend devoir

en être plus eſtimé. C'eſt-là une ſuite du déſir étrange qu'ont tous les hommes de vouloir qu'on penſe d'eux avantageuſement. Si la raiſon tenoit un juſte équilibre avec la vanité, on n'aimeroit les louanges qu'autant que la conſcience feroit ſentir qu'on en eſt digne.

L'HONNEUR, dans ſa ſignification propre & véritable, n'eſt autre choſe que *la bonne opinion que les autres hommes ont de notre mérite* : opinion qu'on conſidére comme plus ou moins réelle, ſuivant le bruit & le fracas que les hommes ont fait pour en donner des témoignages publics. Par le moyen des titres ou des cérémonies, ou par tous les deux enſemble, le Souverain peut imprimer une *marque d'honneur* ſur qui il veut. Diſtingué par cette marque, qui aura autant de cours que la monnoye du Prince, il ſera en poſſeſſion de la bonne opinion de tous les autres, ſoit qu'il la mérite, ou qu'il ne la mérite pas. C'eſt-là ce que l'on entend, lorſqu'on dit que le Souverain eſt la *ſource de l'honneur.*

LE CONTRAIRE de l'honneur, c'eſt le DESHONNEUR, ou l'IGNOMINIE. Ce ſera donc *la mauvaiſe opinion & le*

mépris que les autres ont pour nous. Comme l'honneur eſt compté parmi les récompenſes qui ſuivent les bonnes actions, le deshonneur eſt auſſi regardé comme une punition des mauvaiſes. Suivant que la maniere dont on mépriſe quelqu'un eſt plus ou moins outrageante ou publique, la perſonne qui en eſt l'objet eſt auſſi plus ou moins dégradée. Cette ignominie porte auſſi le nom de HONTE, à cauſe de l'effet qu'elle produit. Quoique le *bien* & le *mal* qui nous revient de l'honneur & du deshonneur, ſoient en eux-mêmes imaginaires, il y a cependant de la réalité dans la honte.

LA HONTE déſigne donc une paſſion de l'ame qui a ſes propres ſymptômes, qui dirige notre raiſon, & qui ſouvent s'en rend la maîtreſſe. Il faut même autant de force, de peine & de renoncement à ſoi-même, pour la ſoumettre, qu'il en faut pour ſoumettre toute autre paſſion. Agités par cette paſſion, qui a ſur nous une grande influence, elle eſt ſouvent le principe & le mobile des actions les plus importantes de la vie. Il eſt donc utile de s'arrêter un peu ſur ce ſujet, par-là nous mettrons dans un plus grand

jour

jour les notions que le monde ſe forme de l'honneur & du deshonneur.

Je définis d'abord la HONTE. *C'eſt une triſte reflexion ſur notre peu de mérite, produite par la crainte où nous ſommes que les autres hommes ne nous mépriſent avec juſtice, ou qu'ils ne puiſſent le faire, s'ils venoient à nous connoître parfaitement.* Je ne crois pas qu'on puiſſe faire qu'une ſeule objection de poids contre cette définition.

» Les jeunes filles rougiſſent, *dira-*
» *t'on*, & ont ſouvent honte, lors même
» qu'elles ne ſont coupables d'aucun
» crime, ſans qu'on puiſſe rendre raiſon
» de cette foibleſſe. On ajoutera que
» les hommes ſont ſouvent couverts
» de confuſion pour des perſonnes
» avec leſquelles ils n'ont aucune
» liaiſon d'amitié ou de parentage.
» D'où l'on conclura qu'on peut ap-
» porter mille exemples auſquels cette
» définition de la *honte* ne ſçauroit
» s'appliquer.

Avant que de répondre à cette difficulté, je voudrois qu'on fît avec moi cette réfléxion. La MODESTIE des femmes eſt une ſuite de la coutume & de l'éducation; elle n'a pour objet que des choſes purement arbitraires. Ces

circonſtances, je veux dire la coutume & l'éducation, font trouver horrible & abominable toute manière de ſe découvrir qui n'eſt point à la mode, & toute expreſſion un peu libre. Malgré cela une jeune fille, quoique très-vertueuſe, roulera dans ſon imagination, ſouvent contre ſon gré, des idées confuſes des choſes qu'elle ne diroit pas à quelqu'un pour ce que le monde a de plus précieux.

Après cette remarque, je viens à la première partie de l'objection. Lorſqu'on parle d'une manière un peu libre en préſence d'une fille ſans expérience, elle craint que celui qui parle, ou ceux qui écoutent, ne s'imaginent qu'elle eſt aſſez habile pour comprendre ce qu'on veut dire; elle appréhende qu'on ne s'imagine qu'elle eſt au fait de certaines choſes dans leſquelles elle ſouhaite de paſſer pour ignorante. Elle penſe donc alors tout à la fois, & à ce qu'on dit, & aux idées qu'elle s'imagine qu'on forme à ſon deſavantage. Toutes ces réflexions excitent dans ſon ame cette paſſion que nous nommons la HONTE. Elle rougira donc ſurtout devant les hommes, pour tout ce qui peut exciter ces ſortes de

penſées

penſées criminelles que j'ai inſinué. Elle aura honte, lors même qu'elle ſera la plus éloignée du libertinage, & auſſi long-tems que ſa MODESTIE ſubſiſtera.

Pour découvrir la vérité de ce que j'avance, faites une expérience. Tenez des diſcours auſſi obſcênes qu'il vous plaira, dans une chambre voiſine de celle où ſera cette jeune fille. Elle les entendra ſans en être démontée; peut-être même prêtera-t'elle l'oreille, ſi du-moins elle eſt ſure qu'on ne la croit pas ſi près. Pourquoi? la raiſon en eſt ſimple. Elle prête l'oreille à ces diſcours, comme une perſonne qui n'y eſt point intéreſſée. Si encore, malgré ce que ſon innocence peut lui repréſenter, il lui monte quelque couleur au viſage, elle vient aſſurément d'un mouvement plus doux que celui de la HONTE. Si dans le même lieu & dans le même état, elle entendoit parler de quelque choſe qui la regardât, & qui tendît à ſon deshonneur, ſi on parloit de quelque choſe dont elle ſe ſentît ſecretement coupable, elle pourroit bien en rougir. Pour lors elle peut craindre qu'on ne la mépriſe déja, ou tout au moins elle appré-

hende qu'on ne le faſſe, dès qu'elle viendra à être connue.

La ſeconde partie de l'objection conſiſte en ce que nous ſommes ſouvent confus, & que nous rougiſſons pour les autres hommes. Ce mouvement de notre ame ne peut venir dans ce cas-là, que de ce que nous nous tranſportons dans l'état de ces perſonnes. C'eſt ainſi qu'un homme jette des cris à la vûe du danger éminent qui menace quelqu'un qu'il ne connoît pas même. On parle en notre préſence d'une mauvaiſe action commiſe par un tel. Occupés à réfléchir ſur l'effet qu'une action auſſi blâmable produiroit ſur nous, ſi nous l'avions commiſe, les eſprits animaux, & par conſéquent le ſang, ſe meuvent inſenſiblement de la maniere qu'ils ſe mouveroient, ſi après avoir commis cette mauvaiſe action, nous en entendions parler. Il doit donc réſulter de ce mouvement les mêmes ſymptômes extérieurs.

Nous voyons, je l'avoue, des perſonnes ſans expérience, ignorantes, & mal élevées, avoir honte, lorſqu'elles ſe trouvent en préſence de leurs Supérieurs, ſans qu'il paroiſſe qu'elles en ayent aucun ſujet légitime.

Cette

Cette honte eſt toujours produite par le ſentiment intérieur de leur foibleſſe & de leur incapacité. Mais un homme, quoique très-modeſte, ſuppoſons-le vertueux, ſavant & accompli, ne rougira jamais que lorſque ſa conſcience réveillée lui reprochera quelque crime, ou du moins lorſque ſe défiant de lui-même, il craindra d'avoir fait, ou de faire quelque choſe d'irrégulier.

On donne le nom de HONTEUX à ceux qui ſujets à cette paſſion par ruſticité, ou par manque d'éducation & de monde, s'y laiſſent aller à tout bout de champ. Ceux au contraire qui par mépris pour les autres hommes, & qui pleins d'une fauſſe opinion de leur ſuffiſance, ont appris à ſe mettre au-deſſus de cette paſſion, enſorte qu'ils n'en ſont plus ſuſceptibles lors même qu'il le faudroit, ſont appellés des IMPUDENS ou des EFFRONTE'S.

A quelle étrange contradiction l'homme n'eſt-il point ſujet? Le contraire de la HONTE, c'eſt la VANITE' *. Cependant il n'y a perſonne qui ſoit ſuſceptible

* Voyez la *Remarque* M.

ſuſceptible de la premiere de ces paſſions, qui n'ait reçu quelqu'impreſſion de celle-ci. La HONTE tire ſon origine du grand interêt que nous prenons dans ce que les autres penſent de nous. Or cet amour-propre ne peut venir que du grand cas que nous faiſons de nous-mêmes.

Ces deux paſſions ſont la ſemence de toutes les vertus. C'eſt un principe actif qui nous meut. Ce ſont des qualités réelles, & non imaginaires. Ces paſſions dépendent de notre conſtitution & de notre ſtructure. On peut le prouver par les effets différens & ſenſibles qu'elles produiſent malgré notre raiſon, dès qu'elles nous émeuvent l'une ou l'autre.

Un homme accablé de HONTE, ſent ſes eſprits s'abattre. Son cœur ſe refroidit, ſe reſſerre, ſe condenſe pour ainſi dire. Le ſang porté avec impétuoſité vers la circonférence du corps, met ſa face toute en feu. Son cou & une partie de ſa poitrine ſe reſſentent de cette rougeur. Lourd & peſant, il tient alors la tête baiſſée, & ſes yeux fixes & immobiles ſont attachés à la terre. Il ne découvre plus rien, il ne voit qu'au-travers d'un nuage de confuſion.

confuſion. Inſenſible à rien qu'à ſa HONTE, aucune injure ne peut le piquer pour ce moment. Las de vivre, il voudroit être caché dans le centre de cette terre qu'il regarde, ou que devenu inviſible, il pût ſe dérober aux regards de ceux qui augmentent ſa confuſion.

Mais ſi ce même homme a occaſion de ſatisfaire ſa VANITE', il triomphe dans ſon orgueil, & découvre cette nouvelle paſſion par des ſymptômes bien différens. Plein de lui-même, les eſprits animaux font mouvoir ſon ſang dans les artères. Une chaleur nouvelle & plus vive qu'à l'ordinaire, dilate & fortifie ſon cœur. Le ſang retiré du côté du cœur, laiſſe aux extrémités du corps une fraîcheur douce & agréable. Il ſe ſent ſi leger, qu'il ſemble croire de pouvoir marcher dans les airs. Il éleve ſa tête altière, & roule tout autour avec vivacité ſes yeux tout pétillans de joye. Le ſeul ſentiment de ſon exiſtence le réjouit, & lui fait plaiſir. Dans cet état de ſatisfaction l'Orgueilleux ſe met aiſément en colère. Il ne manque à la joie de ſon cœur, que d'être connu du monde entier. C'eſt la ſeule choſe qui

qui lui reſte à déſirer dans cet heureux état.

On ne ſauroit croire combien la HONTE contribue, & combien elle eſt néceſſaire pour nous rendre ſociables. C'eſt une foibleſſe de notre nature fragile. Tout le monde, lorſqu'il eſt affecté de cette paſſion incommode, s'y livre & s'y ſoumet avec regret. Volontiers il la préviendroit, ſi la choſe étoit en ſon pouvoir. Cependant il ne ſauroit y avoir de ſocieté bien reglée, ſi la plupart de ſes membres n'étoient ſuſceptibles de cette paſſion. Le bonheur même de la ſociété en dépend.

L'homme porté naturellement à travailler à ſa conſervation & à ſa félicité, tâcheroit par des efforts continuels à ſe mettre au-deſſus de ces mouvemens deſagréables, & à ſe tirer de ce mal-aiſe qui ſuit & qui accompagne la HONTE; il s'en débaraſſeroit même infailliblement avec le tems, au préjudice de la ſociété. Ceux donc qui ſont chargés de l'éducation des jeunes-gens, pour prévenir une victoire ſi dangereuſe à la ſociété, mettent tout en œuvre pour augmenter dans leurs diſciples le ſentiment de la

HONTE. On preſcrit comme le remède unique pour ſe délivrer de cette paſſion mortifiante, une obſervation exacte de certaines règles. Ces règles ordonnent de fuir toutes les choſes qui peuvent produire le ſentiment incommode de la HONTE. C'eſt ainſi que le Politique ſage, bien éloigné de délivrer l'homme de cette foibleſſe, & de l'en guérir, l'entretient au contraire, & la fait ſervir à ſes fins.

Les règles dont je parle conſiſtent dans la manière de ſe conduire adroitement, en étouffant nos appétits, ou en cachant aux autres les vrais ſentimens de notre cœur, ſi-tôt qu'ils peuvent nous faire rougir. Si l'on n'eſt pas inſtruit de ces règles dès la plus tendre jeuneſſe, rarement pourra-t'on les ſuivre parfaitement, ou dans la ſuite y faire quelques progrès. L'orgueil & le bon-ſens ſont les plus grands ſecours qui puiſſent nous conduire à cette perfection. Avides de l'eſtime d'autrui, nous éprouvons des ſentimens de joie inexprimables, en penſant que nous ſommes approuvés, & peut-être admirés des autres hommes. Ces deux ſentimens nous dédommagent, & nous payent de reſte la peine que nous

avons

avons à dompter les paſſions les plus violentes. Et par conſéquent ils nous détournent de toutes les paroles, & de toutes les actions qui peuvent nous cauſer de la HONTE. Les paſſions que nous devons cacher avec le plus de ſoin pour le bonheur & l'embelliſſement de la ſociété, ſont *l'impudicité*, *l'orgueil*, & *l'humeur intéreſſée*. C'eſt pourquoi le nom de MODESTIE a trois ſens différens, ſuivant les paſſions qu'elle couvre.

JE DIS, prémièrement, que cette partie de la *modeſtie* qui a pour objet la CHASTETE', conſiſte dans les efforts ſincères & pénibles que nous faiſons pour étouffer, & pour cacher de tout notre pouvoir cette inclination que la nature nous a imprimée pour la propagation de notre eſpèce. On nous inſtruit de ces règles, comme de celles de la *Grammaire*, je veux dire longtems avant que nous ayons occaſion de les appliquer, & que nous en comprenions l'uſage. C'eſt par cette raiſon que les enfans, incapables encore de ſentir ces mouvemens de la nature, ne laiſſent pas de rougir & d'être confus. Une fille de deux ans élevée dans la MODESTIE, peut remarquer avec

avec quel ſoin les femmes qu'elle fréquente, cherchent à ſe déguiſer devant les hommes. Le même avis lui eſt donné par des préceptes auſſi-bien que par ces exemples. Elle aura donc honte avant l'âge de ſix ans d'avoir laiſſé voir ſa jambe, ſans ſçavoir cependant pourquoi une telle action eſt blâmable, ou de quelle conſéquence elle eſt.

Pour être MODESTE, on doit en premier lieu éviter de découvrir quelque partie de ſon corps que la *Mode* veut qu'on cache. Une femme n'eſt point blâmée de ce qu'elle va ſans avoir le cou couvert, ſi du moins la *Coutume* du païs l'autoriſe. Une aimable fille peut même laiſſer voir à tout le monde impunément une charmante gorge, * lorſque la *Mode* du païs eſt de porter

* *Il y a outre cela dans l'Original ces deux vers.*

How firm her pouting Breaſts that white as ſnow,
On th' ample cheſt at migthy diſtance grow.

Ceux qui entendent l'Anglois s'appercevront aiſément, pourquoi je me ſuis diſpenſé de les traduire. J'ai été obligé pour la même raiſon d'adoucir quantité d'expreſſions qui auroient pu faire de la peine aux perſonnes chaſtes.

porter des corps forts échancrés. C'eſt manquer de modeſtie que de découvrir la cheville de ſon pied dans un païs où la *Mode* veut que les pieds ſoient entièrement cachés. Dans un païs encore où la DE'CENCE exige qu'une femme ſoit toujours voilée, celle-là paſſe pour impudente, qui découvre la moitié de ſon viſage.

Une perſonne doit de plus tenir des diſcours qui ne bleſſent point la pudeur. Il ne ſuffit pas que ces diſcours ne ſoient pas libres, il faut même qu'ils ſoient éloignés de toute obſcenité. Il ne faut pas qu'il ſorte de la bouche aucune expreſſion qui ait le moindre rapport, quelque éloigné qu'il ſoit, avec ces déſirs que la nature nous inſpire.

Il y a des mouvemens & des poſtures, qui en excitant des idées obſcénes, peuvent ſalir l'imagination. On doit pour être MODESTE, les éviter avec toute l'attention poſſible.

Une jeune fille en particulier, qui ſouhaite de paſſer pour bien élevée, doit dans toute ſa conduite en préſence des hommes être d'une circonſpection ſcrupuleuſe. Jamais elle ne doit laiſſer connoître qu'elle en reçoit quelque légère faveur, beaucoup moins encore qu'elle leur

leur en accorde, à moins que le grand âge du Cavalier, le proche parentage, ou ſon haut rang ne lui ſervent d'excuſe. Une jeune Demoiſelle bien élevée, toujours attentive à ſes regards & à ſes actions, fait connoître par ſa circonſpection, qu'elle ſent qu'elle poſſede un tréſor dangereux, qu'elle peut aiſément perdre. On lit dans ſes yeux modeſtes, qu'elle eſt réſoluë de ne jamais en faire part à qui que ce ſoit. Les beaux eſprits ont de tout tems exercé leurs ſatyres contre les PRUDES ; mais on a toujours donné de juſtes éloges à l'air négligé, aux graces naturelles d'une beauté vertueuſe. Les hommes qui ſont au fait de ces matières, ſont bien aſſurés, que la contenance libre & ouverte d'une belle qui ſourit eſt plus attirante, & donne plus d'eſpérance au Séducteur, que le regard toujours vigilant d'un œil rebutant.

Cette étroite retenuë convient à toutes les jeunes femmes, mais principalement aux filles, qui veulent mériter l'eſtime du monde poli & éclairé. Les hommes moins gênés peuvent ſe donner plus de liberté, parce que leurs appétits ſont plus violens & moins aiſés à gouverner. Si l'on avoit ſoumis l'un & l'autre

l'autre ſexe à une diſcipline également ſévère, aucun des deux ſexes ne pouvant faire les avances, la ſocieté auroit péri parmi tous les peuples, où cette *Mode* trop rigide auroit été établie. Cela eſt très-éloigné du but des Politiques. C'eſt pourquoi on a trouvé à propos de ſoulager & d'uſer d'indulgence envers ceux qui par cette ſévérité mal-entendue auroient le plus pâti. On a adouci la rigueur de la Loi en faveur de ceux dont la paſſion étoit la plus vive, de ceux qui auroient ſouffert le plus impatiemment le joug peſant de cette contrainte trop gênante.

C'eſt pour cela qu'on approuve ouvertement le reſpect & l'eſtime qu'un Cavalier fait paroître publiquement pour les Dames. L'excès d'enjoûment & de gayeté qu'il fait briller lorſqu'il ſe trouve dans leur compagnie, eſt loué pour la même raiſon.

Un Cavalier non content de la complaiſance qu'il a pour les Dames, & des ſervices qu'il leur rend dans toutes les occaſions, eſt encore obligé de les défendre & de les protéger. On lui paſſe les louanges hyperboliques qu'il donne au mérite & aux bonnes qualités qu'elles poſſedent, pourvu ſeulement

que

que ces exagérations ne ſoient pas en oppoſition avec le bon ſens. Il peut parler d'amour, ſoupirer, & ſe plaindre des rigueurs cruelles d'une belle trop inſenſible. Lorſque ſa langue timide, gênée, ou trop foible, ne peut exprimer ce qu'il ſent, il a le privilège de faire agir ſes yeux, & de dire avec ce langage expreſſif tout qu'il lui plaît, pourvu cependant que ce ſoit avec décence, & que ſes œillades promptes s'arrêtent peu ſur l'objet aimé.

Mais pourſuivre trop myſtérieuſement une fille, arrêter indiſcrètement ſes regards fixés ſur elle, c'eſt une impoliteſſe impardonnable. La raiſon en eſt claire. Ces manières incommodes mettent toujours une Dame, qui n'eſt pas aſſez ſoutenue par l'art & par la diſſimulation, dans une ſituation deſagréable, ſouvent même dans un deſordre viſible. Ces regards fixes & impudens excitent chez une jeune Novice ſans expérience des terreurs paniques. Elle craint que le Cavalier n'ait lu dans ſes yeux, qui ſont le miroir de l'ame, ce qui ſe paſſe dans ſon cœur ſenſible, ou du moins qu'il ne le découvre bien-tôt. Elle eſt dans des tranſes

mortelles. Ces regards trop indiſcrets ſemblent lui ordonner de manifeſter ſes déſirs ſecrets, & chercher à lui arracher l'aveu mortifiant de cette verité, que la MODESTIE lui commande de nier de toutes ſes forces.

Le plus grand nombre ſe perſuadera difficilement que l'éducation puiſſe avoir une force ſi exceſſive. On attribuera à la nature prévoyante, cette différence qu'il y a entre la MODESTIE des deux ſexes, quoiqu'elle ſoit uniquement une ſuite des inſtructions données dès la plus tendre jeuneſſe. A peine une jeune fille eſt-elle âgée de trois ans, qu'on lui dit tous les jours de ne pas laiſſer voir ſa jambe. Si malheureuſement elle en découvre quelque partie, auſſi-tôt elle eſt grondée. Moins ſcrupuleux à l'égard d'un garçon de même âge, on lui ordonne de lever ſa robe, pour ſatisfaire comme les hommes aux beſoins de la nature.

LA HONTE & L'EDUCATION ſont la baſe de la POLITESSE. Un homme, qui ſans avoir jamais fait aucun autre mal manqueroit aſſez de pudeur & d'éducation, pour dire ſans détour la verité, & tout ce qu'il ſent intérieurement, ſeroit la créature la plus mépriſable

priſable qu'il y eût ſur la terre. Si un homme diſoit à une Dame qu'il ne trouve perſonne qui lui convienne mieux pour la propagation de ſon Eſpèce, & qu'il ſent un violent déſir d'y travailler ſur l'heure; ſi en même tems il lui offroit de la prendre dans ce deſſein, on appelleroit un tel homme une brute. La femme confuſe & irritée prendroit la fuite, & cet effronté, regardé comme un dangereux ſauvage, ſeroit banni de toute compagnie honnête. Tout homme qui eſt ſuſceptible de ſentimens de honte, préferera d'aſſujettir les plus fortes paſſions, plûtôt que de les laiſſer paroître, & de s'expoſer par-là à l'ignominie. Mais pour l'éviter, l'homme n'a pas beſoin de ſe rendre tout-à-fait maître de ſes paſſions, il ſuffit qu'il ne les faſſe pas connoître. La vertu nous commande de mortifier nos appétits, mais l'éducation requiert ſeulement que nous apprenions à les celer.

Un Cavalier bien élevé peut avoir pour une femme, une inclination auſſi violente que pourroit l'avoir le plus brutal des hommes : mais inſtruit de ce qu'exige la *Mode*, il ſe conduit tout autrement. Il s'adreſſe d'abord aux pa-

rens, auſquels il fait voir qu'il a de quoi entretenir ſplendidement leur fille. Le père lui donne enſuite permiſſion de la frequenter. La flatterie, la ſoumiſſion, les préſens, l'aſſiduité, l'empreſſement, il met tout en uſage pour ſe faire aimer de la Belle. S'il réuſſit, la Dame peut ſans ſcrupule ſe donner à lui en préſence de témoins, & de la manière la plus ſolemnelle. Les cérémonies finies ils vont au lit, où la fille la plus reſervée ſouffre avec toute la ſoumiſſion poſſible qu'il faſſe ce qu'il veut. C'eſt ainſi que le Cavalier amoureux obtient, ſans l'avoir jamais demandé, ce dont il avoit beſoin.

Le jour ſuivant ils reçoivent des viſites. Perſonne ne raille. On ne dit pas le mot de ce qui s'eſt paſſé. Les Epoux, toujours modeſtes, agiſſent enſemble comme le jour précédent, je parle des perſonnes bien élevées. Sans honte, ſans confuſion, ils mangent, boivent enſemble, & ſe divertiſſent comme à l'ordinaire. N'ayant rien fait qui puiſſe leur faire honte, ils ſont regardez, & ils peuvent l'être effectivement, comme les perſonnes les plus modeſtes qu'il y ait ſur la terre.

Je prétends prouver par-là que pour

être

être bién élevez, nous ne nous privons d'aucun des plaiſirs ſenſuels. Occupez ſimplement à travailler à notre bonheur mutuel, nous nous aidons l'un l'autre pour jouir voluptueuſement des plaiſirs *terreſtres*. Le Cavalier poli, dont j'ai parlé, n'eſt pas plus obligé de renoncer à ſoi-même, qu'un Sauvage qui agit plus conformément aux Loix de la nature & de la ſincerité. Celui qui ſatisfait ces appétits de la manière que la Coutume du pays l'exige, n'a point de critique à craindre. Quelque vif, & quelque emporté qu'il ſoit dans ſes paſſions, dès que la cérémonie eſt achevée, on lui permet de ſe ſatisfaire. Il peut s'épuiſer, & ſe fatiguer à force de plaiſirs, & de raviſſemens de joye. Tour à tour il peut animer, & ſatisfaire ſes appétits d'une manière auſſi extravagante, que ſa vigueur & ſes facultés corporelles peuvent le lui permettre. Il peut en toute ſûreté ſe moquer de ces perſonnes modérées qui s'aviſeroient de le blâmer. Toutes les femmes, & de dix hommes du moins neuf loueront ſa valeur. Que dis-je! Il peut même librement s'eſtimer davantage, à cauſe de la fureur de ſa paſſion effrenée. Plus il ſe plonge dans la volupté, plus il s'évertue

s'évertue pour s'abandonner au plaiſir, plûtôt il gagnera l'affection & la bienveillance des femmes, non ſeulement des *Jeunes*, des *Orgueilleuſes* & des *Laſcives*, mais encore des *Matrônes* graves & modeſtes.

De ce que l'IMPUDENCE eſt un vice, il ne s'enſuit pas que la MODESTIE ſoit une vertu. Fondée ſur la HONTE, paſſion naturelle, elle peut être un bien ou un mal, ſuivant la nature des actions faites par ce principe. Une proſtituée, retenue par un reſte de pudeur ou de honte, refuſera de s'abandonner à un homme, en preſence d'une compagnie. Mais d'un autre côté, la même paſſion peut engager une créature honteuſe, & d'un bon naturel, qui trop foible s'eſt abandonnée à un ſéducteur, à faire périr ſon fruit. Les paſſions peuvent faire le bien par haſard: mais il ne peut y avoir aucun mérite, que dans la victoire qu'on remporte ſur elles.

Si la MODESTIE étoit une vertu, elle auroit la même force ſur nous, dans les ténèbres que dans la lumière. C'eſt cependant ce qui n'arrive pas. Les libertins ne l'ignorent point. Peu inquiets ſur les obſtacles que la vertu d'une

d'une femme peut mettre à leurs criminels deſſeins, ils s'efforcent ſeulement de ſurmonter leur modeſtie. C'eſt pour cela qu'ils ne font point d'attaque en plein jour. Mieux aviſés, ils ne montent à la tranchée que la nuit.

Illa verecundis lux eſt prædenda Puellis,
Qua timidus latebras ſperat habere pudor.

Les perſonnes riches peuvent, ſans s'expoſer, prendre des plaiſirs ſecrets: mais les Servantes, & les Filles de petite condition, ne peuvent qu'avec beaucoup de peine cacher leurs groſſeſſes, ou du moins les conſéquences qui en réſultent.

Suppoſons une malheureuſe Fille de famille ſans bien, qui n'a d'autre reſſource que d'être Fille de chambre, ou Gouvernante. Elle peut être fidèle, diligente, ſerviable, elle peut même avoir beaucoup de Modeſtie, & ſi vous voulez beaucoup de Religion. Toujours ferme, elle a ſçû réſiſter à la tentation, & préſerver ſa chaſteté pendant pluſieurs années. Ce malheureux moment vient, où foible un ſéducteur adroit lui enlève ſon honneur. L'amant parjure l'abandonne dans la ſuite. Si elle vient à avoir un enfant, ſon affliction eſt

inexprimable

inexprimable. Cet accident ne convient nullement avec la miſère de ſa condition. La crainte de l'ignominie l'aſſiège ſi vivement, qu'elle ne peut réfléchir ſur elle-même, ſans être hors de ſens. La maiſon entière a une grande opinion de ſa vertu, ſa dernière maîtreſſe l'a priſe pour un modèle de ſainteté. Quelle joye ne reſſentiront pas ſes ennemis, qui lui portoient envie à cauſe de l'eſtime qu'on avoit généralement pour elle? Quelle horreur ne concevront pas contr'elle ſes parens confus? Plus elle eſt modeſte à preſent, plus la frayeur de ſe voir dans peu accablée de confuſion la met hors d'elle-même, plus ſes réſolutions contr'elle-même, ou contre ce qu'elle porte, ſeront criminelles & atroces.

On regarde une femme qui peut ſe réſoudre à détruire ſon enfant, ſa propre chair, ſon propre ſang, comme une créature barbare, un monſtre féroce, différent de toute autre femme. Cette opinion eſt auſſi fauſſe que commune. Faute de comprendre la nature & la force des paſſions, on tombe dans cette erreur. La même femme, qui aſſaſſine ſon fruit de la manière la plus exécrable, en auroit pris ſoin, le chériroit,

&

& ſentiroit pour cet enfant toute l'affection dont la mère la plus tendre ſoit capable, ſi un mariage eut couvert ſa honte. Toutes les mères ſont naturellement portées à aimer leurs enfans. Mais comme cet amour eſt une paſſion, & que toutes ces paſſions ſe terminent à l'amour propre, comme à un centre commun où elles tendent toutes, il faut que cette tendreſſe maternelle, qui l'auroit engagée à dorlotter ſon enfant, s'il n'étoit ſurvenu aucun obſtacle, cède à une paſſion ſupérieure. On voit rarement que les créatures abandonnées, reconnues pour telles, donnent la mort à leurs enfans. Que dis-je? Ces femmes ſans équité, qui prêteroient ſans ſcrupule la main dans les vols, & dans les meurtres, ſe rendent rarement coupables de ce crime. Ce n'eſt pas que les unes & les autres ſoient moins cruelles, ou plus vertueuſes; mais incapables de modeſtie, la honte ne fait que difficilement quelque impreſſion ſur elles.

Nous n'avons ordinairement qu'un amour foible & languiſſant pour un objet qui n'eſt jamais tombé ſous nos ſens. C'eſt pour cela que les femmes n'ont point pour ce qu'elles portent, l'amour qu'elles auront dans la ſuite.

Cette affection commence après la naiſſance. Ce qu'elles ſentent auparavant eſt un effet de la raiſon, de l'éducation & des réfléxions qu'elles font ſur leur devoir. L'amour d'une mère foible lorſque l'enfant vient de naître, augmente à meſure qu'elle le voit plus long-tems. Cette tendreſſe parvient à ſon plus haut période, lorſque cette petite créature commence à faire connoître par des ſignes expreſſifs ſon déplaiſir, ſa joye, ſes beſoins, ſon amour pour la nouveauté, & la multiplicité de ſes déſirs. A quels travaux & à quels dangers n'a-t'on pas vu des femmes s'expoſer, pour conſerver & pour ſauver la vie à leurs enfans! Souvent elles ont montré un courage, & une force ſupérieure à celle de leur ſexe. Les femmes les plus viles ont témoigné la même tendreſſe & le même courage que les plus eſtimables. Toutes également, ſans faire aucune attention à l'avantage ou au deſavantage de la ſocieté, y ſont portées par une inclination de la nature. Il n'y a aucun mérite à s'obliger ſoi-même. Cette tendreſſe n'eſt donc pas une vertu. Je dis même que l'amour exceſſif des parens pour leurs enſans, eſt ſouvent la cauſe de leur perdition totale.

totale. L'indulgence d'une mère, je l'avoue, peut pendant deux ou trois ans les rendre plus aimables : mais ſi dans la ſuite on n'avoit pas la précaution de changer de méthode, on les gâteroit infailliblement. C'eſt une indulgence qui en a conduit pluſieurs au gibet.

SI LE Lecteur impatient trouve que je me ſois trop étendu ſur cette branche de la MODESTIE qui nous fait paroître CHASTES, je tâcherai de réparer cette faute par la brièveté avec laquelle je traiterai ce qu'il me reſte à dire. Je dois encore examiner cette eſpèce de MODESTIE par laquelle nous voudrions faire croire aux autres que l'eſtime que nous avons pour eux, ſurpaſſe le cas que nous faiſons de nous-mêmes. Cette louable qualité eſt ordinairement conçue ſous le nom de CIVILITE' & de BELLE EDUCATION. C'eſt *une habitude conforme à la mode, contractée par les préceptes & par l'exemple, qui eſt occupée à flatter l'orgueil & l'humeur intereſſée des autres, & à cacher avec art la nôtre.* Remarquez cependant que ceci n'a lieu que dans le commerce que nous avons avec nos égaux & nos ſupérieurs, & ſeulement dans le tems que nous vivons

en paix & en amitié avec eux. Il ne faut pas que notre complaiſance choque jamais les règles de l'HONNEUR ; il ne faut pas qu'elle nous faſſe refuſer les hommages qui nous ſont dûs de la part de ceux qui ſont à notre ſervice, & en général de la part de ceux qui dépendent de nous.

Avec ces précautions, je crois que cette définition peut convenir à tout ce qu'on pourroit alléguer, comme un acte ou un exemple de *bonne Education*, ou d'*Impoliteſſe*. Dans quelque pays & dans quelque ſiècle que nous nous tranſportions, quelques évenemens de la vie humaine & de la ſocieté que nous prenions, il ſera difficile de trouver quelque acte de *Modeſtie* ou d'*Impudence* qui ne ſoit expliqué & compris dans cette définition.

Un homme qui, ſans aucune conſidération, demande à un autre qui lui eſt étranger, une grande faveur, eſt appellé un *Impudent* ; parce que ſans égard à l'intérêt d'autrui, il donne une preuve publique de ſon humeur intereſſée. Par-là nous découvrons auſſi, pourquoi un homme doit parler & louer ſur-tout avec beaucoup de ménagement ſa femme, ſes enfans, & tout ce qui lui eſt cher ;

cher ; pourquoi il ne doit parler de lui-même que lorſqu'il y eſt forcé ? Un homme bien élevé peut ſouhaiter, & même avec paſſion, les louanges, l'eſtime d'autrui ; mais ſi on louoit cette perſonne en ſa préſence, on choqueroit ſa modeſtie, perſuadé comme il eſt que tous les hommes, avant que d'être civiliſés, reſſentoient un plaiſir ſans égal à s'entendre donner des louanges. Si-tôt que nous voyons un homme ſe réjouir publiquement, & nager dans la joye pour une choſe où nous n'avons aucune part, notre humeur intéreſſée ſe réveillant, nous commençons auſſitôt à lui porter envie, & à le haïr. Pour cette raiſon, une perſonne bien élevée cache ſa joye, ſoutient même qu'il n'en reſſent point. Ménageant & flattant par ce déguiſement notre humeur intereſſée, il prévient l'envie & la haine qu'il auroit eue à craindre ſans cette conduite.

Remarquant dès notre enfance le ridicule de ceux qui tranquillement, & ſans rougir, peuvent ouir leur panégirique, il ſe peut que nous faſſions de ſi grands efforts pour éviter ce ridicule plaiſir, que dans la ſuite nous ne puiſſions ſans être mal à notre aiſe

voir approcher le moment où l'on parlera de nous. Cette apparence de modeſtie n'eſt point un mouvement de la nature, elle dépend de l'éducation & de la coutume. Car ſi la plûpart des hommes n'avoient point de plaiſir à être loués en face, il n'y auroit point de modeſtie à refuſer d'entendre ſes éloges.

Un homme poli, loin de choiſir ce qu'il y a de meilleur, ſe ſert de ce qu'il y a de moindre dans un plat. A moins qu'il n'y ſoit forcé, il ne ſe ſervira que du morceau le moins eſtimé. C'eſt ainſi que ce qu'il y a de meilleur reſte, & que chacun de ceux qui ſont préſens ſont charmés de l'attention qu'on a pour eux. Plus on s'aime ſoi-même, plus on ſe ſent obligé d'approuver cette conduite. Rempli de reconnoiſſance, on ſe ſent forcé de penſer favorablement d'un homme ſi *modeſte*. Par un acte ſi flatteur de politeſſe, un homme bien élevé s'inſinue dans l'eſtime de toutes les perſonnes qui compoſent les compagnies où il ſe rencontre. S'il n'y gagne rien directement, le plaiſir qu'il reſſent, en réfléchiſſant ſur les applaudiſſemens qu'il ſait qu'on lui donne en ſecret, eſt pour cet homme vain un

dédommagement

dédommagement plus que ſuffiſant de la peine qu'il a pris de ſe perdre de vûë, & de renoncer en quelque manière à ſoi-même. Cette ſatisfaction paye, & même avec uſure, la perte que ſon amour propre a faite par ſa complaiſance.

S'il y a dans un plat ſept ou huit pommes ou pêches pour ſix perſonnes polies, qui ſont à peu près du même rang, celui qui choiſira le premier, prendra celle qui paroît viſiblement la moindre. Par cette attention diſcrète il inſinue qu'il conſidère les perſonnes avec leſquelles il ſe trouve pour être d'un mérite ſupérieur au ſien, & qu'il leur ſouhaite plus de plaiſir qu'à ſoi-même.

La coutume & l'uſage général nous rendent familière cette tromperie à la mode. Nous ne ſommes plus choquez de ſon abſurdité. Si les hommes juſqu'à l'âge de vingt-trois ou vingt-quatre ans avoient été accoutumés à parler ſincèrement, & à agir conformément aux ſentimens naturels qu'ils éprouvent, ils ne pourroient aſſiſter à ces Comédies de *Civilité*, ſans éclater de rire, ou ſans en être indignés. Il eſt cependant très-ſûr que cette manière de vivre nous rend plus ſupportables les uns aux autres.

On ne pourroit diſconvenir qu'il ne ſoit très-avantageux pour nous connoître nous-mêmes, d'apprendre à diſtinguer les bonnes qualitez & les vertus. Le lien de la Societé exige que chacun des Membres qui la compoſent, ayent de certains égards les uns pour les autres. Les plus Grands ne ſçauroient même s'en diſpenſer envers les plus Petits, dans les Etats même Monarchiques. Mais rendus à nous-mêmes, ſeuls, & éloignés de toute compagnie, les mots de *Modeſtie* & d'*Impudence* ne ſont rien, & n'ont plus de ſignification. Retiré dans un déſert, un homme peut bien être un ſcélérat; mais dès qu'il eſt hors de la portée des ſens des autres hommes, il ne peut plus être ni modeſte, ni impudent. Jamais on ne penſa d'appeller impudent un ſolitaire, qui ne s'eſt jamais communiqué à autrui. Une perſonne extrêmement vaine peut cacher ſa paſſion avec tant d'art, qu'il ſera impoſſible que qui que ce ſoit s'en apperçoive. Il y en a même qui font conſiſter toute leur vanité, à ſavoir la dérober avec dextérité aux yeux du Public. Cette paſſion procure plus de ſatisfaction à un tel homme, qu'à un autre, qui prend plaiſir à la faire

faire connoître à tout le monde. Il goûte les doux plaiſirs de paſſer pour modeſte, tandis qu'on prend ſoin de mortifier le dernier.

Les belles manières, je le répète, n'ont rien de commun avec la Vertu & la Religion. Loin d'éteindre les paſſions, elles ne ſervent qu'à les enflammer davantage. Jamais un homme d'eſprit, un homme bien élevé ne triomphe avec plus de délectation dans ſon orgueil, que lorſqu'il le cache avec plus de dextérité. Aſſuré que tout bon Juge payera ſa manière de vivre de juſtes éloges, il nage voluptueuſement dans ces applaudiſſemens. Satisfait & charmé, il jouit d'un plaiſir que les orgueilleux, qui ont eu moins de pénétration, ne peuvent goûter. C'eſt ainſi qu'un fier *Echevin* *, dont l'orgueil peint ſur le viſage ne lui permet pas de tirer ſon chapeau à qui que ce ſoit, & qui à peine veut parler à un inférieur, ſe prive de cette douce ſatisfaction. On

* Le *Maire* & les *Echevins* tiennent une Cour pour gouverner la Ville ſelon les Loix. Il y a 26 *Echevins* à *Londres*, dont un eſt aſſigné à chacun des 26 Quartiers dans leſquels on diviſe la Ville

On voit donc clairement qu'un homme peut ſoigneuſement éviter tout ce qui paſſe pour une ſuite de l'orgueil ſans ſe mortifier, & ſans remporter la moindre victoire ſur cette paſſion. Content d'abandonner cette partie extérieure de la fierté, qui eſt toujours inſipide, & qui ne peut être agréable qu'aux badauts & aux petits génies, il ne ſacrifie point cette partie qu'on ſent intérieurement, cette partie que les plus orgueilleux & les plus hautains nouriſſent, dans le ſilence, avec tant de complaiſance & de délectation.

Examinez ces Grands qui paſſent pour modeſtes, ces hommes polis, dans les débats qu'ils ont ſur le cérémonial & ſur la préſéance. Le maſque tombe alors, leur fierté paroît peinte avec toutes ſes couleurs. Cependant ils voudroient encore revêtir leurs vices trop manifeſtes ſous les apparences de la vertu. Ces diſputes, ſi nous les en croyons, ne viennent que du déſir de ſoutenir leur rang, & des ſoins qu'ils ſont obligés d'avoir pour maintenir la dignité de leurs emplois, ou l'honneur de leur Maître. Suivez encore les Ambaſſadeurs, les Plénipotentiaires dans leurs négociations. Obſervez ce qui ſe

paſſe

paſſe dans les Traités publics qui ſe font ; & cet orgueil juſqu'alors déguiſé ſe dévoilera, malgré leurs ſoins, ſous différens prétextes. Parcourez ainſi les différens états, & les circonſtances diverſes de la vie, & vous trouverez que l'homme qui a le plus de diſcernement, ne goûte du plaiſir dans ſon orgueil, qu'auſſi long-tems qu'il peut le cacher aux yeux du Public.

REMARQUE. (D.)

Car il n'y avoit pas une Abeille qui ne ſe fût très-bien contentée, je ne dis pas de ce que gagnoient effectivement ces Miniſtres, mais ſeulement de ce qu'ils laiſſoient paroître de leurs gains.

Page 11. Lignes 14-19.

REMPLIS d'eſtime pour nous-mêmes, & de mépris pour les autres, nous ſommes dans tout ce qui nous regarde des Juges très-iniques. Quelque grands que ſoient leurs gains, peu de perſonnes peuvent ſe perſuader qu'ils gagnent trop avec ceux à qui ils vendent.

vendent. D'autres fois celui qui achète enviéra au vendeur le profit qu'il a fait, quelque peu conſidérable qu'il ſoit. Rien ne détermine davantage l'acheteur, que la petiteſſe du profit de celui qui vend. C'eſt auſſi pour cette raiſon que les Marchands ſont généralement obligés de mentir, & d'inventer mille contes, ſouvent peu vraiſemblables, plûtôt que de découvrir le profit réel qu'ils font ſur leurs marchandiſes. On voit quelques-uns de ces *vieux Piliers de Magaſin*, qui prétendent avoir plus de bonne foi que les autres, & qui vraiſemblablement ſont ſeulement plus fiers que leurs voiſins. Accoutumés avec leurs chalands à ne pas ſouffrir qu'ils marchandent, ils refuſent conſtamment de vendre à un prix moindre que celui qu'ils ont déja propoſé. Seulement plus fiers que les autres, ils ſavent que les Marchands qui ſont riches, gagnent ſouvent plus par leur fierté, que d'autres par leur complaiſance. Le vulgaire s'imagine de trouver plus de ſincérité dans la mine grave & refrognée d'un *vieux Penard*, que dans l'air ſoumis & attirant d'un jeune Marchand établi depuis peu. Ces apparences ſont trompeuſes, ne vous y fiez point. Allez, parcourez

parcourez les boutiques des Merciers, des Drapiers, & de tous les autres Marchands, qui ſont bien fournis de la même marchandiſe, bien-tôt vous apprendrez à ne vous y point fier. Examinez leurs marchandiſes. Tous également attentifs à en cacher le prix d'achat, vous découvrirez ſans peine que chacun d'eux a pour cet effet une marque particulière.

REMARQUE (E.)

Ils reſſembloient à nos Joueurs, qui quoiqu'ils ayent joué beau jeu, ne diront cependant jamais en préſence des Perdans tout ce qu'ils ont gagné.

Page 11. Lignes 19 - 23.

PUISQUE cette manière d'agir eſt ſi générale, que tous ceux qui ont vu jouer quelquefois ont pu l'appercevoir, il faut qu'il y ait dans la conſtitution de l'homme quelque choſe qui les y diſpoſe. Bien des perſonnes regarderont la recherche de cette diſpoſition comme inutile. Je prie donc le Lecteur de

de paſſer cette Remarque, à moins que déchargé de toute occupation, il ne ſoit encore avec cela de bonne humeur.

Cette diſpoſition des Joueurs à *tâcher de cacher leur gain aux Perdans*, me paroît venir d'un mêlange de *Gratitude*, de *Pitié*, & de cette partie de l'amour propre qui nous porte à la *conſervation de nous-mêmes*.

Tous les hommes ſont en général reconnoiſſans, dans le moment qu'ils reçoivent un bienfait. Ce qu'ils diſent, & tout ce qu'ils font eſt réel & ſincère, lors du moins que l'impreſſion eſt encore vive & recente. Cette première impreſſion finie, ſi on ſent des retours de ſenſibilité, ils ſont dûs à la vertu, à la politeſſe, à la raiſon, & aux réfléxions qu'on fait ſur ſon devoir, mais non pas à la reconnoiſſance proprement dite, qui eſt un motif de l'inclination.

Il eſt certain que notre amour propre nous oblige, & même avec tyrannie, à eſtimer toutes les perſonnes qui nous procurent quelque avantage à deſſein, ou ſans y penſer. Souvent même notre affection s'étend juſqu'aux choſes inanimées, lorſque nous croyons qu'elles contribuent à notre utilité préſente. Si nous faiſons attention à cette vérité,

on

on s'appercevra aiſément pourquoi j'attribue notre complaiſance pour ceux dont nous gagnons l'argent à un principe de reconnoiſſance. Charmés d'avoir gagné, nous avons quelques ſentimens de reconnoiſſance pour celui qui a perdu. Convaincus que la vûë de ſa perte ne lui feroit pas plaiſir, la gratitude nous empêche de lui donner ce chagrin.

J'ai dit encore que la pitié étoit un motif qui nous portoit à cette conduite. Perſuadés qu'il y a du déplaiſir à perdre ſon argent, avides d'ailleurs de l'eſtime d'autrui, nous craignons qu'ils ne nous la refuſent, s'ils viennent à ſentir trop vivement la perte qu'ils font.

Nous appréhendons enfin leur haine. Le ſoin que nous prenons de notre conſervation, nous engage à exténuer l'obligation que nous leur avons, & à diſſimuler les raiſons qui nous portent à les plaindre, dans l'eſperance qu'ils nous feront moins reſſentir les marques de leur envie & de leur mauvaiſe volonté.

On s'apperçoit aiſément des paſſions, lorſqu'elles agiſſent dans toute leur force. Ainſi, lorſqu'un homme puiſſant donne un bel emploi à une perſonne qui

qui lui a rendu dans ſa jeuneſſe de petits ſervices, nous appellons cela reconnoiſſance. Je vois une femme, qui vient de perdre ſon enfant, frapper des mains, & jetter des cris perçans, je dis que l'affliction eſt ſa paſſion dominante. Un homme vient de ſe caſſer la jambe, un autre s'eſt fait tout recemment ſauter la cervelle. A la vûë de tous ces grands malheurs on éprouve un ſentiment deſagréable, qui ſera conſtamment reconnu pour être la pitié : mais les coups moderés, les foibles mouvemens d'une paſſion qui nous touche légèrement, ſont moins ſenſibles, négligés, ſouvent méconnus.

Pour prouver ce que j'avance, examinons ce qui ſe paſſe entre deux Joueurs. Celui qui gagne eſt toujours complaiſant, & même il ſera encore plus complaiſant, ſi ſeulement celui qui perd, veut bien ſe poſſeder. Toujours prêt à s'accommoder à l'humeur de celui-ci, il tâche de le faire revenir de ſes fautes avec toutes les précautions poſſibles, & avec toute la politeſſe imaginable. Le perdant eſt mal à ſon aiſe, querelleux, chagrin, quelquefois il tempête, ſouvent il jure. Cependant tant qu'il ne fait rien à deſſein d'offenſer directement

directement celui qui gagne, toujours patient il prend tout en bonne part, ſans le contredire ni ſe choquer. *Il eſt permis*, dit le Proverbe, *à celui qui perd, de dire des injures.* On a donc trouvé que celui qui perd avoit droit de ſe plaindre, & que pour cette même raiſon on devoit en avoir pitié.

Fâchés nous-mêmes contre ceux qui nous gagnent, nous devons en conclure que nous devons craindre la mauvaiſe volonté de ceux que nous dépouillons. Lorſque nous gagnons, & que nous nous croyons plus heureux que les autres, nous craignons encore leur envie, pour avoir nous-mêmes éprouvé de pareils ſentimens. Le but donc de celui qui gagne, en cherchant avec ſoin à couvrir ſon gain, eſt de prévenir des malheurs qu'il appréhende, & de ſe conſerver ſoi-même. Ces ſoins continuent à nous occuper, auſſi long-tems que ſubſiſtent les motifs qui les ont d'abord produit.

Après un mois, huit jours, peut-être moins, lorſque les idées de l'obligation & de la reconnoiſſance de celui qui gagne ſont effacées de ſa mémoire ; lorſque celui qui perd ayant repris ſon humeur naturelle, devenu moins ſen-

ſible à ſa perte, peut en rire ; lors enfin que celui qui a gagné, n'eſt plus inquiété ni par la pitié, ni par la crainte, ni par les ſoins de ſa conſervation, il ne fera plus aucun ſcrupule d'avouer naturellement ce qu'il a gagné. Si la vanité ſe joint au plaiſir du gain, il s'en vantera, ſouvent même il l'exaggèrera.

Il ſe peut cependant que dans certaines occaſions il n'arrivera rien de tout ce que je dis. Deux perſonnes, par exemple, brouillées enſemble, jouent & cherchent à exciter une querelle. D'autres jouant pour une bagatelle, ſe piquent & combattent à qui aura l'honneur de gagner. Dans de ſemblables cas, les mouvemens de l'ame ne ſont plus les mêmes. Les paſſions diverſes nous obligent à prendre des meſures différentes. Ce que j'ai dit eſt principalement appliquable dans les cas où l'on joue pour de l'argent, où chacun fait des efforts pour gagner, & où ils riſquent ce dont ils font tant de cas.

» Pluſieurs de ceux qui ont ainſi » caché leur gain, m'objecteront peut-» être qu'en pareil cas ils n'ont jamais » apperçu l'action de toutes ces paſ-» ſions. » Cela ne me ſurprend point. Trop occupés du jeu, ils ne penſoient guéres

guéres à rentrer en eux-mêmes. Peu de perſonnes d'ailleurs veulent ſe donner la peine de s'examiner ; & ceux qui réfléchiſſent, ſuivent rarement la véritable méthode qu'il faut pour réuſſir dans cet examen. Il en eſt des paſſions de l'homme, comme des couleurs d'une étoffe. Le rouge, le verd, le bleu, le jaune & le noir, &c. ſont des couleurs ſenſibles, qui peuvent être apperçues dans les différentes places où elles ſe rencontrent : mais il faut être Artiſte pour diſtinguer toutes les différentes couleurs avec leurs juſtes proportions, telles qu'elles ſe trouvent dans un drap bien mêlangé. De même tout le monde peut découvrir la paſſion d'un homme, lorſqu'elle eſt diſtincte, & que ſeule elle l'occupe tout entier : mais il eſt très-difficile de ſuivre pas à pas chaque motif d'une action qui eſt l'effet de pluſieurs paſſions.

REMARQUE (F.)

Dès que la Vertu, inſtruite par les ruſés Politiques, eut appris mille heureux tours de fineſſe, & qu'elle ſe fut liée d'amitié avec le Vice, &c.

Page 14. Lignes 2 - 6.

ON PEUT dire que la vertu s'eſt liée d'amitié avec le vice, lorſqu'on voit d'honnêtes gens, qui ſe mettent en état de ſoutenir leur famille, de donner une bonne éducation à leurs enfans, de payer les impôts, & d'être en pluſieurs manieres des membres utiles à la ſocieté, par les gains qu'ils font, en grande partie fondés ſur les vices des hommes. Ils ne ſont point entachés de ces vices dont ils profitent ; ils n'y participent que par le commerce qu'ils font ; ils ne ſont complices de ces crimes, que dans le ſens qu'on peut appeller un Droguiſte, un *Empoiſonneur*, & un Fourbiſſeur, un *Homicide*. C'eſt dans ce ſens que je dis que les ruſés Politiques ont établi une

une certaine union entre le vice & la vertu.

Ainſi le Marchand qui envoye du grain & des draps dans les Pays Etrangers, d'où il tire en échange du vin & de l'eau de vie, encourage les Manufactures de ſon Pays, & contribue à l'agrandiſſement de ſa Patrie. Promoteur de la navigation, il fait fleurir le Commerce, dont le Public tire des avantages infinis. La *prodigalité* & *l'yvrognerie* ſoutiennent encore ce Commerce, & y ont la meilleure part. Puiſqu'aſſurément, ſi perſonne ne bûvoit de vin que ceux qui en ont abſolument beſoin pour leur ſanté, la quantité de Marchands de Vin, de Taverniers, de Tonneliers, &c. qu'il y a dans *Londres*, ſeroit dans une déplorable ſituation. On peut dire quelque choſe de pareil des Faiſeurs de cartes & de dez, qui ſont les miniſtres immédiats d'une légion de vices. Les Merciers, les Tapiſſiers, les Tailleurs, & une multitude d'autres, ne pourroient ſubſiſter ſix mois, ſi la *vanité* & le *luxe* bannis de la ſocieté, ne les ſoutenoient plus.

REMARQUE. (G.)

Les plus ſcélérats faiſoient quelque choſe pour le bien commun.

Page 14. Lignes 5-7.

JE ne doute point que pluſieurs perſonnes ne regardent cette propoſition comme un paradoxe monſtrueux. Quel profit, me demandera-t-on, le Public retire-t-il des voleurs qui détrouſſent les paſſans, ou qui percent les maiſons ?

Cette eſpèce de gens, je l'avoue, pernicieuſe à la ſocieté, doit être extirpée avec ſoin. Cependant ſi tous les hommes également juſtes n'attentoient jamais ſur le bien d'autrui, la moitié des Ouvriers qui travaillent en fer manqueroient d'occupation. Combien de pièces auſſi belles qu'utiles ne voit-on pas, & dans la Capitale, & dans les Provinces, dont on ne ſe ſeroit jamais aviſé, ſi l'on n'eût pas eu beſoin de ces précautions contre les Filoux & les Voleurs ?

Si ce que j'ai dit paroît encore trop recherché, ſi le paradoxe n'eſt pas encore ſuffiſamment éclairci, je prie le Lecteur de jetter les yeux ſur la conſomption qui ſe fait d'une multitude de choſes. On trouvera que l'homme le plus pareſſeux, le moins actif, le débauché, le plus ſcélérat, eſt comme forcé de faire quelque choſe pour le bien public. Tandis que leurs bouches ne ſeront pas couſues, tandis qu'ils continueront à uſer & à détruire ce que les Induſtrieux ſont toujours occupés à faire, à chercher ou à procurer, malgré qu'ils en ayent ils ſeront obligés d'aider à entretenir le Pauvre, & à ſoutenir les Charges publiques. Le travail d'un million de perſonnes ſeroit bientôt fini, s'il n'y avoit pas un *autre million*, comme je le dis dans la FABLE, *qui fût uniquement employé à conſumer leurs travaux.* *

ON NE doit pas juger les hommes par les conſéquences qui peuvent réſulter de leurs actions, mais par les faits mêmes, & par les motifs ſuivant leſquels ils paroîtront avoir agi. Si l'on vole cinq cens ou mille

Guinées

* Fable des Abeilles, p. 3. lign. 18. 20.

Guinées à un vieux Avare, qui riche de près de cent mille livres ſterlings n'en dépenſe que cinquante par an, quoiqu'il n'ait aucun parent qu'il puiſſe faire héritier de ſes biens, il eſt certain qu'auſſi-tôt que cet argent volé vient à circuler dans le Commerce, la Nation gagne à ce vol. Elle retire le même avantage que ſi la même ſomme venoit d'un pieux Archevêque, qui l'eût léguée au Public. La juſtice cependant, & la tranquillité de la ſocieté, demandent que celui ou ceux qui auront volé ce ſordide Avare, ſoient pendus avec tous leurs Complices.

Les Fripons & les Voleurs dérobent pour avoir de quoi vivre, ſoit que ce qu'ils gagnent honnêtement ne ſuffiſe pas à leur entretien, ſoit qu'ils ayent une extrême averſion pour le travail, ſoit enfin qu'ils n'ayent pas de quoi ſatisfaire leurs voluptés. Le Cuiſinier qui leur donne à manger, ſçait d'où vient cet argent, & prend toujours à bon compte. Peu s'en faut qu'il ne ſoit auſſi fripon que ceux qui ont détrouſſé les autres. Cependant cet indigne Aubergiſte, en plumant ces Pigeonneaux qui plument les autres, fait bien ſes affaires,

affaires, amaſſe de l'argent, avec quoi il paye ce qu'il doit, & en fait de nouvelles proviſions de bière. Le Commis du Braſſeur, charmé de conſerver cette pratique à ſon Maître, fournit toujours à la cave, ſans examiner d'où lui viennent les eſpèces; il lui ſuffit qu'elles ſoient bonnes, & que celui à qui il fournit de la bière ait de l'argent. Il ne croit pas être obligé d'examiner comment il le gagne. Le riche Braſſeur à ſon tour, qui ſe décharge de tout ſur ſes gens, ne ſe fait pas le moindre ſcrupule ſur les ſommes qu'on fait entrer dans ſes coffres. Il roule en caroſſe, régale ſes amis, amaſſe du bien, bâtit des maiſons, élève ſes enfans en Grands Seigneurs. Dans la tranquillité de ſa conſcience, il ne ſonge pas ſeulement que ſon bien eſt groſſi du ſang des malheureux, de l'imprudence des ſots, & des tours des Fripons.

Un Voleur de grand chemin revient chargé d'un riche butin; charmé des attraits d'une Nymphe, il lui donne dix livres ſterlings pour ſe niper. Y a-t-il un Marchand aſſez conſcientieux pour refuſer de lui vendre une pièce de ſatin, quoiqu'il ſache qui elle eſt?

Elle a deſſein d'acheter des ſouliers, des bas & des gands. La Faiſeuſe de corps & de manteaux, la Lingère, le Marchand de toiles, tous gagneront quelque choſe par ſon moyen. Cent autres Marchands qui ont des relations avec ceux chez qui elle fera ces emplettes, toucheront une partie de cet argent avant la fin du mois. Ce genereux Chevalier cependant, qui a dépenſé preſque tout ſon argent, toujours fertil en reſſources, va de nouveau chercher fortune ſur un grand chemin. Dès le ſecond jour, ayant commis un vol près de *Highgate* (*a*), il eſt pris avec un de ſes Complices. Tous les deux condamnés aux *Seſſions* ſuivantes (*b*), ſubirent la rigueur des Loix (*c*). L'argent dû à ceux qui les avoient découverts, & fait tomber entre les mains de la Juſtice, fut diſtribué entre trois Payſans, à qui il venoit

(*a*) *Highgate* eſt un Village ſitué à trois milles de *Londres*, du côté du *Nord*.

(*b*) Les *Seſſions* pour juger les Criminels, ſe tiennent à *Londres* huit fois par an, & reviennent ainſi toutes les ſix ſemaines.

(*c*) Les Voleurs de grand chemin ſont pendus ſans remiſſion, quoiqu'ils n'ayent point répandus de ſang.

venoit très-à-propos. Le premier étoit un honnête Fermier, ſobre & laborieux, mais réduit à la miſere par un malheur. La mortalité qui regnoit l'été précédent, lui avoit enlevé ſix vaches, de dix qu'il en avoit. Le Proprietaire du fonds, homme inexorable, lui avoit arrêté juridiquement tous ſes effets, pour trente livres ſterlings qui lui étoient dûs. L'autre étoit un Ouvrier à journée, qui ſe donnoit beaucoup de peine pour entretenir une femme malade, & pluſieurs enfans encore jeunes. Le dernier étoit le Jardinier d'un Gentilhomme, qui entretenoit généreuſement ſon père détenu en priſon depuis près de dix-huit mois, pour s'être imprudemment obligé pour un de ſes voiſins. Cet acte de l'amour filial étoit d'autant plus méritoire, qu'il mettoit par-la un obſtacle éternel à un mariage qu'il auroit pu contracter. Engagé à une fille dont les parens vivoient aſſez bien, ils refuſoient de la lui donner, juſqu'à ce que le Jardinier eût produit cinquante *Guinées* qui lui appartinſſent. Chacun d'eux en reçut au-delà de quatre-vingt (*a*).

Débaraſſés

(*a*) La récompenſe ordinaire qu'on donne

Débaraſſés dès ce moment des pénibles difficultés qu'ils avoient à combattre, ils ſe crurent les mortels les plus heureux de la terre.

Rien n'eſt plus pernicieux à la ſanté, & plus nuiſible à l'activité & à l'induſtrie du Peuple, que l'infame liqueur dont le nom *Hollandois Genever* (*b*) a été racourci pour la commodité de ceux qui en font un ſi fréquent uſage, & par l'eſprit laconique de la Nation dans le monoſyllabe *Gin*. Cette boiſſon enchantereſſe charme dans chaque ſexe le pareſſeux, le déſeſperé & l'infirme. Elle fait que le gueux contemple ſes haillons & ſa nudité avec une ſtupide indolence. Remplis de cette liqueur dangereuſe, l'un & l'autre ſexe s'abandonnent à une joye inſenſée, & aux railleries les plus inſipides. C'eſt un lac

aux Délateurs en *Angleterre*, eſt de quarante livres ſterlings : Somme qu'on augmente, ſuivant que le Voleur infeſte des lieux plus près de *Londres*, & qu'il eſt plus ou moins renommé pour ſes crimes. C'eſt ainſi qu'on promit deux cens livres ſterlings de récompenſe à celui qui défereroit *Turpin*, fameux Voleur en *Angleterre*.

(*b*) Le mot *Hollandois Genever*, ainſi que celui de *Gin* en *Anglois*, déſigne de *l'Eau-de-vie de Grain*.

lac enflammé, dont l'uſage met le cerveau en feu, brûle les entrailles, & conſume les organes intérieurs. Semblable aux eaux du *Léthé*, le miſérable, plongé dans cette boiſſon, noye dans ce Fleuve d'oubli ſes ſoucis les plus rongeans, & avec ſa raiſon toutes ſes réflexions inquiétantes. Ses enfans crient après la nourriture qui leur manque, pleurent pour le froid rigoureux qui les gèle, la vûe de leur maiſon vuide de meubles & de proviſions excite leurs plaintes. Ce père abruti & ſourd à leur voix, il eſt devenu inſenſible à ce touchant ſpectacle.

Les tempérammens vifs, échauffés par cette liqueur, ſont querelleux. L'excès de ce breuvage les rend brutaux & ſauvages. On les voit ſe battre pour rien. Souvent leur brutale yvreſſe a été la cauſe de pluſieurs meurtres. Les tempérammens les plus forts ſont affoiblis & détruits par ces intempérances, dont les ſuites naturelles ſont la conſomption, l'apoplexie, les phrénéſies, quelquefois même les morts ſubites. Comme ces derniers malheurs n'arrivent que rarement, on les mépriſera, ou au moins on y fera peu d'attention. Mais les maladies réelles

que cette cruelle boiſſon produit, ſont trop fréquentes & trop fâcheuſes pour qu'on puiſſe les mépriſer. Chaque jour, à tout moment, elle ôte l'appétit, elle cauſe diverſes ſortes de fièvre, la jauniſſe, & l'atrabile, des convulſions, la pierre & la gravelle, l'hydropiſie & des Leucophlegmacies.

Parmi les indignes admirateurs de ce liquide poiſon, pluſieurs de moindre rang, déterminés par l'affection ſincère qu'ils ont pour cette marchandiſe, charmés de procurer aux autres ce qu'ils aiment eux-mêmes avec tant d'ardeur, en deviennent Vendeurs. C'eſt ainſi que les Femmes, après avoir exercé elles-mêmes un infame métier, deviennent enſuite miniſtres des plaiſirs d'autrui. Ces Marchands altérés, bûvans ordinairement au-delà de leurs gains, améliorent rarement la miſérable condition ſous laquelle ils gémiſſoient, pendant qu'ils n'étoient que ſimples Acheteurs. Dans les extrémités & aux environs de *Londres*, dans toutes les places fréquentées par la plus vile populace, à peine trouverez-vous une maiſon où l'on ne vende cette liqueur empoiſonnée, ſouvent dans les caves, quelquefois dans

dans les galetas. Les petits Marchands de cette liqueur *infernale* ſont fournis par d'autres d'un rang tant ſoit peu plus élevé, qui ont des boutiques pour vendre des liqueurs fortes. Ces gens-là ſont auſſi dignes de mépris que ceux qu'ils aſſortiſſent. Que dis-je! Je ne connois point parmi le Peuple de plus miſérable reſſource que celle de ces Marchands.

Quiconque veut faire du profit dan ce Négoce, doit être d'un tempéram ment vigilant & défiant, pour ne pas ſe laiſſer tromper par les Fourbes & les Voleurs. Il doit encore être d'un tempéramment hardi & réſolu, afin de ne ſe pas laiſſer intimider par les ſermens & par les imprécations des Fiacres & des Soldats. S'il veut s'attirer des Chalands, il faut qu'il ſoit farci de *quolibets* groſſiers, capable de rire immodérément. Il doit être fort verſé dans les pointes baſſes & dans les fades railleries, dont la Canaille ſe ſert pour inſulter à la prudence & à la frugalité. Obéiſſant, affable envers les plus petits, il doit leur offrir ſon aide & ſon ſecours. Rien ne doit laſſer ſa patience, rien ne doit altérer ſa bonne humeur : ni les expreſſions les

plus infames de la femme la plus impudente, ni les diſcours les plus odieux du garnement le plus débauché. Il faut qu'il ſoit en état de ſupporter toute la puanteur & toute la ſaleté qui accompagne l'impertinence, l'extrême indigence, la pareſſe, & l'yvreſſe du vulgaire le plus effronté & le plus abandonné.

Ce grand nombre de Marchands dont la Ville & les Fauxbourgs ſont remplis, ſont tout autant de Séducteurs, qui par une occupation permiſe * contribuent à augmenter la pareſſe, la ſotiſe & la ſtupidité : ils multiplient les beſoins & les miſeres, dont l'abus des liqueurs fortes eſt la cauſe immédiate. Ces boutiques ſervent peut-être à élever au-deſſus de la médiocrité, la moitié de ceux qui trafiquent en gros de cette marchandiſe, pendant que la plûpart des petits Marchands qui vendent en détail, quoiqu'ornés de toutes les belles qualités dont j'ai parlé, tombent & ſe ruinent. Incapables de s'abſtenir de cette dangereuſe coupe

* Le Parlement a fait depuis quelques années un Acte, par lequel il eſt défendu de vendre en détail des liqueurs diſtillées, ſous peine de cent livres ſterlings d'amende.

coupe de *Circé*, ils tiennent tête à tous les Buveurs, & ne gagnent que pour s'entretenir journellement, obligés pour ſi peu de choſe de ſouffrir toutes les duretés choquantes, & tous les deſagrémens dont j'ai fait mention.

Le vulgaire peu pénétrant, incapable d'appercevoir l'enchaînure des cauſes & des effets, ne peut que rarement remonter au-delà d'un chaînon. Mais ceux qui avec plus de ſagacité veulent ſe donner la peine d'étendre leur vûe, & de la fixer ſur la ſuite & la liaiſon des évenemens, peuvent voir le *bien* ſortir en cent endroits du *mal* même, tout comme les poulets ſortent des œufs. Une partie conſidérable des revenus de la Nation *Angloiſe* vient des Droits établis ſur le *Malt*, ou Drèche. Si on ne la diſtilloit point pour en tirer les *eſprits*, le Tréſor public en ſouffriroit beaucoup. Les avantages qu'on retire de cette diſtillation, & qui ſont une ſuite des maux dont j'ai fait l'énumération, ſont conſidérables à tous égards : ils ſont en grand nombre ; faiſons-en ſentir quelques-uns.

Les Fermes montent davantage : la terre eſt cultivée avec plus de ſoin : les inſtrumens

inſtrumens néceſſaires à ces différentes opérations, occupent un grand nombre d'Ouvriers : quantité de bétail y eſt employé : plus que tout cela, une multitude de pauvres ſont entretenus par la diverſité du travail requis pour faire croître le grain, pour le moudre, pour le voiturer, pour le diſtiller : opérations qui ſont requiſes pour tirer du grain les différentes liqueurs fortes, que l'induſtrie des hommes a inventé.

Un homme pénétrant, & qui ſera d'aſſez bonne humeur pour entrer dans le détail ſur une infinité de minuties que j'ai négligé, découvrira encore divers autres avantages. Il dira, par exemple, que quoique les liqueurs qu'on tire de la drèche occaſionnent des deſordres & des infamies, l'uſage modéré de ces eaux eſt d'un prix infini pour le pauvre, hors d'état d'acheter un cordial d'un plus haut prix. C'eſt un conſolateur univerſel pour un miſérable qui eſt expoſé au froid, & accablé par la laſſitude. Il ſert aux néceſſiteux pour adoucir les afflictions attachées à ſon triſte ſort. Souvent même cette boiſſon leur tient lieu de manger, de boire, d'habits & de logement.

Je me ſuis plaint de cette ſtupide in-

indolence, cauſée par l'uſage fréquent de cette liqueur. Mais il me répondra que l'indolence eſt utile à cette multitude de gens qui croupiſſent dans la condition la plus miſerable. Car ceux-là ſont certainement les plus heureux, qui reſſentent le moins leurs peines & leur ſituation.

Si j'objecte les maladies, il me répondra que ſi l'Eau-de-vie de grain a procuré des maladies à quelques perſonnes, il en a guéri d'autres. Si l'abus de cette liqueur a été cauſe de la mort ſubite de quelques perſonnes, l'habitude d'en boire chaque jour a prolongé les jours de pluſieurs autres à qui elle convenoit.

Les querelles, ajoutera-t-il, qui s'élèvent dans les Villes entre les perſonnes échauffées par cette boiſſon, ne ſignifient rien. Et à ſuppoſer même qu'elles euſſent entraîné quelques deſordres, on en ſeroit dédommagé par le courage dont elle anime les Soldats à l'Armée. C'eſt à cette agiſſante liqueur que nous ſommes redevables des glorieuſes victoires remportées dans les dernières Guerres.

Le portrait que j'ai fait des Revendeurs, & de ce qu'ils étoient obligés de

de ſouffrir pour un gain très-médiocre, eſt affreux. Mais on me répondra que ce que j'ai regardé comme ſi choquant, & ſi inſupportable dans cette vocation, étoit une bagatelle pour ceux qui y ſont accoutumés. Ce qui paroît fâcheux & malheureux à quelques-uns, ajoutera-t-on, eſt plein de délices, & ſouvent raviſſant pour d'autres, ſuivant les circonſtances & l'éducation. Les profits qu'on tire d'une occupation, dédommagent toujours des peines & des travaux qui la ſuivent, *Dulcis odor lucri è re qualibet.* Que dis-je! L'eſperance du gain oblige ſouvent, ceux qui travaillent, à prendre ſur leur repos, & à prolonger leur travail juſques dans la nuit.

Si j'inſiſtois, & que je diſſe que le nombre des Diſtillateurs conſidérables & riches qu'on trouve dans le Royaume, eſt trop petit pour compenſer les moyens bas, l'indigence extrême, & la miſère durable de tant de pauvres malheureux qu'il faut pour faire la fortune des premiers. On pourroit fort bien me répondre, que je ne ſuis pas en état de juger de cette compenſation ; que je ne connois point les grands avantages qui peuvent dans la

ſuite

ſuite revenir à la Societé, de la fortune de ce petit nombre de Particuliers. Peut-être me répondroit-on que ces perſonnes, qui ſe ſont ainſi enrichies, devenus *Juges à Paix* (*a*), ou ayant obtenu d'autres Commiſſions, pourſuivront avec une activité & un zèle infini les débauchés, & les mal-intentionnés. Conſervant leur tempérament actif, ils ſeront tout auſſi induſtrieux à répandre la loyauté, & la réformation des mœurs dans tous les *boucans* d'une Ville fort peuplée, qu'ils l'étoient autrefois à les fournir de liqueurs fortes. Ils deviendront ainſi à la fin la terreur des proſtituées, des vagabonds, des gueux, des ſéditieux, de la canaille mécontente, des Bouchers qui violent le jour du repos. Ici mon Antagoniſte triompheroit dans ſa bonne humeur, s'il pouvoit ſurtout m'alleguer quelque exemple d'un Diſtillateur ſi fortuné & ſi utile. Voyez, s'écrieroit-il, le bonheur ſans égal que cet homme procure à ſa Patrie ! Contemplez, ſi vous pouvez, tout l'éclat de ſa ſublime vertu ! Pour

(*a*) Les *Juges à Paix* ſont des *Commiſſaires de Quartier* établis pour prendre connoiſſance de ceux qui troublent le repos public.

Pour juſtifier ſes exclamations, il me démontreroit qu'il n'eſt pas poſſible de trouver dans un cœur rempli de reconnoiſſance, un témoignage plus marqué du renoncement à ſoi-même, que cet homme en donne dans toute ſa conduite. On le voit en effet négliger ſon repos, expoſer ſa vie, ſa ſanté & ſes richeſſes, pour inquieter inceſſamment, & même pour perſécuter, ſur la plus legere faute, des gens à qui il doit toute ſa fortune. Rien ne peut le faire agir de cette maniere, que l'averſion qu'il a pour la fainéantiſe, & l'interêt qu'il prend à la Religion & au bonheur public.

REMARQUE (H.)

Ainſi les Membres de la Societé, en ſuivant des routes abſolument contraires, s'aidoient comme par dépit.

Page 14. Lignes 15. 21.

RIEN n'a plus contribué à l'avancement de la réformation, que l'oiliveté & la ſtupidité du Clergé *Romain.*

Romain. Cette même réformation les a réveillés de cette fainéantiſe, & de cette ignorance où ils croupiſſoient. On peut donc dire avec raiſon que les Sectateurs de *Luther*, de *Calvin*, & des autres n'ont pas réformé uniquement ceux qui ont embraſſé leurs ſentimens, mais même ceux qui ſont demeurés leurs plus grands Adverſaires. Le Clergé d'*Angleterre*, par ſa ſévérité à l'égard de ceux qu'il regardoit comme *Schiſmatiques*, & par ſes reproches ſur leur peu de ſavoir, s'eſt attiré des ennemis ſi formidables, qu'il n'eſt pas aiſé de leur répondre. Les *Non-Conformiſtes*, par d'exactes recherches ſur la vie de leurs puiſſans Antagoniſtes, & par une attention continuelle ſur leurs actions, ont engagé ceux de l'*Egliſe Anglicane* à être plus ſur leurs gardes, pour ne donner aucune priſe, ni aucun ſujet de ſcandale. Vraiſemblablement ils n'auroient pas été ſi attentifs, s'ils n'avoient eu à craindre les reproches fâcheux de leurs malicieux ſurveillans. La *France* doit beaucoup aux Réformés * qu'elle a toujours eu dans ſon ſein,

* L'Auteur les nomme *Huguenots*, comme s'il eut ignoré que c'étoit une injure.

ſein, même depuis les derniers efforts qu'on a fait pour les extirper totalement. Ce Royaume peut ſe glorifier de nourrir un Clergé moins débauché, & plus éclairé que dans aucun autre Pays *Catholique Romain*. Il n'y a point de Pays où les Eccléſiaſtiques ayent plus de pouvoir & d'autorité qu'en *Italie*, auſſi n'y a-t-il point de lieu où ils ſoient plus libertins. Leur doctrine n'eſt nulle part moins contredite qu'en *Eſpagne*, auſſi n'y a-t-il point de Pays où le Clergé ſoit plus ignorant que dans ce Royaume.

Qui s'imagineroit que les femmes vertueuſes puſſent ſervir, ſans le ſavoir, d'inſtrument pour avancer les interêts des femmes de mauvaiſe vie ? Qui croiroit que l'incontinence ſervît à préſerver la chaſteté ? Quel, je vous prie, de ces deux paradoxes paroît le plus grand ? Il n'y a cependant rien de plus vrai. Un jeune débauché, après avoir été une heure ou deux à l'Egliſe, au Bal, ou dans quelque autre Aſſemblée, où il y avoit pluſieurs belles femmes miſes à leur avantage, en ſort avec une imagination plus échauffée que s'il fût allé voter à la *Maiſon de*

Ville *, ou ſe promener à la campagne parmi un troupeau de brebis. Animé par ce feu, & cherchant à l'éteindre, il rencontre une femme vertueuſe qu'il ne peut gagner ; auſſi-tôt il ſe hâte d'aller vers des femmes moins difficiles. Qui auroit jamais ſoupçonné que les femmes vertueuſes fuſſent la premiere cauſe de cette faute ? Elles ne penſoient point aux hommes, ces bonnes ames, en ſe mettant à leur toilette. Elles étoient uniquement occupées du ſoin de ſe mettre décemment & avec propreté, chacune ſuivant ſa qualité.

Fort éloigné d'encourager le vice, je crois que ce ſeroit un bonheur inexprimable pour un Etat, ſi on en pouvoit totalement bannir l'impureté ; mais je crains fort que la choſe ne ſoit impoſſible. Les paſſions de quelques perſonnes ſont trop violentes pour être reprimées par des maximes, ou par des Loix. Il eſt de la ſageſſe d'un Gouvernement

* La Cité de *Londres* envoye quatre Membres au Parlement. L'élection en eſt faite à la pluralité des ſuffrages dans la *Maiſon de Ville*, appellée en Anglois *Guildhall*, par ceux qui ont droit d'y donner leur voix.

Gouvernement éclairé, de tolerer un moindre mal pour en prévenir un plus grand. Si l'on pourſuivoit les Filles de-joie avec autant de rigueur que le ſouhaiteroient quelques ſots, quelles barres, quelles ſerrures, quelles grilles ſeroient aſſez fortes pour mettre à couvert l'honneur de nos femmes & de nos filles ? Les femmes ſeroient expoſées à de plus violentes & à de plus fréquentes tentations. Les hommes les plus ſages ſe feroient moins de ſcrupule de ſéduire de jeunes innocentes. Pluſieurs perſonnes devenues furieuſes, le violement & le rapt ſeroient plus communs.

Il débarque dans certaines Villes, par exemple à *Amſterdam*, ſix ou ſept mille gens de mer, qui depuis longtems n'ont vu que des perſonnes de leur ſexe. Comment d'honnêtes-femmes oſeroient-elles ſe montrer dans les rues, ſi pour un prix raiſonnable ces Mariniers échauffés ne pouvoient aiſément en trouver d'un autre caractère ? C'eſt pour éviter ces affreux deſordres, que le ſage Magiſtrat de cette Ville ſi bien policée, tolere toujours plus ou moins de maiſons où l'on trouve des femmes à louer, comme des chevaux dans

dans une écurie où l'on en tient de louage. La prudence & la ſage conduite de ces habiles Politiques brillent avec tant d'éclat dans cette tolérance, que je crois pouvoir entrer dans quelque détail, ſans que pour cela on m'accuſe de faire une ennuyante digreſſion.

J'obſerve d'abord que l'on ne permet ces lieux que dans l'endroit le plus ſale & le plus vilain de cette belle Ville. C'eſt-là où logent & où s'aſſemblent les Mariniers & les Etrangers qui ne ſont d'aucune conſidération. La rue où ſont la plupart de ces maiſons, eſt flétrie dans l'opinion publique, & cette ignominie rejaillit juſques ſur le voiſinage. Remarquons encore que ces lieux ne ſont proprement que des rendez-vous où l'on ſe rencontre comme dans une Foire, pour faire des emplettes, pour lier des parties, pour concerter ſes intrigues, ſans que l'on y ſouffre jamais le moindre acte de débauche. Ce dernier point eſt ſi exactement obſervé, qu'à la réſerve que les gens qui fréquentent ces endroits ſont aſſez impolis & bruyans, on n'y voit pas plus d'indécence, peut-être même y voit-on moins

d'obſcénités que dans nos Comédies.

Ajoutez à ceci que les Entremetteuſes dans ces marchés, & les belles qui ſe rendent à cette *bourſe* de galanterie, y ſont toutes de la lie du Peuple. Occupées pendant le jour à traîner dans une brouette des fruits, ou des légumes à vendre, elles mettent la nuit des habits fort différens de ceux du reſte de la journée. Dans cet équipage galant, elles ne laiſſent pas d'être ſi ridicules, qu'on les prendroit plutôt pour de pauvres Comédiennes de campagne habillées à la *Romaine*, que pour des Demoiſelles. Ajoutez à ces traits peu ragoutans, l'air contraint, les mains rudes, & l'eſpece riſible de politeſſe de ces Coureuſes, & vous verrez que ce ne ſont pas des objets fort dangereux pour des hommes de quelque rang.

Il n'y a que des orgues * pour tout inſtrument de muſique dans ces temples de *Vénus*, en quoi l'on n'a pas tant d'égard à la Divinité qu'on y ſert, qu'à l'épargne des Maîtres, dont l'affaire

* C'eſt pour l'ordinaire un *violon*, & un *pſaltérion*, ou un mauvais *hautbois*. Il faut que la muſique de ces lieux ait changé depuis le tems que l'Auteur écrivoit.

faire eſt de donner autant de bruit qu'il ſe peut pour peu d'argent. D'ailleurs la politique du Gouvernement ne ſe ſoucie pas autrement de multiplier l'*engeance* des Joueurs de Cornemuſe, & des *Racleurs de Boyaux*. Tous les Mariniers, & ſurtout les *Hollandois*, ſemblables à l'Element furieux qu'ils habitent, aiment à crier & à rugir. Quand cinq ou ſix de ces gens-là ſont à ſe divertir à leur mode, une douzaine de flutes & de violons ne s'y feroient pas entendre. Une paire d'orgues remédie à cet inconvénient, & remplit toute la maiſon. Un ſeul & unique Organiſte, qui ne peut jamais couter beaucoup, ſuffit pour manier l'inſtrument.

Malgré le bel ordre & l'exacte diſcipline qui s'obſerve dans ces maiſons, le Lieutenant de Police, appellé *Schout*, & ſes Officiers, ſont toujours occupés à les inquiéter, ſouvent par des amendes, & au moindre ſujet de plainte par des interdictions. Cette Politique ſert à deux uſages.

Elle donne occaſion de créer divers Officiers employés à quantité d'autres choſes, & dont les Magiſtrats ne ſçauroient ſe paſſer : Officiers qui

vivent aux dépens d'une Profeſſion dont les profits ſont immenſes, quelque honteuſe qu'elle ſoit. Ces Officiers ſervent encore à infliger certaines punitions à ces abandonnées néceſſaires, à ces femmes d'intrigue, & à ces infames Miniſtres de la volupté, qu'on ne ſouhaite pas de détruire entierement, quoiqu'on les ait en abomination. De plus il ſeroit dangereux à pluſieurs égards que le Public fût informé du ſecret de la connivence, parce que le vulgaire en concluroit qu'une Profeſſion tolerée n'a rien de criminel. Auſſi par ces ſeveres procedures, faites de tems en tems, les Magiſtrats ſe conſervent dans la bonne opinion de la multitude, par la feinte qu'ils font de vouloir interdire des lieux qu'ils tolerent actuellement. Car ſi leur deſſein étoit de les exterminer, leur pouvoir eſt ſi étendu, & ils ſavent ſi bien la maniere de s'y prendre, qu'une ſemaine, que dis-je, une ſeule nuit ſuffiroit pour en venir à bout.

En *Italie*, la tolerance des femmes, & des lieux de débauche, ſe montre encore plus à découvett. A *Veniſe*, & à *Naples*, on en fait publiquement métier & marchandiſe. Les *Courtiſanes à Rome*,

Rome, & les *Cantoneras* en *Eſpagne*, ſont comme un Corps reglé, qui paye à l'Etat des taxes & des impôts que les Loix ont fixés. * On ſait fort bien que l'irréligion n'eſt pas la cauſe qui oblige tant de fins Politiques à tolerer ces Ecoles d'impureté. C'eſt pour prévenir un mal beaucoup plus grand, c'eſt pour empêcher les hommes de commettre de plus énormes infamies, & pour mettre en ſureté l'honneur des femmes vertueuſes. *Il y a deux cens cinquante ans*, dit Monſieur de Saint-Didier, † *que Veniſe ſe trouvant ſans Courtiſanes, la République fut obligée d'en faire venir un grand nombre d'étrangeres.* Le *Doglioni*, qui a écrit les choſes mémorables de *Veniſe*, loue extrêmement la ſageſſe de la République, qui ſait par ce moyen pourvoir à la ſureté des femmes d'honneur, auſquelles on faiſoit tous les jours des violences publiques, puiſque les lieux les plus ſaints n'étoient point un aſile aſſuré où la chaſteté n'eût rien à craindre. On

* Ricaut, Etat de l'Empire Ottoman, Livre II. Chapitre XXI.

† Relation de Veniſe, Chapitre des Courtiſanes.

On calomnie étrangement les Univerſités d'*Angleterre*, s'il n'eſt pas vrai qu'en quelques Colleges il y eût autrefois un fonds *ad expurgandos renes. Il a été un tems*, dit Monſieur Bayle *, *où l'on permettoit aux Prêtres & aux Moines en Allemagne, de tenir des Concubines, moyennant un certain tribut qu'ils payoient au Prélat. On croit ordinairement que la ſeule avarice étoit la cauſe de cette indigne tolerance. Mais il eſt plus apparent qu'on vouloit empêcher par-là que la pudicité des honnêtes-femmes ne fût trop ſollicitée, & calmer les inquiétudes des maris, dont il eſt bon que le Clergé ne s'attire pas le reſſentiment.*

De tout ceci concluons qu'il y a une néceſſité de ſacrifier une partie du beau ſexe à la conſervation de l'autre, & de prévenir, par des impuretés, des impuretés d'une nature plus abominable. La chaſteté peut donc être ſoutenue par l'incontinence. C'eſt ainſi que la plus

* *Bayle.* Penſées diverſes. §. CLXV. T. II. Il cite en marge les *Centum Gravamina apud Wolphium Lect. Memor.* Vol. II. p. 223. 226. Quoique l'Auteur ne cite *Bayle* que cette fois, il le copie dans bien d'autres endroits.

plus belle vertu a beſoin pour ſe défendre du ſecours du plus indigne vice. C'étoit-là le paradoxe que je m'étois propoſé d'éclaircir.

REMARQUE (I.)

L'AVARICE, *cette funeſte racine de tous les maux, ce vice dénaturé & diabolique, étoit eſclave du noble défaut de la Prodigalité.*

Page 14. Lignes 21 - 24.

J'AI donné à L'AVARICE un grand nombre d'épithètes odieuſes, pour me conformer à l'uſage, qui ſe ſert d'expreſſions beaucoup plus fortes pour déſigner ce vice, que pour tout autre. Ils les méritent ſans doute : car à peine peut-on nommer une eſpèce de mal, dont elle n'ait été la cauſe dans un tems ou dans un autre. Cependant, ce n'eſt point la véritable raiſon d'où vient qu'elle eſt ſi fort décriée. Le décrédit général dans lequel elle eſt, vient de ce que chacun en ſouffre ; puiſque plus il y a d'argent accumulé chez quelques

perſonnes, plus il devient rare parmi les autres. Ceux donc qui s'emportent avec le plus de vivacité contre cette ténacité, n'ont généralement en vûë que leurs propres intérêts.

On ne peut vivre ſans argent, l'expérience apprend cette vérité à tous les humains. Ceux donc qui n'en ont point, ou qui n'en reçoivent de perſonne, ſe trouvent obligés pour en gagner de ſervir la ſocieté. Mais chacun eſtimant ſon travail comme lui-même, & c'eſt beaucoup dire, penſe que ſon ouvrage n'eſt jamais ſuffiſamment payé. D'un autre côté, la nature ordonne aux hommes de manger, ſans s'embaraſſer s'ils ont de quoi manger ou non. De-là vient qu'ils ne peuvent s'empêcher de regarder le néceſſaire de la vie, comme une choſe qui leur eſt dûe, & qu'ils cherchent à l'acquérir par la voye la plus facile. Lors donc que les hommes trouvent que la peine qu'ils ont de gagner de l'argent, eſt plus ou moins grande, ſuivant que ceux de qui ils voudroient l'avoir, ſont plus ou moins ténaces, il eſt naturel d'être fâché contre l'avarice en général. Obligés de ſe paſſer de ce dont ils ont beſoin, ou de prendre pour l'obtenir plus de peine qu'ils ne voudroient,

voudroient, il eſt difficile qu'ils ne murmurent pas contre la paſſion des autres, qui les met dans cette cruelle alternative.

L'AVARICE, qui occaſionne bien des maux, eſt cependant très-néceſſaire à la ſocieté. C'eſt ce vice qui accumule, qui amaſſe tout ce que la profuſion diſperſe & diſſipe. Bien-tôt ſans l'avarice, les prodigues aux abois manqueroient de materiaux pour ſatisfaire leur paſſion. Il y en auroit peu qui pûſſent dépenſer plus qu'ils ne gagnent, ſi l'avare n'avoit théſauriſé & amaſſé plus de biens qu'ils n'en peuvent diſſiper.

J'ai dit que l'*Avarice étoit eſclave de la Prodigalité.* Qu'on ſuive un avare pour s'en convaincre. Je le vois qui ſue ſang & eau, il ſe refuſe le néceſſaire, il ſe laiſſe mourir de faim pour enrichir un héritier prodigue. C'eſt ainſi que ces deux vices, quoiqu'oppoſés, s'aſſiſtent mutuellement; mais de manière que l'avare ſe fait eſclave en faveur du prodigue.

Florio eſt un jeune homme fou & ſans conduite, dont le tempéramment le jette dans la prodigalité. Fils d'un père riche, mais avare, il n'a pas de quoi vivre à la grandeur; chevaux,

chiens, argent, tout lui manque. Il ne peut dépenſer de l'argent mal-à-propos, comme ſes amis. Son père trop ténace lui accorde à peine le néceſſaire. Depuis long-tems *Florio* cherche, mais inutilement, quelqu'un qui veuille lui prêter de l'argent ſur ſon crédit. Ceux à qui il s'eſt adreſſé, craignant de tout perdre s'il venoit à mourir avant ſon père, lui ont refuſé cette faveur. *Florio* deſeſpéré trouve enfin *Cornaro*, qui lui prête une ſomme au trente pour *Cent*. Ce jeune prodigue, au comble de ſes ſouhaits, dépenſe mille livres ſterling dans un an. Où eſt-ce que *Cornaro* auroit pu placer ſon argent à un intérêt ſi exorbitant, s'il n'avoit rencontré un fou tel que *Florio* ? Comment celui-ci auroit-il pu ſatisfaire ſa paſſion pour la dépenſe, ſi l'uſurier *Cornaro* n'eût point exiſté, & que ſon avarice ne lui eût pas fait fermer les yeux ſur le riſque qu'il court, en prêtant une ſi grande ſomme ſur la vie d'un ſi grand débauché ?

L'avarice n'eſt le contraire de la prodigalité, que lorſqu'elle déſigne ce ſordide amour pour l'argent, cette baſſeſſe d'ame qui empêche l'*Avare* de faire part de ce qu'il a, & qui l'engage

gage à toujours théſauriſer. Mais il y a une autre eſpèce d'*Avares*, qui déſirent avec ardeur les richeſſes, mais dans le but de les dépenſer. Ce dernier vice peut ſe rencontrer dans un même ſujet avec la prodigalité. Tels ſont la plûpart des Gros-Seigneurs, des Courtiſans, & des Grands Officiers, ſoit dans le Civil, ſoit dans le Militaire. Cette profuſion paroît dans leurs bâtimens ſuperbes, dans leurs équipages magnifiques, dans leurs régaux ſplendides, & dans leurs riches ameublemens. Malgré ces dépenſes exceſſives, je les appelle *Avares*. Les actions baſſes qu'ils ont faites pour amaſſer cet argent, la quantité de fraudes & de ſupercheries dont ils ſe ſont rendus coupables, décèlent leur ſordide avarice, & la font remarquer. Ce mélange de vices qui paroiſſent oppoſés, revient exactement au caractère que *Salluſte* nous donne de *Catilina*. *Appetens alieni & ſui profuſus*. Avide du bien d'autrui il prodiguoit le ſien.

REMARQUE (K.)

Le noble défaut de la PRODIGALITÉ.

Page 14. Ligne 24.

LA PRODIGALITÉ, que j'appelle un noble défaut, n'eſt point celle qui a l'avarice pour compagne, & qui rend l'homme prodigue d'un bien injuſtement acquis. J'entends par-là ce vice agréable & benin, qui fait ſourire le marchand, & fumer les cheminées d'un grand nombre d'autres perſonnes. Je parle de cette prodigalité ſans mêlange d'un homme, qui élevé dans l'abondance, uniquement occupé de ſes plaiſirs, content de dépenſer ce que les autres ont pris la peine d'amaſſer, abhorre toutes ces penſées intéreſſées qu'il regarde comme viles & mépriſables. Je veux parler de ces hommes qui ſatisfont leurs inclinations à leurs propres frais, de ceux qui ont continuellement la ſatisfaction de changer de l'or moiſi contre des plaiſirs toujours nouveaux, & dont l'exceſſive généroſité

roſité & élevation d'ame ſont tout le crime. Ils oſent trop mépriſer des objets dont la plûpart de hommes ſont trop de cas.

La même raiſon qui m'a obligé de donner des épithètes ſi odieuſes à l'*Avarice*, m'engage à parler honorablement de la *Prodigalité*, & à me ſervir d'expreſſions ſi douces & ſi polies. Le même intérêt qui doit nous faire ſouhaiter qu'il n'y ait point d'*Avares*, doit nous engager à ſouhaiter que tous les riches héritiers ſoient prodigues. L'*Avare*, uniquement occupé de ſa paſſion, ne fait du bien qu'à ſon coffre fort, pendant qu'il fait tort à tout le monde, excepté à ſon héritier. Le *Prodigue* au contraire fait du bien à toute la ſocieté, & ne fait tort qu'à lui-même. La plûpart des premiers ſont des *Fripons*, & tous ceux-ci ne ſont que des *Fous*, mais des Fous qui ne laiſſent pas d'être de délicieux morceaux, utiles pour régaler le Public. On peut les appeller les *Becaſſes* de la ſocieté, avec autant de raiſon que les *François* appellent les *Moines*, les *Perdrix* des femmes.

Rien ne peut nous indemniſer des extorſions de l'avare en crédit, que la profuſion de l'*Etourdi*. Lorſqu'un *Mi-*

niſtre d'Etat, avare engraiſſé des dépouilles de la Nation, chargé d'immenſes tréſors qu'il a acquis en ſe privant du néceſſaire, & en pillant les peuples ; lors, dis-je, qu'il meurt, chaque bon membre de la ſocieté doit être rempli de joye, en contemplant la prodigalité exceſſive de ſon fils. L'héritier reſtitue au Public ce que ſon père avoit pris. Auſſi y auroit-il une barbarie extrême à le dépouiller, en lui faiſant reſtituer les larcins dont ſon héritage eſt rempli. Il eſt indigne de ruiner un homme qui eſt déja en bon train pour cela, plûtôt qu'il ne veut. Ne tient-il pas grand nombre de chiens de toute eſpèce & de toute taille, quoiqu'il n'aille jamais à la chaſſe ? Il ne monte jamais à cheval, cependant n'en a-t'il pas dans ſes écuries un plus grand nombre qu'aucun Seigneur du Royaume ? Ne donne-t'il pas à une Courtiſane laide, & qui lui eſt inutile, une penſion auſſi forte qu'à la plus belle *Ducheſſe* ? N'eſt-il pas encore plus extravagant dans les choſes dont il fait quelque uſage ? Content de le louer comme un Seigneur généreux juſqu'à la magnificence, affectionné au *Bien public*, qui répand ſes bienfaits d'une manière

manière noble, laiſſez-le ſeulement faire, & dans peu d'années vous le verrez ruiné ſans que vous vous en ſoyez mêlé. Dès que la Nation a ratrapé ce qui lui appartient, il ne faut pas diſputer ſur la manière dont on a repris le butin.

JE SAI que les perſonnes ſages & règlées, ennemies des extrêmes, me diront que la *Frugalité* peut heureuſement prendre la place des deux vices dont je parle. Si les hommes, ajouteront-ils, n'avoient pas un ſi grand nombre de moyens pour dépenſer les richeſſes avec profuſion, ils ne ſeroient pas tentés de mettre en uſage tant de mauvaiſes voyes pour en amaſſer. Le même nombre d'hommes, moins vicieux qu'ils ne le ſeroient avec ces deux vices, évitant l'un & l'autre extrême, pourront ainſi ſe rendre réciproquement plus heureux.

Quiconque raiſonne ainſi, prouve qu'il a plus de ſentimens d'humanité que de juſtes idées de politique. Il en eſt de la *Frugalité* comme de la probité. Un homme pauvre, vertueux & frugal, n'eſt propre que pour les petites ſocietés, compoſées toutes entières d'hommes, qui contens d'être pauvres, pourvu

vu qu'ils ſoient libres, n'ont de déſirs que pour la paix. Mais dans une grande Nation compoſée d'hommes inquiets, contens, d'un moindre degré de vertu, l'on en a toujours aſſez. La *Frugalité* eſt une vertu indolente & fainéante, qui ne met point les gens à l'ouvrage, & qui eſt par conſéquent inutile dans un pays de commerce où il y a un grand nombre d'habitans qu'il faut occuper de quelque manière. La *Prodigalité*, plus active, a mille inventions pour empêcher le peuple de reſter oiſif; inventions auſquelles la *Frugalité* n'auroit jamais penſé. L'avarice connoît, & ſait mettre en uſage des ruſes pour amaſſer ces prodigieuſes richeſſes que la *Prodigalité* doit conſumer; ruſes dont la *Frugalité* dédaigneuſe auroit refuſé de ſe ſervir.

Un Auteur ne fut jamais deſaprouvé, pour avoir comparé de petites choſes à de plus grandes, pourvu qu'il en demandât prémièrement la permiſſion par un, *ſi licet exemplis*, &c. Mais il eſt inſupportable, ſi ce n'eſt dans le comique, de comparer les grandes choſes aux objets bas & triviaux. Si moins timide, j'avois oſé me mettre au-deſſus de cette gênante règle, j'aurois comparé

paré le corps politique à une grande taſſe de *Punch* *. L'avarice en ſeroit l'aigreur, & la prodigalité, la douceur. L'ignorance, la folie, la crédulité de la multitude irréſoluë, inſipide & ſans goût tiendroient la place de l'eau. La ſageſſe, l'honneur, la force & le reſte des grandes qualités pourroient être regardées comme l'eau-de-vie. Ces qualités ſublimes, ſéparées par art de la lie de la nature, évaporées ou raffinées dans leur eſſence ſpirituelle par le feu de la gloire, ne reſſembleroient point mal à cette liqueur ſpiritueuſe. Un *Weſtphalien* lourd, un *Lapon* groſſier, qui auroient vu acheter à part tous les ingrédiens qui entrent dans la compoſition de cette ſaine liqueur, qu'ils ne connoiſſent pas, ne pourroient pas s'imaginer qu'on pût en faire une boiſſon ſupportable. Les limons ſont trop aigres, diroit cet étranger ignorant, le ſucre trop doux, l'eau-de-vie trop forte, pour qu'on en puiſſe boire une grande quantité; & l'eau, liqueur ſans goût, fade & inſipide, n'eſt bonne que pour les vaches

* *Punch* eſt une ſorte de boiſſon forte compoſée d'Eau-de-vie & d'Eau commune, de Sucre & de Jus de Citron, &c.

vaches ou les chevaux. Toutes ces matières cependant, mêlées adroitement enſemble, formeront une liqueur excellente, que les perſonnes de goût trouveront agréable, & admireront. C'eſt un fait d'expérience.

Si j'oſois, en ſuivant nos vices en particulier, pouſſer plus loin la comparaiſon, je dirois que l'avarice, vice dont tout le monde ſe plaint excepté l'avare, eſt ſemblable à un acide tranchant, qui deſagréable à tout palais qui n'eſt pas gâté, agace les dents. Je comparerois les ameublemens affectés, l'équipage leſte & magnifique d'un *Petit-Maître* dépenſier, à l'éclat brillant d'un pain de ſucre raffiné. Comme l'un, en corrigeant l'apreté, prévient le tort que l'acide trop corroſif pourroit faire aux entrailles; ainſi l'autre eſt un baume agréable, qui corrige l'aigreur, cette ſenſation deſagréable que les ſoins rongeans de l'avarice font ſouffrir à la multitude. L'un & l'autre ſe fondent également, ſe conſument eux-mêmes, ſe corrigent l'un l'autre, en ſorte que les différentes compoſitions qu'on en fait deviennent inutiles. Je pourrois pouſſer la comparaiſon juſques dans les proportions, & faire voir qu'on ne

peut

peut retrancher de ces mêlanges exacts quoique ce ſoit. Mais je n'ennuierai pas mon Lecteur, en l'arrêtant plus long-tems ſur une comparaiſon trop burleſque. J'ai à l'entretenir de choſes plus importantes.

Pour réſumer ce que j'ai dit dans cette *Remarque*, & dans la précédente, j'ajoutererai ſeulement que j'enviſage la *Prodigalité* & l'*Avarice* par rapport à la ſocieté, comme on regarde dans la *Médecine* deux poiſons oppoſés. Tous deux mortels pris ſéparément, leurs mauvaiſes qualités ſe corrigent mutuellement mêlés enſemble, & compoſent ſouvent une bonne Médecine.

REMARQUE. (L.)

Le LUXE *faſtueux occupoit des millions de Pauvres.*

Page 14. Ligne 25. & Page 15. Lignes 1-2.

TOUT ce qui n'eſt pas abſolument néceſſaire pour la ſubſiſtance de l'homme, mérite le nom de LUXE.

En

En prenant donc ce terme dans un ſens ſi étendu, on trouvera qu'il n'y a pas un homme, ni un peuple, pas même entre les Sauvages qui vont nuds, qui ne tombent dans quelque eſpèce de LUXE; puiſqu'aſſurément il n'y en a aucun qui n'ait raffiné à quelque égard ſur les beſoins de leurs premiers Ancêtres, ou qui n'ait ajouté quelque choſe, ſoit dans la diſpoſition de leurs hutes, ſoit dans les apprêts de leur nourriture; additions dont on s'étoit fort bien paſſé.

On ſe récriéra ſans doute contre cette définition. On dira qu'elle eſt trop rigide. J'en conviens : mais ſi nous diminuons le moins du monde de ſa ſévérité, je crains que nous ne ſachions plus où nous arrêter. Lorſqu'une perſonne nous dit qu'elle veut ſe tenir *propre* & *nette*, on ne ſait ce qu'elle veut dire. Si elle prenoit ces termes dans leur ſens propre & naturel, elle pourroit aiſément ſe ſatisfaire. Il lui ſuffiroit de ne point manquer d'eau. Mais ces deux petits adjectifs *propre* & *net*, ſur-tout dans la bouche de quelques *Dames*, comprennent un ſi grand nombre de choſes, qu'on ne peut aiſément deviner quelle étenduë elles leur donnent. Les plaiſirs

ſont

ſont de même ſi différens & ſi étendus, qu'on ne peut déterminer ce que l'on entend par *les plaiſirs de la vie*, à moins qu'on ne ſache déjà quelle ſorte de vie le monde mène. Je trouve la même obſcure équivoque dans les mots de *décence* & de *convenance*, à moins que je ne connoiſſe la qualité de ceux qui les employent. On a beau aller enſemble à l'Egliſe, on a beau paroître extérieurement dans les mêmes ſentimens, je ſoutiens qu'en récitant la même prière, les hommes ont en vûë des objets bien differens. L'*Evêque*, en demandant à Dieu ſon *pain quotidien*, comprend différentes choſes dans cette demande, auſquelles le *Sacriſtain* * ne penſe pas.

Par tout ce que je viens de dire, je veux ſimplement faire voir qu'il n'y aura du tout point de *Luxe*, ſi nous ne donnons pas ce nom à tout ce qui n'eſt pas abſolument néceſſaire pour entretenir la vie de l'homme. Si l'on multiplie

* Le *Sacriſtain* eſt celui qui a ſoin de la *Sacriſtie*, lieu où l'on ſerre les vaſes & les ornemens de l'Egliſe. Dans les Egliſes Paroiſſiales, c'eſt lui qui ouvre les bancs aux gens de qualité.

multiplie à l'infini les beſoins des mortels, ce qui doit ſervir à les ſatisfaire, n'aura auſſi point de bornes. Ce qu'on appelle ſuperflu pour quelques perſonnes, ſera regardé comme néceſſaire pour ceux d'une plus haute qualité. La nature, ou l'induſtrie de l'homme, ne peut rien produire de ſi curieux ou de ſi extravagant, que quelque *très-Gracieux Souverain*, ou telle autre *perſonne de qualité*, ne le compte auſſitôt parmi les *néceſſités de la vie*. Il ſuffira que l'objet lui faſſe plaiſir, ou qu'il lui procure la moindre utilité. Par-là il n'entend pas la *vie* de tout homme indifféremment, mais celle de ſa *Sacrée Perſonne*.

On croit communément que le *Luxe* eſt autant préjudiciable à la proſpérité de tout le Corps politique, qu'il l'eſt à chacun des *Individus* qui s'y abandonnent. On s'imagine de même que la frugalité d'une Nation enrichit un pays, à proportion que le bon ménage augmente les biens des Particuliers. J'ai trouvé, je l'avoue, des perſonnes incomparablement plus habiles que moi qui étoient de ce ſentiment. Ce n'eſt pas ma faute, ſi je ne puis y ſouſcrire. Voici comment ils raiſonnent.

» Nous

» Nous envoyons, par exemple, en » *Turquie*, diſent-ils, des étoffes de » laine, & d'autres marchandiſes de » notre cru, pour la valeur d'un mil- » lion par an. A la place nous en reti- » rons douze cent mille livres ſterling » en ſoyes, en moires, en drogues, » &c.; marchandiſes qui ſe conſument » entièrement dans le pays. Il n'entre » point d'argent en *Angleterre* par le » commerce, en le ſuppoſant tel. Mais » ſi la plûpart des Habitans vouloient » ſe contenter de ce qui ſe fait dans le » pays, & ne conſumer que la moitié » de ces marchandiſes étrangeres, alors » les *Turcs* ayant de nos manufactures, » ſeroient obligés de payer la moitié » en argent comptant. Ce ſeul com- » merce ainſi établi apporteroit donc » ſix cens mille livres ſterling de profit » à la Nation par an.

Pour examiner la force d'un tel raiſonnement, je ſuppoſe avec ces perſonnes qu'on ne conſumât en *Angleterre* que la moitié des marchandiſes de *Turquie* qu'on en conſume aujourd'hui. Suppoſons encore que les Marchands de *Conſtantinople* ne puiſſent, ou ne veuillent pas être ſans la même quantité de nos marchandiſes qu'ils en tirent à

preſent, & qu'ils en payaſſent la moitié en argent. Nous ſuppoſons même que ce refus que nous faiſons de prendre plus de la moitié des marchandiſes que nous avions coutume d'en tirer, ne les engageât point à demander de rabais ſur les marchandiſes qu'ils tireront toujours de nous ; & que par conſéquent, ils nous donneront autant d'or ou d'argent que la valeur qu'ils reçoivent de nous excède la valeur de ce que nous achetons d'eux. Quelques ſuppoſitions que nous faſſions, il eſt impoſſible qu'un tel commerce dure. C'eſt beaucoup, s'il pouvoit ſubſiſter une année ſur ce pied-là.

Acheter c'eſt échanger. Aucune Nation ne peut acheter, ſi elle n'a pas des marchandiſes pour donner à la place de celles qu'on lui apporte. L'*Eſpagne* & le *Portugal*, riches par l'or & l'argent qu'ils tirent chaque année de leurs mines, pourront acheter auſſi long-tems que ces mines produiront : mais l'argent dans ce cas eſt de leur cru, c'eſt une marchandiſe du pays. Nous ſavons que nous ne pourrions pas continuer longtems à nous pourvoir des marchandiſes des autres Nations, ſi elles ne prenoient des nôtres en payement. Pourquoi

quoi donc jugerions-nous autrement des autres Nations ? Dès que la *Turquie* manquera d'argent, il n'y en tombera pas plus du Ciel qu'il n'en tombe ici. Voyons alors quelle ſera la ſuite des ſuppoſitions que nous avons faites.

D'abord les ſix cens mille livres ſterling en ſoyes, en moires, &c. qu'on leur a laiſſé ſur les bras la première année, feront tomber conſidérablement ces marchandiſes. Le *Hollandois* & le *François* profiteront de ce rabais autant que nous. Si nous continuons à refuſer de prendre ces marchandiſes en payement, ils ne ſauroient long-tems négocier avec nous. Ils aimeront mieux acheter ce dont ils ont beſoin de ceux qui voudront prendre en payement les marchandiſes que nous rejettons, quand même leurs marchandiſes ſeroient inférieures aux nôtres. C'eſt ainſi que notre commerce avec la *Turquie* tombera infailliblement en peu d'années.

» On me répondra peut-être que » pour prévenir ces mauvaiſes ſuites » de la diminution du *Luxe*, & du » changement de commerce, on pourra ſe charger de la même qualité de » marchandiſes de *Turquie ;* mais que » plus modérés, on n'en conſommera

» que la moitié dans le pays, le reſte » ſera envoyé dans les pays étrangers. » Voyons ce qui en arrivera, examinons la balance de ce commerce, & voyons s'il pourra enrichir la Nation.

Prémièrement, j'accorde que la Nation même faiſant un plus grand uſage de ſes propres marchandiſes, ceux qui étoient employés à la ſoye & à la moire, &c. pourront gagner leur vie par les différentes préparations de la laine.

En ſecond lieu, je ne puis me perſuader que les Marchands tirent autant d'argent de leur vente qu'auparavant. Car ſuppoſez que la moitié qui eſt portée dans le pays, ſe vende ſur l'ancien pied, l'autre moitié qu'on envoye dehors, ne peut certainement pas ſe vendre autant. En effet il faut renvoyer ces marchandiſes dans des lieux déja fournis. D'ailleurs on doit déduire du prix qu'on en recevra, le fret, l'aſſurance, la proviſion, & tous les autres frais. Il arrivera donc que les Marchands *Anglois* perdront beaucoup plus ſur cette moitié qu'il faut rembarquer, qu'ils ne gagnent ſur celle qui ſe conſomme dans le pays. Quoique les étoffes de laine ſe fabriquent dans notre pays, elles coutent autant au Marchand qui les embarque

pour

pour les pays étrangers, qu'à celui qui les vend en détail. Il faut donc que les marchandiſes qu'on lui apporte au retour, en échange de celles qu'il avoit envoyées, lui rembourſent d'abord ce qu'elles avoient coutées en *Angleterre*. Il doit encore retirer tous les frais de l'envoi & du retour, & un bon intérêt avec tout cela, ſans quoi il travaille à ſe ruiner. Dès-lors les Négocians trouvant leur perte dans les marchandiſes de *Turquie* qu'ils renvoyent dans les pays étrangers, ils n'embarquent de nos manufactures que ce qu'il en faudra pour payer la ſoye & la moire, &c. qui ſe conſommera dans le pays. Bientôt les autres Nations trouveront le moyen de fournir aux *Turcs* ce que nous leur enverrons de moins, & ils leur fourniront des moyens pour ſe défaire de ce que nous refuſerons. Nous débiterons donc en *Turquie* la moitié moins de marchandiſes de nos Fabriques, & ce ſera le ſeul effet de notre modeſtie & de notre retenue par rapport au *Luxe*. Au lieu qu'à préſent nous les encourageons à travailler la ſoye, en employant leurs marchandiſes; conſommation qui ſeule peut les mettre en état de négocier avec nous.

Pendant

Pendant long-tems j'ai eu la mortification de voir diverſes perſonnes de ſens condamner mes ſentimens : mais enfin j'ai eu le plaiſir de voir la Nation les autoriſer, par la ſage conduite qu'elle a tenue. Cela paroît par un Acte du *Parlement*, publié en 1721. Ces Légiſlateurs éclairés, ſans faire attention aux interêts d'une Compagnie riche & puiſſante, & aux inconvéniens réels que ce Commerce peut apporter dans le Pays, ont cru que le bien de la Nation demandoit qu'on avançât le Commerce de *Turquie*. Par cet Acte non-ſeulement ils encouragent la conſommation de la ſoye & de la moire, mais même ils obligent par force les Sujets à s'en ſervir, ſous peine d'une amende pecuniaire.

» On dit encore que le *luxe* ſert à » augmenter *l'avarice* & la *rapine*. Dès » que ce vice regne dans un Pays, les » Charges les plus importantes ſont vé- » nales, les Miniſtres, ſoit les Grands, » ſoit les Petits, ſe laiſſent corrompre. » A tout moment le Pays eſt en dan- » ger d'être livré au plus offrant & au » dernier encheriſſeur. On ajoute que » le *luxe* affoiblit les forces, & qu'il » rend les hommes effeminés, d'où il

» arrive

» arrive que les Nations ſans défenſe » deviennent une proye facile pour le » premier uſurpateur. »

Voilà effectivement des accuſations bien graves. Mais ces terribles conſéquences qu'on met ſur le compte du *luxe*, doivent être attribuées à l'adminiſtration, à la mauvaiſe politique de ceux qui gouvernent. Ceux qui ſont à la tête des Affaires doivent connoître à fond le Gouvernement, & avoir toujours en vûe l'interêt du Pays. Les bons Politiques, par une conduite habile, toujours maîtres du Commerce, peuvent lui faire prendre quel tour ils veulent. De grands impôts mis ſur quelques Marchandiſes, la défenſe de l'entrée de quelques-unes, la diminution des droits payés pour quelques autres ; ce ſont-là autant de moyens qu'ils ont en main pour encourager, ou pour faire tomber une eſpèce de Commerce, ou pour en changer le cours comme ils le veulent. De ſages Miniſtres préfereront toujours, tout le reſte égal, le Commerce avec les Pays qui peuvent payer en argent comptant, auſſi bien qu'en bonnes marchandiſes, à ceux qui ne peuvent donner pour retour que de mauvaiſes marchandiſes

chandiſes de leur cru, ou de leurs fabriques. Ils empêcheront avec ſoin le commerce avec ces Pays qui refuſent les marchandiſes, & qui ne veulent que de l'argent. La balance du Commerce ſera l'objet principal de leur attention. Jamais ils ne ſouffriront que la valeur de toutes les marchandiſes qu'on apporte dans le Pays, dans le cours d'une année, excede la valeur de celles qui fabriquées dans le Pays, ſont tranſportées dehors, pendant le même tems. Remarquez cependant que ſi un Pays avoit des reſſources dans ſes mines d'or ou d'agent, il pourroit ſe diſpenſer de ſuivre toutes ces regles à la rigueur.

Si on obſerve toutes ces maximes, ſi en particulier l'entrée des Marchandiſes étrangeres ne ſurpaſſe jamais en valeur la ſortie de celles du Pays, jamais aucune Nation ne pourra s'appauvrir par le *luxe* qui proviendra des Marchandiſes étrangeres. On peut même en laiſſer entrer tant qu'on voudra, pourvû ſeulement qu'on puiſſe faire des marchandiſes du Pays tranſportées chez l'Etranger, un fond proportionné à celui qu'il faudra pour payer les marchandiſes que nous ferons venir de dehors. Le

Le Commerce eſt le principal moyen pour agrandir une Nation, mais ce n'eſt pas le ſeul néceſſaire. Pour prévenir les maux qu'on attribue au *luxe*, qu'on établiſſe ſeulement une police exacte. Ce qui doit appartenir à chaque particulier, doit être mis en ſureté par des loix ſevères, les crimes doivent être punis. Il faut que les Loix qui concernent l'adminiſtration de la Juſtice, ſoient établies avec ſageſſe, & qu'elles ſoient ſuivies avec exactitude. Prudens & circonſpects par rapport aux Affaires étrangeres, les Miniſtres doivent avoir dans les autres Pays des correſpondances ſures, être au fait de tout ce qui ſe paſſe dans toutes les Cours, connoître leurs forces & leurs interêts. Par-là, en état de prendre des meſures ſages, tantôt ils traverſeront quelques-uns de ces Etats, tantôt ils donneront du ſecours à d'autres, pour maintenir un équilibre exact entre ces diverſes Societés. Il faut encore tenir la multitude dans la crainte, & donner liberté de conſcience à tout le monde. Enfin le Clergé ne doit pas dans les Affaires d'Etat avoir plus d'autorité, que le *Sauveur* ne lui en a laiſſé par ſon Teſtament. Telles

ſont les maximes qui conduiſent infailliblement un Etat au plus haut point de la grandeur mondaine.

Toute Puiſſance Souveraine qui a une grande Nation à gougerner, que ce ſoit une Monarchie, une République, ou un Etat Mixte, ne peut manquer de la faire fleurir, malgré les oppoſitions des autres Puiſſances, s'il ſait faire uſage de ces excellentes maximes. Le *luxe*, ni d'autres vices trop foibles, ne pourront jamais ébranler ſa conſtitution ſolidement affermie.

» Je m'attens ici à une terrible ob-» jection. Quoi ! me dira-t'on, Dieu » n'a-t-il pas détruit de grandes Na-» tions, pour les punir de leurs pé-» chés » ? J'en conviens ; mais ce n'a point été ſans employer les moyens qui conduiſoient a cette deſtruction. Il a étourdi & aveuglé leurs Gouverneurs. Il a permis qu'ils s'écartaſſent de quelques-unes de ces maximes generales, ſouvent même de toutes. La mauvaiſe politique, la négligence, ou la conduite irréguliere des Directeurs a été la cauſe principale de la deſtruction de tous les Etats, & de tous les fameux Empires qui ayent jamais exiſté.

Il eſt inconteſtable que la ſobrieté & la tempérance ne contribuent pas plus à la ſanté & à la vigueur des Particuliers, & de leur poſterité, que la gloutonnerie & l'yvrognerie. J'avoue cependant que je n'ai pas de notions auſſi terribles qu'auparavant ſur les effets du *luxe*, ni ſur ce qu'on dit qu'il affoiblit les forces d'une Nation, & qu'il la rend efféminée.

Lorſque nous entendons, ou que nous liſons des choſes qui ſont tout-à-fait étrangeres à notre ſituation, elles excitent ordinairement dans notre imagination des idées ſemblables aux objets que nous avons vû, & nous les appliquons aux circonſtances, qui dans notre état en approchent le plus. Je me ſouviens très-bien qu'en liſant autrefois ce que certains Auteurs ont dit du *luxe* des *Perſes* & des *Egyptiens*, de celui des autres Pays où ce vice a été dominant, & des effets qu'on lui attribue, tout auſſi-tôt j'appliquois ces idées à la Nation. D'abord je me repréſentois la brutalité des Marchands d'une Ville, qui dans leurs fêtes & dans leurs repas ſolemnels ſe plongent dans la crapule, ſe gorgent de boire & de manger. D'autres fois je jettois

les yeux ſur les deſordres des Matelots débauchés. Je me les repreſentois crians & rugiſſans, precedés de quelques violons, accompagnés d'une demi-douzaine de Proſtituées. Occupé de ces reflexions, je m'imaginois que tranſporté dans une de ces grandes Villes Maritimes, j'y aurois trouvé un tiers des Habitans alités par la crapule, un tiers tourmenté de la *goute*, ou attaqué par une maladie encore plus infame, & le reſte incapable de marcher ſans appui, ſe promener le long des rues en cottillon.

C'eſt un bonheur que nous ayons peur d'un débauché, auſſi long-tems que notre raiſon n'eſt pas aſſez forte pour regler nos appétits. Encore Ecolier, je crois que la grande frayeur que j'ai eu du mot *Enerver*, & de quelques idées qui réſultent de ſon éthimologie, m'a été d'un uſage infini. Mais depuis que j'ai mieux connu le monde, les ſuites du *luxe* & de l'*intempérance* par rapport à la Nation, ne m'ont plus paru auſſi effrayantes.

Pendant tout le tems que les hommes auront les mêmes appétits, les mêmes vices ſubſiſteront. Dans chaque Societé conſidérable, les uns aiment

Vénus,

Vénus, les autres ſe rangent ſous les étendards de *Bacchus*. Le Lubrique, qui ne peut ſe procurer des femmes belles & propres, ſe contentera d'une infame ſaloppe. D'autres, qui ne peuvent ſe procurer de l'*hermitage* ou du *pontac*, ſeront charmés de boire du vin rouge de *France* le plus commun. Pluſieurs, peu en état d'attraper du vin, ſe ſaiſiront de liqueurs les plus mauvaiſes, & s'enivreront tout auſſi bien avec de la bière forte, ou avec de l'eau de vie, que le Seigneur le plus riche avec du *Bourgogne*, du *Champagne*, ou du *Tockay*. Aſſouvir ſes paſſions à très-bon compte, & de la maniere la plus baſſe, fait autant de tort à la ſanté, que de les aſſouvir délicatement & à grands frais.

Les plus grands excès du *luxe* paroiſſent dans les bâtimens, les ameublemens, les équipages & les habits. Mais le linge blanc n'affoiblit pas plus les forces de l'homme, que la flanelle. Une haute-lice, de fines peintures, ou de ſuperbes boiſeries, ne ſont pas plus mal-ſaines que de ſimples murailles. Un lit de repos fort riche, un caroſſe doré n'énerve pas plus que le ſimple plancher, ou un charriot de Payſan.

Les perſonnes d'eſprit ſavent ſe procurer les plaiſirs les plus raffinés, ſans qu'ils leur ſoient beaucoup préjudiciables. On voit de fameux *Epicuriens*, qui refuſeront de boire, ou de manger, plus que leur tête & leur eſtomac ne peuvent le ſupporter. Les plus voluptueux prennent autant de ſoin de leur chère perſonne, qu'aucun autre. Ce qui énerve ſurtout ceux qui ſont le plus adonnés au *luxe*, eſt une fréquente repetition des débauches nuiſibles, & les excès dans le boire ou dans le manger. Cependant le crime que commettent ces gens-là, conſiſte principalement dans les inventions pénibles, dans la profuſion, dans la délicateſſe avec laquelle ils ſont ſervis, & dans les grandes dépenſes qu'ils font pour leur table & pour leurs ſales amours.

Mais ſuppoſons que l'aiſe & les plaiſirs dans leſquels les Grands & les Riches vivent, les mettent hors d'état d'endurer les fatigues & les travaux de la Guerre, il faut convenir que la plupart des perſonnes qui compoſent le *Conſeil Commun* de la Ville, * ne

* Le *Conſeil Commun*, qui repréſente la Bourgeoiſie de *Londres*, eſt compoſé de 231.

ſeroient

ſeroient pas de fort bons ſoldats. Si la Cavalerie n'étoit montée que par des *Echevins*, quelques fuſées ſuffiroient pour les mettre en déroute. Mais qu'ont à faire avec la Guerre les *Echevins*, les Membres du *Conſeil Commun*, & même tous les riches ? Ils n'ont qu'à payer les taxes. Les travaux, les fatigues les plus pénibles de la Guerre tombent ſur le ſouffre-douleur de la Nation, ſur la partie la plus indigente, ſur le Peuple en un mot qui travaille en eſclave. Quelque exceſſive que ſoit l'abondance & le *luxe* d'une Nation, il faut toujours qu'il y ait des perſonnes capables des pénibles travaux, pour bâtir des maiſons, pour conſtruire des vaiſſeaux, pour remuer, pour tranſporter les marchandiſes, & pour cultiver la terre. Cette diverſité prodigieuſe de travaux dans chaque Nation conſiderable, demande une multitude de monde, parmi leſquels il y en a toujours aſſez de libertins, de fainéans, d'extravagans, pour recruter les Armées. Ceux qui ſont aſſez robuſtes pour

Membres choiſis des différens quartiers de la Ville.

pour faire des hayes & des foſſés, pour labourer la terre, & pour battre le bled, ou ceux qui ne ſont pas trop énervés pour être Forgerons, Charpentiers, Scieurs, Ouvriers en Drap, Porteſaix, ou Charretiers, auront toujours aſſez de forces & de courage pour être bons ſoldats, après une campagne ou deux, pourvu que pendant ce tems-là ils ſoient tenus ſous une ſevère diſcipline. Ces gens vivent rarement dans une abondance trop grande, capable de les affoiblir.

Si donc il y a quelque choſe à craindre du *luxe* parmi les Gens de guerre, ce ne ſera que parmi les Officiers. La plupart de ces derniers ſont des gens d'eſprit, qui ont de l'expérience. Nés pour l'ordinaire de parens de conſidération, ils ont reçu une belle éducation. Si le Gouvernement eſt ſagement conduit, on aura choiſi pour commander l'Armée en Chef un homme qui aura une connoiſſance parfaite des Affaires de la Guerre. Intrépide dans les combats, ſon courage lui laiſſera toute ſa tranquilité au milieu du danger. Eſprit vif & pénétrant, génie diſtingué, ſuſceptible de ſentimens d'honneur, il ſçaura mettre tout à profit

profit pour s'inſtruire : bien-tôt il poſſedera toutes les autres qualités néceſſaires, qui ſont le fruit du tems & de l'application. Tel ſera le *General* que le *Miniſtre* habile choiſira. Mais les nerfs robuſtes, les jointures ſouples ſont de petits avantages, auſquels on ne doit faire aucune attention dans une perſonne revétue des qualités que j'ai nommées. Couchés dans un bon lit, ou occupés à dîner, de tels *Commandans* peuvent détruire des Villes, & ruiner un Pays entier. Il ſeroit même ridicule d'exiger de ces perſonnes une conſtitution forte, & de l'agilité dans les membres. On n'ignore pas qu'ils ne parviennent à ces Emplois, que dans un âge déja avancé. Pourvu que leur tête ſoit active, remplie de reſſources & d'idées, il importe peu que leurs membres ſoient foibles. S'ils ne peuvent ſupporter la fatigue du cheval, ils pourront ſe faire traîner dans un bon caroſſe, ou porter dans une litière. Pour être impotent, un General qui a de la conduite & de la ſagacité, n'en eſt pas moindre. Le meilleur *General* qu'ait la *France*, a eu peine à ſe traîner. *

* *Sed diu*, dit Salluſte, *magnum inter*

Ceux

Ceux qui ſuivent immédiatement les *Officiers Generaux*, doivent avoir à peu près les mêmes talens, & les mêmes qualités que ceux-là : auſſi en general on éleve à ces Poſtes, des Gens qui ſe ſont rendus recommandables par leur mérite. Les autres *Officiers*, obligés de dépenſer la plus grande partie de leur paye en habits, en équipages, & à autres choſes que le *luxe* du ſiècle a rendu néceſſaires, n'ont que très-peu d'argent pour la débauche.

L'avancement & l'augmentation de leurs appointemens, ne fait que les mettre dans la néceſſité d'augmenter leur train, à proportion de leur rang & de leur condition. C'eſt ainſi que pour la plûpart ils ſont hors d'état de s'abandonner à ces excès également diſpendieux & nuiſibles à la ſanté. Ce *luxe* même augmentant, les engage à avoir une conduite telle qu'ils voudroient que les hommes cruſſent qu'ils ont. †

Rien n'eſt plus propre à perfectionner

mortales certamen fuit, vi ne corporis, an virtute animi res militaris magis procederet. Bell. Catilin. ab initio.

† Voyez ci-deſſous *Remarque* R.

ner l'homme que l'amour & l'honneur. Les avantages qu'on en tire, ſont comparables à ceux qu'on tire de pluſieurs vertus. De-là vient que la Cour & l'Armée ſont de bonnes écoles de politeſſes & de manières. L'amour rend les femmes accomplies. L'honneur donne de la politeſſe aux hommes. Les Officiers des Nations civiliſées affectent de poſſeder une connoiſſance parfaite du monde, & des regles de l'honneur; ils ſavent prendre un air de franchiſe & d'honnêteté, particulier aux Gens de Guerre qui ont de l'expérience; & par un mêlange adroit de modeſtie & d'intrépidité, ils tâchent de s'établir pour des perſonnes également affables & courageuſes.

Là où le bon-ſens eſt à la mode, là où les belles manières ſont en eſtime, la gloutonnerie & l'yvrognerie ne ſauroient être des vices regnans. Les Officiers de diſtinction, uniquement occupés du ſoin de vivre ſplendidement, & non pas comme des brutes, tournent tous leurs ſouhaits du côté du *luxe*. Galans dans tout ce qui les accompagne, ils s'efforcent de ſe ſurpaſſer les uns les autres par la magnificence

ficence & le goût de leurs équipages, ainſi que par un abord prévenant.

Suppoſons qu'il y eût parmi les Officiers des gens plus débauchés que dans les autres Profeſſions, ce qui n'eſt cependant pas ; je dis que ces mêmes Officiers, pourvu ſeulement qu'ils fuſſent ſuſceptibles de ſentimens d'honneur, pourroient très-bien ſervir. Quelqu'abandonnés qu'ils ſoient au plaiſir, il n'y en a aucun qui ne ſe pique d'avoir de l'honneur ; & c'eſt ce qui couvre & qui répare une multitude de défauts.

Un exemple plus ſenſible qu'un raiſonnement, rendra la choſe évidente. Voyons ce qui s'eſt paſſé dans les deux dernières Guerres que l'*Angleterre* a eues avec la *France*. Combien de cadets élevés avec délicateſſe, difficiles dans leur ajuſtement, délicats dans le boire & dans le manger, ne ſe ſont-ils pas ſoumis de bonne grace, & avec joye, à toutes les fatigues d'une campagne ? Ceux qui ſont dans ces terribles allarmes que le *luxe* n'énerve & n'effemine les Peuples, doivent refléchir ſur ce qu'ils peuvent avoir vu en *Flandre* & en *Eſpagne*. On a vû maints *petits-maîtres* en habits richement

ment brodés, avec des chemiſes garnies de fines dentelles, des perruques artiſtement rangées & bien poudrées, s'expoſer à la bouche du canon avec autant d'intrépidité qu'auroit pu le faire l'Officier le plus craſſeux, dont les cheveux n'auroient été peignés d'un mois. L'excès du côté des femmes & du vin avoit alteré la ſanté, & ruiné la conſtitution de divers Officiers, qui n'ont pas laiſſé de s'y conduire avec beaucoup de prudence & de bravoure. Une complexion robuſte eſt la derniere qualité requiſe dans un Officier. Si quelquefois la force eſt d'uſage, les cas ſont rares. Un eſprit ferme, & l'amour de la gloire, animeront les Officiers, & ſupléeront aux forces corporelles qui leur manquent.

Ceux qui entendent leur métier, & qui ont des ſentimens d'honneur, ſeront toujours de bons Officiers, dès qu'ils ſeront accoutumés aux dangers de la Guerre. Le luxe de ces Officiers ne ſauroit même jamais être préjudiciable à la Nation, pourvu que contens de dépenſer leur argent, ils ne ſe divertiſſent jamais aux dépens des autres.

Par

Par tout ce que je viens de dire, je crois avoir prouvé ce que je m'étois propoſé dans cette *Remarque* ſur le *luxe*. Premierement, que dans un ſens il n'y a preſque rien à quoi ce nom ne convienne, tandis que dans un autre il n'y a actuellement preſque aucune choſe qui le mérite. En ſecond lieu, que le Peuple peut nager dans le luxe, & conſumer pour cela des marchandiſes étrangeres, ſans en être appauvri, pourvu que leurs dépenſes ne ſurpaſſent pas leurs revenus, & que le Gouvernement ſoit d'ailleurs ſagement adminiſtré. Enfin que dans les Pays floriſſans, où l'on exerce le métier de la Guerre comme il faut, où les Soldats ſont bien payés & tenus dans une bonne diſcipline, toute la Nation peut ſans rien craindre vivre dans tout l'aiſe & dans tout le luxe imaginable. Quand même dans pluſieurs endroits du Pays on donneroit tête baiſſée dans tout l'éclat & dans toute la délicateſſe que le débauché le plus rafiné pourroit imaginer, la Nation ne laiſſeroit pas d'être formidable à ſes voiſins. On pourroit dire d'elle ce qui eſt dit des *Abeilles* dans la FABLE. *

* Page 10. Lignes 13. 18.

Flattée dans la Paix, on la craint dans la Guerre. Eſtimée chez les Etrangers, elle tient la balance des autres Ruches. Tous ſes membres à l'envi prodiguoient pour ſa conſervation leurs vies & leurs biens. *

REMARQUE (M.)

La VANITE', *cette paſſion ſi déteſtée, donnoit de l'occupation à un plus grand nombre encore.*

Page 15. Lignes 2 - 5.

LA VANITE' eſt cette qualité naturelle, qui engage chaque mortel qui a quelques lumieres à s'eſtimer à l'excès. C'eſt cette paſſion qui le porte à s'eſtimer lui-même, plus qu'un Juge impartial, qui connoît toutes les bonnes qualités & les circonſtances où il ſe trouve, ne le feroit.

La nature ne nous a donné aucune paſſion qui puiſſe être plus utile, & qui ſoit plus neceſſaire pour rendre la Societé riche & floriſſante. C'eſt cependant la paſſion la plus generale-

ment

* Voyez ce que nous diſons encore du luxe dans les Remarques M. & Q.

ment déteſtée. Ceux même qui ſont les plus orgueilleux, la ſouffrent avec le plus d'impatience dans les autres. Phénomène ſingulier, qui n'a lieu que par rapport à cette paſſion. Dans tout autre cas, les vices les plus énormes ſont exténués par ceux qui en ſont le plus coupables. L'homme chaſte a en horreur l'impureté, & l'yvrognerie eſt abhorrée par un homme tempérant; mais perſonne n'eſt plus choqué de l'orgueil des autres, que le plus préſomptueux de tous. Si quelqu'un excuſe ce vice, c'eſt le plus humble des mortels.

Je conclus de-là, que puiſque ce défaut eſt ſi generalement déteſté, il faut qu'il incommode tous les humains. Il n'eſt point d'homme d'eſprit, qui n'avoue ſans peine qu'il n'en eſt point exempt, & qu'il a en general de la vanité. Mais eſſayez de deſcendre dans quelque détail, oſez nommer quelqu'une de ſes actions particulieres, & vous en rencontrerez fort peu qui veuillent convenir que telle action que vous aurez déſignée, parte de ce principe.

Pluſieurs perſonnes encore avoueront volontiers, que dans les Nations corrompues

corrompues le luxe & la vanité ſont propres à faire fleurir le Commerce : mais vous ne pourrez les faire convenir que ces vices ſoient abſolument néceſſaires pour procurer & pour maintenir cet état floriſſant. Ils nient conſtamment que dans un ſiècle très-vertueux, tel qu'il le ſeroit ſi la vanité en étoit bannie, le Commerce dût aller en décadence.

Dieu, diſent-ils, nous a donné une entiere domination ſur toutes les choſes que la terre & la mer produiſent & renferment. Tout a été fait pour l'uſage des hommes. Ils ont été doués d'une adreſſe & d'une induſtrie ſuperieure à celle des animaux, afin de pouvoir ſe ſervir de la terre & de la mer, & de tout ce qui eſt à la portée de leurs ſens. Ils regardent donc comme une impieté, de croire que l'humilité, la temperance, & les autres vertus duſſent empêcher les hommes de jouir de ces plaiſirs que la nature ne refuſe point aux Nations les plus impies. D'où ils concluent que, ſans que le luxe ou la vanité s'en mêlent, les mêmes choſes pourroient être mangées, portées, & conſumées ; que le même nombre de Métiers fleuriroient ;

que les mêmes Ouvriers ſeroient employés ; en un mot qu'une Nation pourroit être auſſi floriſſante, que lorſque ces deux paſſions dominantes l'animoient.

Par rapport aux habits en particulier, ils vous diront que la vanité nous touche de plus près que notre équipage, & qu'elle eſt uniquement logée dans le cœur. Souvent, ajoutent-ils, de mauvais haillons couvrent plus de vanité que les plus pompeux ajuſtemens. Souvent on a vu des Princes vertueux ſans ambition, & remplis d'une ſincere humilité, porter leurs faſtueux Diadêmes, & régir des Royaumes floriſſans. De même, des perſonnes qui ont autant de fortune que de naiſſance, peuvent s'habiller des plus riches étoffes ſemées de fleurs d'or & d'argent, ou ornées de broderies les plus exquiſes, ſans cependant éprouver aucun ſentiment de vanité. Un homme de bien, diſent-ils, ne pourroit-il pas faire faire chaque année beaucoup plus d'habits qu'il n'en peut uſer, ſans avoir d'autre but que celui de faire travailler le pauvre, & d'encourager le Commerce, & d'avancer le bonheur de ſa Patrie, en employant

ainſi

ainſi tant de mains ? La nourriture & le vêtement ſont les deux objets principaux auſquels s'étendent tous les ſoins des mortels. Un homme ne pourroit-il donc point, ſans aucun principe de vanité, deſtiner la plus grande partie de ſon revenu à ſe procurer l'un & l'autre ? Que dis-je ! Chaque Membre de la Societé n'eſt-il pas obligé de contribuer à maintenir, autant que ſes facultés le lui permettent, cette branche du Commerce, dont tout le reſte dépend en grande partie ? D'ailleurs la politeſſe ne nous engage-t-elle point à paroître décemment ? C'eſt un devoir auquel nous ſommes ſouvent tenus par conſidération pour ceux que nous fréquentons, ſans aucun égard à nous-mêmes.

Tels ſont les raiſonnemens des Moraliſtes préſomptueux, qui ne peuvent ſouffrir qu'on ravale la dignité de leur excellente eſpèce : mais ſi nous prenons la peine de les examiner de près, bientôt nous découvrirons les moyens de les réfuter.

Si un homme riche n'avoit pas quelques paſſions vicieuſes à ſatisfaire, je ne conçois point pourquoi il feroit faire plus d'habits qu'il n'en peut uſer

Le voit-on dans d'autres occaſions ſi empreſſé à avancer le bonheur de la Nation ? Je veux qu'il n'ait d'autre deſſein que de faire travailler plus de monde, & par conſequent d'être plus utile à la Societé, lorſqu'il préfere des étoffes bien travaillées & moëlleuſes, à des étoffes minces & légères, & lorſqu'il porte plutôt un bel habit qui a quelque choſe de curieux, qu'un habit des plus communs. Mais je ſoutiens que cet homme qui aime tant la Societé, conſiderera les habits du même œil que les bons Citoyens conſiderent les taxes. Ils payent à la vérité les impôts avec plaiſir ; cependant jamais ils ne payent au-delà de ce qu'ils doivent, lors ſur-tout que tout le monde eſt exactement taxé à proportion de ſes facultés : Egalité qui doit néceſſairement avoir lieu dans un Pays parfaitement vertueux, tel que le ſuppoſe le ſyſtême que j'examine. D'ailleurs ſi une fois le ſiècle d'or s'établiſſoit, perſonne ne ſe pareroit plus au-deſſus de ſa condition. On ne verroit plus de père de famille léſiner ſur ſa dépenſe, tromper & duper ſon voiſin, pour fournir à ſes ajuſtemens. Avouons donc qu'il n'y auroit pas la moitié de la

ni le tiers des Ouvriers qu'il y a aujourd'hui.

Pour rendre la choſe plus évidente, & pour démontrer que rien ne contribue plus à ſoutenir le Commerce que la vanité, j'examinerai les différentes vûes que les hommes ont dans leurs ajuſtemens. J'expoſerai pour cet effet ce que chacun peut apprendre par une expérience journaliere.

Deux raiſons engagerent d'abord les hommes à ſe couvrir d'habits. La premiere fut de cacher leur nudité, & l'autre de défendre leur corps contre les variations de l'air, & les injures des ſaiſons. A ces deux fins on en ajouta une troiſiéme. On ſe ſervit des habits comme d'un ornement. Notre vanité ſans bornes a produit cette derniere raiſon. Quel autre principe, que cette ſtupide paſſion, auroit pu nous engager à aimer ces ornemens, qui devroient plutôt nous faire ſouvenir de notre miſere ? Etat qui eſt d'autant plus humiliant, que la nature elle-même a pris ſoin des vêtemens des animaux, tandis qu'elle nous les refuſe. Que dis-je ! L'homme, pour ſe couvrir, n'a-t-il pas beſoin d'appeller à ſon ſecours les animaux des champs ?

Comment

Comment eſt-il donc poſſible qu'un Etre qui a tant de ſenſibilité, & qui fait un ſi grand cas de lui-même, ait jamais pu ſe réſoudre à tirer vanité de ce qu'il a enlevé à un animal ſans défenſe & auſſi innocent que la brebis, ou à un inſecte mourant, qui eſt regardé comme ſi peu de choſe ? L'homme glorieux de ces dépouilles qu'il a enlevées ſans péril, a encore la folie de ſe moquer des *Hottentots*, * qui habitent

* Ce que l'Auteur dit ici des *Hottentots*, n'eſt nullement fondé. Ces Peuples, après la victoire, ont une humanité & une modération à l'égard des morts, qui ne ſe rencontrent peut-être chez aucune autre Nation. Ils ne dépouillent jamais les corps morts de leurs ennemis, ni ne les maltraitent en aucune maniere. Ils ne leur prennent aucunes de leurs armes, ni leurs habits, ni leur couteau, ni leur tabac, ni aucun de leurs ornemens. Ils ne fouillent pas même dans leurs poches, & ne font jamais d'inſulte à leur mémoire. Après que les Victorieux ont enterré les morts, ils quittent le champ de bataille, & permettent aux vaincus de rendre le même devoir aux leurs. Cette coutume pourroit avec plus de raiſon être attribuée aux Peuples de la Côte d'Or. Le Pere Labat, dans les Voyages qu'il a publié ſur la Cayenne, &c. dit que les Habitans de cette Contrée portent dans les batailles

habitent la Pointe la plus reculée de l'*Afrique*. Ils portent comme un ornement les inteſtins des ennemis qu'ils ont tués. Les ornemens de ces Barbares ſont cependant des marques de leur valeur, les vraies dépouilles que les *Romains* nommoient *ſpolia opima*. Si leur vanité eſt plus ſauvage, elle eſt certainement moins ridicule, puiſqu'ils portent les dépouilles d'un animal plus noble & plus difficile à vaincre.

C'eſt envain qu'on feroit de nouvelles réflexions ſur ce ſujet. Depuis long-tems les humains ont décidé la queſtion. Un ajuſtement brillant eſt un article eſſentiel, la belle plume fait le bel oiſeau, dit le proverbe. Tout homme eſt honoré dans un endroit où il

des caſques compoſés de cranes d'hommes, qu'ils ont pour l'ordinaire tués. Ils ornent & tapiſſent les portes de leurs maiſons de machoires humaines. Dès qu'ils ont une aſſez grande quantité de ces cranes & de ces machoires, ils ſont aſſurés d'être créés Nobles, & d'obtenir le Privilege de Marchands d'Eſclaves, titre attaché à la Nobleſſe. Ils n'ont plus qu'à amaſſer dequoi fournir aux frais de leur réception, qui doit toujours ſe faire à leurs dépens.

il n'eſt point connu, ſuivant les habits & les autres équipages qu'il a. Nous jugeons par la richeſſe de leurs ornemens, & par la manière dont ils ſont rangés, nous faiſons des conjectures ſur leur eſprit. De-là vient que ceux qui ſentent leur peu de mérite, ſe couvrent autant qu'ils le peuvent d'habits qui ſont au-deſſus de leur rang. Cela arrive ſur-tout dans les Villes grandes & peuplées, où un homme d'une naiſſance obſcure peut à toute heure, à la faveur de ſes habits, faire connoiſſance avec cinquante Etrangers. Il ſe procure ainſi le plaiſir de ſe faire eſtimer par le grand nombre, non pour ce qu'il eſt, mais pour ce qu'il paroît être. C'eſt-là principalement la raiſon qui porte les hommes à être vains dans leurs équipages.

Quiconque prend plaiſir à paſſer en revue les différentes ſcènes d'une vie baſſe, peut les jours des grandes Fêtes, comme *Pâques* & la *Pentecôte*, &c. ſe procurer un plaiſir ſingulier. Qu'il ſe joigne aux parties que font à pareils jours les perſonnes les plus viles, ſurtout les femmes, il verra que celles du plus bas étage ſont pour lors habillées proprement & à la mode. Si on

leur

leur parle avec plus de civilité & d'égards qu'elles ne ſentent le mériter, confuſes pour lors elles auront honte d'avouer ce qu'elles ſont. Si même on étoit un peu curieux, on découvriroit ſans peine les ſoins inquiétans qu'elles ſe donnent, pour cacher & leur occupation & leur demeure. Le Phénomène eſt facile à expliquer. Tandis que ces femmes reçoivent des honneurs qu'on ne leur rend pas ordinairement, & qu'elles croyent dûs à leurs ſupérieurs, elles ont la douce ſatisfaction de pouvoir ſe flatter qu'elles paroiſſent ce qu'elles voudroient être effectivement : Satisfaction qui pour des eſprits foibles eſt un plaiſir auſſi réel, que celui qu'elles éprouveroient ſi leur déſir étoient accompli. Elles ſouhaiteroient donc de ne jamais être privées de ces flatteuſes illuſions. Convaincues cependant que la baſſeſſe de leur condition, ſi vous la connoiſſiez, les mettroit fort bas dans votre eſprit, elles s'applaudiſſent dans leur heureux déguiſement, & tâchent de prolonger votre erreur. Attentives ſur elles-mêmes, elles prennent toutes les précautions imaginables, pour ne point perdre par une découverte inutile, l'eſtime qu'elles s'imaginent que leurs beaux

habits leur ont attiré de votre part.

On ne ſauroit nier que, par rapport aux habillemens, & à la manière de vivre, chacun ne doive ſe conduire ſuivant ſon rang. Nous devons ſuivre l'exemple des plus judicieux & des plus prudens d'entre nos égaux par le rang & par la fortune. Maximes raiſonnables, mais cependant peu ſuivies! Combien peu y en a-t'il qui ne ſe piquent de ſurpaſſer les autres, & de donner dans la ſingularité? Nous élevons tous nos yeux au-deſſus de nous, & nous nous efforçons tous d'imiter nos Supérieurs dans leur manière de vivre.

La femme du plus pauvre Artiſan de la Paroiſſe, dédaignant de porter une Friſe forte & ſalutaire, laiſſera preſque mourir de faim elle & ſon mari, pour avoir de quoi acheter chez le Fripier une robe & une jupe plus jolie, mais qui ne peut lui faire la moitié de l'uſage que la Friſe lui auroit fait. Le Tiſſerand, le Cordonnier, le Tailleur, le Barbier, même le plus vil Ouvrier qui pourroit s'équiper avec peu de choſe, a l'impudence d'employer le prémier argent qu'il gagne à s'habiller comme un riche Négociant. Le Marchand en détail prend modèle pour habiller ſa femme

ſur

ſur ſon voiſin, qui fait le même commerce en gros. Douze ans auparavant, dira-t'il pour ſe juſtifier, ce riche Marchand n'avoit pas une boutique mieux fournie que la mienne. On ne peut plus appercevoir de différence entre le Droguiſte, le Mercier, le Drapier, & les plus petits Marchands. Ceux-ci s'habillent & vivent comme les plus grands Négocians. La femme du Négociant, choquée de l'inſolente hardieſſe des Artiſans, ſe refugie à l'autre bout de la Ville, dédaignant de ſuivre aucune autre mode que celles qui viennent de cet endroit où eſt la Cour. La Cour eſt allarmée de cette arrogance. Les femmes de qualité, indignées de rencontrer les femmes & les filles des Négocians habillées comme elles, ſe plaignent hautement de l'impudence inſupportable de la Bourgeoiſie. On envoye chercher les Tailleurs, le conſeil s'aſſemble, on délibère mûrement; & l'invention des nouvelles modes devient toute leur étude, afin que dès que les inſolentes Bourgeoiſes commenceront à imiter les modes qui règnent, on puiſſe en avoir de nouvelles toujours prêtes. Cette émulation ſubſiſte dans les différens étages de qualité. C'eſt une ſource

intariſſable de dépenſe. Les Grands & les Favoris des Princes ne pouvant plus ſurpaſſer leurs Inférieurs par leurs habits, ſont forcés pour ſe diſtinguer, de faire des dépenſes immenſes en pompeux équipages, ameublemens magnifiques, en jardins ſuperbes, & en palais dignes d'un Roi.

L'Ouvrier, excité par cette émulation, ne met aucune borne à ſon invention. Il exerce ſon génie, les modes changent, il en invente. L'induſtrieux trouve toujours un *plus ultra*, il charge ou renouvelle les anciennes. C'eſt par-là que l'indigent trouve de l'occupation; c'eſt ce qui encourage l'ingénieux Artiſte à s'efforcer d'atteindre au plus haut degré de perfection.

On peut m'objecter que les Grands, accoutumés à être richement vêtus, portent ces habits ſuperbes avec toute l'indifférence imaginable; & que par conſéquent le profit que le commerce retire de cette eſpèce de gens, ne doit point être attribué à leur vanité. Je réponds que les gens qui regardent d'un œil ſi indifférent leurs habillemens, n'auroient jamais porté ces riches étoffes, ſi d'abord elles n'eûſſent été inventées pour ſatisfaire la vanité d'autres perſonnes

perſonnes, qui prenoient plus de plaiſir à être richement vêtus qu'eux. D'ailleurs, tel qui paroît n'être point ſuſceptible de vanité, n'en manque pas pour cela. Tous les ſymptômes de ce vice ne ſe découvrent pas avec la même facilité. Ces indices ſont différens ſuivant l'âge, l'humeur & les circonſtances, ſouvent même ils différent ſuivant la conſtitution des hommes.

Le bilieux *Capitaine de Ville* * paroît impatient d'en venir à l'action. N'ayant point d'ennemis à combattre ſur qui il puiſſe faire briller ſa valeur, il exprime ſon génie guerrier par la fermeté de ſes pas, & fait trembler ſa pique par la force de ſon bras. Son ajuſtement martial, & ſa démarche fière, lui inſpirent une élevation extraordinaire d'eſprit. Cherchant à oublier ſa boutique auſſi bien que lui-même, il regarde ſur les balçons avec toute la férocité d'un Conquérant *Sarraſin*.

D'un autre côté le phlegmatique *Echevin*, devenu vénérable par ſon grand âge & par ſon autorité, ſe contente de paſſer pour un homme conſidérable.

* Capitaine d'une Compagnie des Milices de *Londres*.

dérable. Comme il ne connoît point de voye plus aiſée pour exprimer ſa vanité, il fait le fier dans ſon caroſſe. Là, connu par ſa pitoyable livrée, il reçoit d'un air dédaigneux l'hommage qui lui eſt rendu par la lie du peuple.

L'*Enſeigne*, qui n'a point encore de barbe, contrefait une gravité au-dèſſus de ſon âge. Il tâche d'imiter par une ridicule hardieſſe la fière contenance de ſon Colonel, ſe flattant que vous jugerez par-là de ſa valeur.

Le jeune *Blondin*, qui met ſon plus grand bonheur à être regardé, découvre ſon déſir en changeant continuellement de poſture. Il cherche, pour ainſi dire, les yeux de tout le monde, il ſollicite avec un air gracieux l'admiration de ſes Spectateurs.

Le *Fat*, qui fait l'entendu, déploye au contraire un air de ſuffiſance. Entièrement occupé à contempler ſes perfections, il fait voir dans les places publiques un tel mépris pour les autres hommes, que celui qui ne le connoîtroit pas, ſeroit tenté de s'imaginer qu'il ſe croit être le ſeul mortel digne d'admiration.

Ces marques de vanité, & autres ſemblables, bien que différentes, ſont toutes

toutes certaines & aiſées à appercevoir. Cependant il eſt des cas où la vanité n'eſt pas tout-à-fait auſſi facile à découvrir. Quand nous appercevons en quelqu'un un air d'honnêteté & de politeſſe; quand quelqu'un ne nous paroît point occupé à s'admirer lui-même, ni rempli de mépris pour les autres, nous ſommes portés à le regarder comme exempt de vanité. Mais peut-être que dans ce même moment il ſatisfait ſa vanité, & qu'il goûte tous les rafinemens de plaiſir que l'on reſſent à aſſouvir cette paſſion. L'excès de la joye qu'il éprouve, eſt peut-être ce qui lui donne cet air languiſſant que nous prenons pour modeſtie. Tel avec une apparence d'une tranquilité intérieure, avec une ſimplicité, une indifférence, & une indolence extérieure, n'en a que plus de vanité. Dans un caroſſe ſimple, il ſe panche à ſon aiſe; mais ces manières ne ſont pas toujours ſi dégagées de l'art, qu'elles peuvent le paroître. *Il n'eſt rien de plus raviſſant pour un homme vain, que de paroître heureux, d'être cru tel.*

Le *Gentilhomme* bien élevé met ſa plus grande vanité dans l'adreſſe qu'il a de ſavoir cacher avec dextérité. Quel-

ques-uns ſont ſi experts à déguiſer cette foibleſſe, que lorſqu'ils en ſont plus coupables, le vulgaire croit qu'ils en ſont le plus exempts. Ainſi le *Courtiſan* diſſimulé prend ſon air de modeſtie & de bonne humeur, dans les jours de cérémonies qui l'appellent à briller. Lorſqu'il eſt prêt à crever de vanité, il paroît entièrement ignorer ſa grandeur. Perſuadé que ces aimables qualités ſont propres à augmenter l'eſtime qu'on a pour lui, il en revêt les apparences. Cette feinte diſſimulation augmente la grandeur, que les couronnes & les armoiries dont ſon caroſſe eſt orné, les harnois & le reſte d'un équipage brillant ne manquent jamais d'annoncer, ſans que le Courtiſan s'en mêle.

Dans ces perſonnes-là on ne prend pas garde à la vanité qui les poſſede, parce qu'ils la cachent adroitement. Il en eſt d'autres au contraire, qui paſſent pour n'en avoir aucune, lorſqu'ils la font voir, ou du moins qu'ils paroiſſent la faire voir de la manière la plus publique. Le riche *Curé*, étant auſſi bien que les autres Eccléſiaſtiques exclus de la gayeté des Laïques, ne ſonge qu'à chercher un beau drap noir, & le plus

fin

ſin qu'il puiſſe acheter; il ſe diſtingue par la propreté de ſon bel ajuſtement. Ses perruques ſont autant à la mode que la forme qu'il eſt obligé de ſuivre le lui permet. Il n'oſeroit leur donner une autre forme que celle qui eſt autoriſée par l'uſage : mais il a un ſi grand ſoin de ſe dédommager de cette contrainte ſur la bonté & ſur la couleur des cheveux, que peu de Seigneurs pourront en trouver de ſemblables. Il n'a pas moins d'attention à tenir propre ſon corps que ſes habits. Son viſage uni eſt toujours très-bien raſé; ſes beaux ongles ſont exactement coupés; ſa main douce & blanche eſt ornée d'un brillant de la plus belle eau; objets qui ſe prêtent mutuellement un éclat qui frappe. Le linge qu'il laiſſe voir eſt admirablement beau. Il n'oſeroit paroître, s'il n'avoit un *Caſtor* dont un riche Banquier ſeroit fièr d'être orné le jour de ſes nôces. Son air majeſtueux, ſa contenance fiere & impoſante relève encore la propreté de ſon habillement. Ces ſymptômes de vanité ſont évidens, ils ſe préſentent en foule, cependant la civilité ne nous permet pas d'attribuer aucunes de ſes actions à la vanité. Ce qui ſeroit vanité dans un autre, eſt décence

cence dans le *Curé*, vu la dignité de ſon emploi. Par égard pour ſa vocation, nous devons croire que cet homme de mérite, ſans aucune attention à ſa vénérable perſonne, ſe donne toutes ces peines, & fait tous ces frais, ſimplement par le reſpect qui eſt dû aux Ordres Religieux dont il eſt membre, & par un zèle divin, afin de préſerver ſon ſaint emploi du mépris des railleurs. J'y conſens de tout mon cœur. On n'attribuera donc aucune de ces actions à un principe de vanité. Mais qu'il me ſoit ſeulement permis de dire, que tout cela reſſemble fort aux paſſions des humains.

Mais ſi enfin j'accordois qu'il y a des perſonnes qui donnent dans toute la magnificence des équipages, des ameublemens, & des habits ſans vanité, dans ce cas il eſt certain que cette émulation dont j'ai parlé ci-devant ceſſeroit ; & que par conſéquent le commerce qui dépend de cette émulation, en ſouffriroit néceſſairement dans toutes ſes branches. Car de dire que ſi tous les hommes étoient réellement vertueux, ils pourroient ſans aucun égard à eux-mêmes conſumer autant par un principe de zèle pour ſervir leurs voiſins

& pour avancer le bien public, qu'ils en conſument maintenant par amour propre & par ambition, c'eſt une miſérable échappatoire, & une ſuppoſition déraiſonnable. Comme il y a toujours eu d'honnêtes gens dans tous les ſiécles, nous n'en manquons point ſans doute dans celui-ci. Mais informez-vous des Perruquiers & des Tailleurs, & demandez-leur dans quelles perſonnes ils ont découvert de telles vûës pour le bien public ? Qu'ils vous diſent ſi les plus riches & les plus illuſtres par leur naiſſance ſont ſi deſintereſſés. Demandez aux Paſſementiers, aux Merciers, & aux Marchands de toiles, ſi les plus riches, & ſi vous voulez les plus vertueuſes Dames, lorſqu'elles achètent argent comptant, ou qu'elles ſont dans l'intention de payer dans un tems raiſonnable, n'ont pas coutume d'aller de boutiques en boutiques pour marchander & pour conteſter, afin d'épargnèr une pièce de quatre ou de ſix ſols, de même que les femmes les plus néceſſiteuſes ?

Si l'on continue, & que l'on diſe qu'il n'y a pas il eſt vrai de ces gens zèlés pour le bien public, mais qu'il peut y en avoir. Je réponds que la choſe

eſt

eſt impoſſible. De même qu'on ne vit jamais les chats nourrir les ſouris au lieu de les tuer, ou faire le tour de la maiſon pour allaiter les petits rats. La choſe eſt auſſi impoſſible que de voir les Milans imiter le coq amoureux, & appeller les poules timides pour leur faire part de leur proye, ou couver leurs petits au lieu de les dévorer. Si ces animaux agiſſoient ainſi, ils ceſſeroient d'être chats, ou oiſeaux de proye. Ces actions ne ſont pas plus incompatibles avec la nature de ces animaux, que des actes ſi deſintéreſſés ne ſont contraires à la nature humaine.

REMARQUE (N.)

L'ENVIE *même, & l'amour propre, & la vanité, miniſtres de l'induſtrie, faiſoient fleurir les Arts & le Commerce.*

Page 15. Ligne 5. - 8.

L'ENVIE eſt une baſſeſſe d'eſprit qui nous porte à nous chagriner & à ſécher de douleur lorſque nous voyons les autres hommes jouir de certains objets, que nous regardons comme la ſource

ſource de leur bonheur. Je ne crois pas qu'il y ait une creature humaine, qui parvenue à un certain âge avec cette ſenſibilité naturelle, n'ait jamais reſſenti cette paſſion. Cependant je n'ai trouvé perſonne qui ait oſé, ſi ce n'eſt peut-être en badinant, avouer qu'il s'étoit rendu coupable de ce vice.

La honte qu'on a ſi généralement pour ce vice, vient de la forte habitude d'hipocriſie, qui dès notre berceau nous a appris à cacher à nous-mêmes la vaſte étendue de notre amour propre, & de toutes ſes branches. Il eſt impoſſible qu'un homme ſouhaite plus de bien à un autre, qu'il ne s'en ſouhaite à lui-même, ſi ce n'eſt peut-être dans les cas où il ſuppoſe une impoſſibilité d'obtenir pour lui-même l'accompliſſement de ſes ſouhaits. De-là nous pourrons aiſément découvrir, comment cette paſſion s'eſt formée, & a été excitée chez nous.

Dans ce deſſein, nous conſidèrerons prémièrement que nous penſons auſſi avantageuſement de nous-mêmes, que nous penſons deſavantageuſement de notre prochain, & cela avec une égale injuſtice. Quand donc nous appercevons que les autres jouiſſent ou doivent jouir

jouir un jour de ce dont nous ne les jugeons pas dignes, nous en ſommes affligés, & nous nous mettons en colère contre la cauſe de ce déſordre. Nous devons conſidérer en ſecond lieu, que nous ſommes toujours occupés à nous ſouhaiter du bien à nous-mêmes, chacun ſuivant ſon goût & ſon inclination. Lors donc que nous remarquons entre les mains des autres quelques-unes des choſes que nous aimons, & dont nous ſommes encore privés, nous ſommes auſſi-tôt affligés de ce que nous n'avons pas ce que nous trouvons ſi fort à notre gré. Ce chagrin ne peut être diſſipé, pendant que nous continuons d'eſtimer la choſe dont nous ſommes privés. Mais comme la défenſe de ſoi-même eſt active, elle nous oblige à mettre en uſage tous les moyens poſſibles, pour éloigner de nous le mal que nous reſſentons. Or l'expérience nous apprend que rien dans la nature n'eſt plus propre à adoucir ce chagrin, que de nous mettre en colère contre ceux qui ſont en poſſeſſion à notre préjudice de ce que nous eſtimons. Et par conſéquent, ſi nous entretenons, & ſi nous nourriſſons cette dernière paſſion, ce n'eſt que pour adoucir, & pour nous délivrer au moins en partie

de

de ce mal aiſe, où le chagrin nous avoit malheureuſement plongé.

L'*Envie* eſt donc un compoſé de chagrin & de colère. Les degrés de cette paſſion dépendent principalement de la proximité, ou de l'éloignement des objets, par rapport aux circonſtances dans leſquelles ſe trouve l'Envieux. Quelqu'un obligé d'aller à pied, porte envie a un Grand Seigneur, qui tient un caroſſe à ſix chevaux : cependant ſon envie ne ſera jamais auſſi violente, & auſſi tumultueuſe, que le ſera celle d'un homme qui tenant lui-même un caroſſe, ne peut en avoir qu'un à quatre chevaux.

Les ſymptômes de l'envie ſont auſſi différens, & auſſi difficiles à décrire que ceux de la peſte. Quelques fois l'envie paroît ſous une forme, & d'autres fois ſous une autre tout-à-fait différente. Parmi les *belles*, cette maladie eſt fort commune. Les indices en paroiſſent fort clairement dans les jugemens qu'elles portent, & dans les critiques qu'elles font les unes des autres. On voit cette paſſion dans toute ſa force chez les jeunes filles que la nature a ornées de beauté. A la prémière vûë elles ſe haïront mortellement, ſans

ſans autres motifs que ceux que leur fournit l'envie. Vous pouvez lire cette averſion & ce mépris dans leur contenance, ſi du moins elles n'ont pas encore acquis l'art de diſſimuler.

Cette paſſion paroît à découvert dans la multitude groſſière & impolie, ſur-tout lorſque les biens de la fortune ſont l'objet de leur envie. Ils médiſent de leurs fautes, ils s'efforcent à donner un mauvais tour à leurs actions les plus louables. Ils murmurent contre la Providence, & ſe plaignent hautement que les bonnes choſes de ce monde ſont principalement entre les mains de ceux qui ne les méritent pas. La plus groſſière partie de la multitude eſt ſouvent ſi violemment agitée par cette paſſion, que ſi ces gens n'étoient pas retenus par la crainte des Loix, ils iroient ouvertement attaquer ceux qui ſont les objets de leur envie, ſans conſulter que leur paſſion.

Les *perſonnes de Lettres*, qui ſont ſaiſis de cette maladie, ont des ſymptômes tout-à-fait différens. Lorſqu'ils portent envie à un Savant pour ſon eſprit, pour ſes talens, & pour ſon érudition, leur principal ſoin eſt de cacher adroitement cette foibleſſe, qui

les

les porteroit généralement à nier & à avilir les bonnes qualités qu'ils envient. Ils parcourent exactement les ouvrages de leurs Antagoniſtes. Chaque beau paſſage qu'ils rencontrent, augmente leur douleur. Auſſi captieux que ſévères dans leurs critiques, *ils font d'une mouche un élephant*, ils ne pardonnent pas la moindre ombre de faute, ils exagèrent même la plus petite omiſſion juſqu'à en faire une bévûë capitale.

L'envie eſt ſenſible dans les *Brutes*. Les chevaux la font voir dans les efforts qu'ils font pour ſe devancer les uns des autres. Les plus vifs courront juſqu'à ſe crever, plûtôt que de ſouffrir qu'un autre cheval les devance. Dans les chiens on peut voir avec la même évidence cette paſſion. Ceux qui ſont accoutumés à être careſſés, ne ſouffriront jamais patiemment qu'un autre chien ait cet honneur. J'ai vu un petit chien qui s'étrangloit à force de manger, plûtôt que de laiſſer quelque choſe à un compétiteur de ſon eſpèce.

Nous pouvons apperçevoir la même conduite dans les *enfans*, qui étant trop aimés, ſont devenus fantaſques & capricieux. Si par humeur ils refuſent quelquefois de manger ce qu'ils ont

demandé, & qu'on puiſſe ſeulement leur faire croire que quelqu'autre, que dis-je ! même le chat ou le chien vient le leur prendre, ils s'étrangleront pour avaler inceſſamment le morceau qu'ils ont à la bouche, & mangeront même contre leur appétit ce morceau dont un autre va profiter.

Si l'envie n'étoit pas comme imprimée dans la nature humaine, elle ne ſeroit pas ſi commune parmi les enfans, & l'on ne pourroit pas ſi généralement éguillonner la jeuneſſe par l'émulation. Ceux qui prétendent que tout ce qui eſt utile à la ſocieté vient d'un bon principe, attribuent les effets de l'émulation dans les Ecoliers à une vertu réelle & à une grandeur d'ame. L'émulation, dit-on, exige du travail & de la peine : il eſt donc évident que ceux qui ſe laiſſent conduire par ce principe, *renoncent à eux-mêmes.* Mais ſi nous examinons la choſe de près, nous trouverons que le ſacrifice qu'ils font de leurs aiſes & de leurs plaiſirs, eſt uniquement dû à l'envie, & à l'amour de la gloire. S'il n'y avoit pas quelque choſe de fort ſemblable à cette paſſion, mêlé avec cette prétenduë grandeur d'ame, il ſeroit impoſſible & de l'exciter,

ter, & de l'augmenter, par les mêmes moyens qui produiſent naturellement l'envie. Le jeune homme qui reçoit une récompenſe pour avoir le mieux fait ſa tâche, ſent la mortification qu'il auroit eu s'il en avoit été fruſtré. Cette réfléxion fait qu'il s'anime pour n'être point ſurpaſſé par ceux qu'il regarde à préſent comme ſes inférieurs ; & plus il a de vanité, plus il oubliera ſes inclinations favorites pour conſerver la victoire. Celui-là eſt chagrin qui a manqué le prix, malgré la peine qu'il s'eſt donnée pour bien réuſſir, & par conſéquent il eſt en colère contre celui qu'il doit regarder comme la cauſe de ſon chagrin. Il ſeroit ridicule, & il lui ſeroit même inutile de laiſſer paroître ſes mouvemens de colère. Ainſi, ou il ſera content d'être moins eſtimé que l'autre, ou bien renouvellant ſes efforts, il travaillera à devancer le condiſciple qui l'a ſurpaſſé. Il y a même dix à mettre contre un, que le jeune homme, s'il eſt deſintéreſſé, qu'il aime la joye & le repos, choiſira le premier parti, & qu'il deviendra un indolent & un pareſſeux. Tandis que celui qui ſera d'un caractère envieux, opiniâtre, avare, hargneux & querelleux, prendra des

peines incroyables, & deviendra enfin victorieux à ſon tour.

L'envie eſt fort commune parmi les *Peintres*, auſſi leur eſt-elle infiniment utile pour les engager à ſe perfectionner. Je ne dis point que de petits Barbouilleurs envient les plus grands Maîtres : mais il eſt manifeſte que la plûpart de ces ignorans ſont entâchés de ce vice, & qu'ils en font uſage contre ceux qui ſont immédiatement au-deſſus d'eux. Si l'Elève d'un fameux Artiſte a un génie brillant, qu'il aime à s'appliquer, il adorera d'abord ſon maître. Mais à meſure que ſon habileté augmente, il commence inſenſiblement à envier celui qu'il admiroit auparavant. Pour connoître la nature de cette paſſion, & pour ſentir qu'elle conſiſte dans ce que j'ai dit, nous devons ſeulement obſerver que ſi le Peintre, en s'animant, vient non-ſeulement à être égal, mais à ſurpaſſer celui auquel il porte envie, ſon chagrin ceſſe, & ſa colère eſt entièrement deſarmée. S'il haïſſoit ſon maître auparavant, il eſt maintenant bien aiſe d'être ſon ami, ſi l'autre veut bien y conſentir.

Les *femmes* qui ſont coupables de ce vice, & le nombre n'en eſt pas petit, tâchent

tâchent conſtamment d'exciter la même paſſion dans leurs *époux*. Et ſi une fois elles ont pu y réuſſir, l'envie & l'émulation qui ſe ſont emparées du cœur des époux, en a retiré un plus grand nombre de l'oiſiveté, de l'yvrognerie, & des autres vices, que tous les Sermons qui ont été prononcés depuis le tems des Apôtres.

CHACUN voudroit être heureux, jouir du plaiſir, & éviter la peine, s'il pouvoit. L'amour propre nous fait donc enviſager chaque créature qui paroît contente, comme une rivale que nous avons dans le bonheur. On appelle *aimer le mal pour l'amour du mal*, cette ſatisfaction que nous ſentons, en voyant la félicité des autres troublée, ſans que cependant il nous en revienne d'autre avantage, que le ſeul plaiſir dont nous jouiſſons à la vûë de cette félicité troublée. Le principe dont cette diſpoſition eſt l'effet, porte le nom de MALICE. Elle tire ſa ſource de la même origine que l'envie : car s'il n'y avoit point d'envie, il n'y auroit point de malice. Lorſque les paſſions ſont tranquiles, nous n'en craignons aucun mauvais effet : ſouvent même l'on ne ſe croit point ſujet à une foibleſſe, parce que dans

dans ce moment on ne s'en ſent point intérieurement affecté.

Un Seigneur bien mis, à qui il arrive d'être entièrement ſali par un caroſſe, ou par un chariot, eſt beaucoup plus l'objet de la raillerie de ſes inférieurs que de ſes égaux. Qu'elle en eſt la raiſon ? C'eſt que les prémiers lui portent beaucoup plus d'envie. Ils ſavent qu'il eſt fâché de cet accident ; & perſuadés qu'il eſt plus heureux qu'eux, ils ſont charmés de le voir chagrin. Mais une jeune Dame, qui alors ſe trouvera dans un de ſes momens ſérieux, aura pitié du Gentilhomme crotté, plûtôt que d'en rire. Un homme propre eſt une perſpective qui la réjouit, & il n'a rien qu'elle puiſſe lui envier. Nous rions, ou nous avons pitié de ceux auſquels il arrive quelques deſaſtres, ſuivant le plus de malice ou de compaſſion que nous avons en partage. Si un homme tombe, ou ſe bleſſe ſi légèrement que la compaſſion n'en ſoit point émuë, la pitié & la malice nous agitent alternativement dans cette occaſion. » En vérité, » *dit-on dans ces rencontres*, je ſuis » très-fâché de votre accident. Mon» ſieur, je vous demande pardon ſi je » ris. Je ſuis la plus ridicule créature

» du

» du monde de rire encore. Je vous » proteſte cependant que je ſuis très- » affligé. » Tels ſont les diſcours dont on ſe ſert pour déguiſer ſa malice. Il ſe trouve des gens ſi malins, qu'ils rient lorſqu'un homme s'eſt caſſé la jambe. D'autres ſont ſi portés à la compaſſion, qu'ils peuvent ſincèrement avoir pitié d'un homme qui a fait une très-légère tache à ſon habit. Mais perſonne n'a le cœur aſſez féroce pour ne pouvoir jamais être touché de compaſſion, & perſonne n'a un naturel ſi bon pour ne jamais avoir aucun plaiſir malicieux. Que la manière dont nous ſommes gouvernés par les paſſions eſt étrange! Nous portons envie à un homme, parce qu'il eſt riche, & par conſéquent nous avons pour lui une haine extrême. Mais ſi nous devenons ſon égal, tranquiles pour lors, la moindre condeſcendance de ſa part peut nous le rendre ami. Si nous lui devenons viſiblement ſupérieurs, nous pouvons même plaindre ſes malheurs. Les hommes qui ont du jugement & du bon ſens, ſont moins ſujets à l'envie que les autres perſonnes; parce qu'ils ont moins de doutes ſur leur mérite, & qu'ils s'admirent plus que les Fous & les Simples. Ils ne laiſſent

pas

pas appercevoir l'admiration dont ils ſont remplis ; mais il eſt inconteſtable que la ſolidité de leur jugement doit les aſſurer de leur vrai mérite : perſuaſion que les perſonnes d'un petit génie ne ſauroient avoir d'eux-mêmes, bien qu'ils ſe conduiſent ſouvent comme s'ils l'avoient.

L'Oſtraciſme † parmi les *Grecs* étoit un ſacrifice que l'on faiſoit des perſonnes de mérite, à une envie épidémique. On s'en ſervoit ſouvent comme d'un remède infaillible pour guérir & pour prévenir les maux qu'auroient produit la haine & l'animoſité du peuple. Une victime d'Etat appaiſe ſouvent les murmures de toute une nation. Dans les ſiècles ſuivans on s'eſt ſouvent étonné de cette barbarie, quoique ſi l'on ſe fût trouvé dans les mêmes circonſtances, on ſe ſeroit conduit exactement de la même manière. On attribuë ces excès à la malice du peuple, qui n'eſt jamais plus content que lorſqu'il voit un grand-

† Chez les *Grecs*, lorſqu'il y avoit quelque Citoyen qui ſe diſtinguoit par ſon mérite, on l'exiloit de peur qu'il ne ſe ſervît de ſon crédit pour opprimer ſa Patrie. *Senèque*, dans ſes Controverſes, s'exprime ainſi. *Sunt quædam tempora inimica Virtutibus.*

homme

Homme humilié. Pour nous, nous croyons aimer la juſtice, & trouver du plaiſir à voir le mérite récompenſé. Mais ſi des Perſonnes occupent long-tems les premiers Poſtes d'Honneur, la moitié d'entre nous s'en laſſe, Bientôt nous épluchons leur conduite, pour y découvrir des fautes; & ſi nous n'en trouvons aucune, nous ſuppoſons qu'ils les cachent avec art. C'eſt beaucoup ſi la plus grande partie ne ſouhaite pas que ce Miniſtre ſoit congédié. Les plus Grands-hommes doivent toujours craindre ces coups dangereux de la part de ceux qui ne ſont pas du nombre de leurs intimes amis, ou avec qui ils n'ont pas une grande habitude; parce que rien ne nous fatigue plus, que d'entendre répéter des louanges où nous n'avons aucune part.

PLUS le nombre des mouvemens qui compoſent une paſſion eſt grand, plus il eſt difficile de la définir, plus auſſi elle tourmente ceux qui en ſont agités; plus grande enfin eſt la cruauté qu'elle peut leur inſpirer contre les autres hommes. Auſſi rien n'eſt plus capricieux, & en même tems plus pernicieux que la JALOUSIE, qui eſt un compoſé d'*Amour*, d'*Eſperance*, de *Crainte*, & d'une forte doſe d'*Envie*. Cette der-

niere paſſion a déja été ſuffiſamment décrite; & le Lecteur trouvera ci-deſſous*, ce que je me ſuis propoſé de dire ſur la *Crainte*. Pour éclaircir donc le bizarre mêlange de la *Jalouſie*, je parlerai ici au long de L'ESPÉRANCE & de L'AMOUR.

ESPE'RER, c'eſt ſouhaiter avec quelque degré de confiance que la choſe déſirée arrive. La fermeté & la foibleſſe de notre eſpérance dépend entièrement du plus ou du moins de raiſons de confiance que nous avons. Cependant toute eſpérance renferme quelque doute. Lorſque notre confiance eſt parvenue à ce point que d'exclure tout doute, elle devient une certitude. Nous prenons alors pour arrivé, ce que nous avions ſeulement eſpéré auparavant. On peut bien dire une plume d'argent, d'or ou de verre, un cornet d'argent &c. ou telles autres expreſſions dont les termes s'excluent, & que l'uſage autoriſe. Mais on ne peut pas joindre l'épithète de *certaine* au terme d'eſpérance. Un homme qui employe une épithète qui détruit l'eſſence du ſubſtantif auquel elle eſt jointe, montre qu'il n'a aucune idée

* Dans la Remarque R.

idée du ſujet dont il parle. Plus nous apercevons clairement la force d'une épithète & la nature du ſubſtantif, plus l'abſurdité de ce compoſé contradictoire eſt palpable. On eſt, je l'avoue, moins choqué d'entendre quelqu'un parler d'une eſpérance certaine, que d'une glace chaude, ou d'un chêne liquide. Ce n'eſt pas qu'il y ait moins de contradiction dans les premières expreſſions que dans ces dernières. Mais le mot d'eſpérance, je veux dire l'eſſence de cette paſſion, n'eſt pas ſi clairement ni ſi généralement connue, que les mots & l'eſſence de la glace ou du chêne.

L'AMOUR déſigne en premier lieu une affection telle que les péres, les meres, & les nourriſſes ont pour les enfans ou celle que des amis ont l'un pour l'autre. Cette paſſion conſiſte à trouver à ſon gré, & à ſouhaiter du bien à la perſonne aimée. Portés à donner un bon tour à ſes paroles & à ſes actions, nous ſentons du penchant à excuſer, & à pardonner ſes fautes. Nous faiſons en toute maniere de ſon interêt le nôtre, fût-ce même à notre préjudice. Diſpoſés à ſympathiſer avec lui, nous trouvons de la ſatisfaction à partager ſes afflictions auſſi bien que ſa joie. Ce que je dis ici

n'eſt point romaneſque. Lorſque nous prenons ſincerement part aux malheurs d'autrui, l'amour-propre nous perſuade que le chagrin que nous éprouvons, doit adoucir & diminuer les ſouffrances de notre ami. Tandis que cette tendre réflexion flate notre douleur, il s'éleve chez nous un plaiſir ſecret, en conſidérant que ſi nous nous chagrinons, c'eſt pour une perſonne que nous aimons.

L'*Amour* déſigne en ſecond lieu, quelque choſe de différent de tout ce dont nous avons parlé. Ce n'eſt ni amitié, ni ſentiment de gratitude, ni l'affection qui naît des liaiſons de parentage. Deux perſonnes de different ſexe ſe trouvent à leur gré; ce ſentiment qu'ils ont l'un pour l'autre ſe nomme *Amour*. C'eſt dans ce dernier ſens que j'ai dit que l'amour entroit dans le ſingulier compoſé de la Jalouſie. C'eſt encore cet amour, & un heureux déguiſement de cette paſſion, qui nous porte à la conſervation de notre eſpéce. Ce dernier appétit eſt naturel & commun aux hommes & aux femmes qui n'ont rien de défectueux dans la formation de leurs organes. Ce ſentiment eſt auſſi naturel que celui de la faim, ou de la ſoif, quoiqu'on

quoiqu'on l'éprouve rarement avant l'âge de puberté. Si nous pouvions deshabiller la nature, & ſonder ſes replis les plus ſecrets, nous découvririons les principes de cette paſſion, avant qu'elle ſe faſſe ſentir ; nous appercevrions ces ſemences imperceptibles auſſi diſtinctement que nous voyons les dents dans un *Fœtus*, quoique les gencives ne ſoient pas encore formées. Il y a peu de perſonnes ſaines, ſur qui cet appétit n'ait fait quelqu'impreſſion avant l'âge de vingt ans.

La tranquilité & le bonheur de la Societé demandoient que cet appétit fût caché avec ſoin, & qu'il n'en fût jamais parlé en public. Auſſi regarde t'on, parmi les perſonnes bien élevées, comme très-criminel de parler en termes clairs, & devant le monde, de ce qui a quelque raport au myſtère de la propagation. Delà vient que le véritable nom de cet appetit, ſi néceſſaire pour la conſervation du Genre humain, eſt devenue honteux, & que les épithétes propres qu'on joint ordinairement à la concupiſcence, ſont *ſales* & *abominables*.

Ces mouvemens de la nature troublent & agitent ſouvent le corps de ceux qui veulent ſuivre les régles d'une mo-

rale ſévére, & d'une modeſtie rigide, long-tems avant qu'ils comprennent ce que c'eſt. Les perſonnes mêmes, & c'eſt une choſe à remarquer, qui ſont les mieux élevées & les mieux inſtruites, ſont généralement les plus ignorantes ſur cette matiere.

Je dois obſerver ici la diférence qu'il y a à cet égard, entre l'homme dans le ſimple état de nature, & la même créature placée dans la Societé Civile. Premierement, les hommes & les femmes, ſi on les laiſſoit dans la ſimplicité groſſiere de la nature, ſans les inſtruire des Sciences, des modes & des regles de la politeſſe, ils trouveroient d'abord la cauſe de ce trouble. Semblables aux autres animaux, ils ne manqueroient point d'uſer d'un remede toujours préſent. D'ailleurs il n'eſt pas probable qu'ils manquaſſent de trouver des préceptes, ou des exemples, chez les plus experimentés. En ſecond lieu, comme on doit ſuivre & obéir aux regles de la décence, & à celles que les Loix & la Religion nous preſcrivent, plûtôt qu'à aucun de ces mouvemens de la nature, les jeunes gens des deux ſexes ſont armés & fortifiés contre ces mouvemens dès leur plus tendre enfance. On employe la crainte

pour

pour les éloigner, autant qu'il eſt poſſible, de cet appétit. On l'étouffe même avec ſoin & ſévérité, auſſi bien que tous ſes ſymptômes, lorſqu'il oſe ſe montrer tant ſoit peu.

Les femmes ſur tout doivent conſtamment déſavouer ces ſentimens. Si même l'occaſion s'en préſentoit, elles doivent opiniâtrement nier qu'elles les euſſent jamais reſſenti, quand même elles auroient tous les ſymptômes qui les font découvrir. Si cette paſſion les jette dans des maladies, contentes de chercher leur guériſon dans la médecine, elles doivent ſupporter en ſilence leurs maux. Il eſt de l'interêt de la Societé que l'on conſerve la décence & la politeſſe, que les femmes languiſſent, dépériſſent & meurent, plutôt que de ſe ſoulager elles-mêmes d'une manière illégitime. Auſſi la partie du genre humain qui ſuit le plus exactement la mode, je veux parler des gens de naiſſance & de fortune, ne doivent jamais contracter de mariage, ſans faire une attention particuliere à la famille, aux richeſſes, & à la réputation de la perſonne dont ils ont deſſein de faire leurs épouſes. L'invitation de la nature doit être la derniere conſidération qui les dé-

[illegible]ine à conclure leur mariage.

[illegible]eux donc qui regardent les termes de concupiſcence & d'amour comme ſynonimes, confondent l'effet avec la cauſe. Cependant, telle eſt la force de l'éducation & de l'habitude, que nous penſons toujours comme on nous a enſeigné. Auſſi arrive-t'il quelquefois que des perſonnes de l'un & de l'autre Sexe aiment actuellement, ſans reſſentir aucun déſir charnel, ou ſans pénétrer dans les intentions de la nature, & ſans réfléchir à la fin qu'elle s'eſt propoſée, en rendant la créature humaine ſuſceptible d'une paſſion ſi vive.

Il eſt certain qu'il y a encore des perſonnes de ce caractêre. Mais le plus grand nombre de ceux qui défendent ces notions épurées, cachent leur véritable ſentiment par l'art & par la diſſimulation. Ceux qui ſont véritablement de ces Amans *à la Platonicienne*, ont pour l'ordinaire un viſage pâle, un air caduque, qui n'annonce rien de fort vigoureux. Ce ſont de ces tempérammens froids & flegmatiques, qui ne ſont point nés pour l'amour. Le tempéramment fort & robuſte du bilieux & du Sanguin eſt incompatible avec des ſentimens ſi ſpirituels. Les Perſonnes de cette conſtitution.

conſtitution ne ſçauroient exclure de l'amour toutes les penſées & tous les déſirs charnels.

Faiſons connoître aux amans les plus *Séraphiques* l'origine de leurs inclinations. Pour cet effet, ſuppoſons ſeulement qu'un autre ait la jouiſſance corporelle de la perſonne qu'ils aiment. Quels tourmens ne ſouffriront-ils pas de cette idée? Cependant les parens & les amis goutent une ſatisfaction réelle, en réfléchiſſant ſur les joyes & ſur les plaiſirs qu'un heureux mariage procurera à ceux auſquels ils ſouhaitent du bien.

Le curieux qui eſt habile à anathomiſer l'interieur de l'homme, peut obſerver que plus cet amour eſt ſublime & exempt de toutes penſées ſenſuelles, plus il eſt corrompu, & plus il dégénere de ſa pureté originelle & de ſa primitive ſimplicité. Les politiques n'ont jamais mieux fait connoître leur ſagacité, leur pouvoir, de même que leur travail & les ſoins qu'ils ont pris pour civiliſer la ſocieté, que dans l'heureuſe invention de mettre nos paſſions en jeu les unes contre les autres. D'un côté les moraliſtes habiles, en flattant notre vanité, augmentent continuellement la bonne

bonne opinion que nous avons déja de nous-mêmes ; & de l'autre en nous inſpirant une grande averſion pour la honte, ils nous ont appris avec grand ſoin à nous livrer la guerre à nous-mêmes, ou du moins à bien cacher & à bien déguiſer notre paſſion favorite, ſi nous ne la ſoumettons pas. C'eſt ainſi qu'ils nous ont appris à ſi bien cacher la concupiſcence, que nous la connoiſſons à peine quand nous la rencontrons dans notre ſein. Tromperie, diſſimulation, nous mettons tout en uſage pour nous en impoſer à nous-mêmes, & pour ſurprendre les autres ſur cet article.

Mais pour quel prix, dans quelle vue ſacrifions-nous ainſi nos plaiſirs & nos inclinations ? Peut-il y avoir quelqu'un d'aſſez ſérieux pour s'empêcher de rire, en conſidérant que pour tous ces ſoins hypocrites nous ne remportons d'autre récompenſe, que la vaine ſatisfaction de faire paroître notre eſpéce plus ſublime, & plus ſupérieure à celle des autres animaux, qu'elle ne l'eſt réellement, & que nous ne ſçavons l'être dans nos conſciences ? Cependant rien n'eſt plus vrai. Par là nous appercevons clairement, pourquoi il étoit néceſſaire de rendre odieuſe chaque parole, ou chaque action,

tion, par laquelle nous pouvions manifeſter le deſir naturel que nous ſentons de perpétuer notre eſpéce. C'eſt pour cela encore qu'on deshonore par le nom ignominieux de *Brutal* la perſonne qui ſuccombe & qui s'abandonne à la violence d'un appetit furieux, auquel il eſt difficile de réſiſter. On donne ce nom infame à celui qui, comme les autres animaux, obéit ſans fourberie & ſans hypocriſie à la demande la plus preſſante que la nature puiſſe lui faire.

Ce que nous appellons donc AMOUR n'eſt pas un appétit naturel, mais un ſentiment corrompu, ou plûtôt un compoſé, un amas de differentes paſſions contradictoires confondues dans une ſeule. C'eſt bien une production de la nature, mais elle eſt pliée & changée par la coutume & par l'éducation. Ainſi la véritable origine, & le premier motif de cette paſſion, comme je l'ai déja inſinué, ſont ſi bien étouffés dans les Perſonnes bien élevées, qu'ils ont peine à les connoître eux-mêmes. C'eſt pour cela que les effets de cette paſſion ſont ſi différens, ſi bizarres, ſi ſurprenans, & ſi inexplicables. Ces ſymptômes varient ſuivant l'âge, les forces, la réſolution, le tempéramment, les circonſtances, &

& le plus ou moins de politeſſe qu'à celui qui en eſt affecté.

C'EST cette paſſion qui rend la JALOUSIE ſi incommode, & cette eſpece d'Envie ſouvent ſi fatale. Ceux qui croyent qu'on peut être jaloux ſans aimer, ne connoiſſent pas cette paſſion. Il peut arriver, il eſt vrai, que des Maris qui n'ont pas la moindre affection pour leurs femmes, ſoient cependant en colere contr'elles pour leur mauvaiſe conduite. Quoique fort indifférens pour leurs Epouſes, ils peuvent être ſoupçonneux à leur égard avec raiſon, & même ſans raiſon. Ce qui les affecte dans de tels cas, ce n'eſt point la *Jalouſie*, mais leur vanité & l'intérêt qu'ils prennent à leur propre réputation. Ils reſſentent des mouvemens de haine contr'elles, & ils ſont bien aiſes de pouvoir les manifeſter ſans en ſentir de remords. Lorſqu'ils ſont coléres, ils peuvent ſe porter juſques à les battre, & aller coucher après cet exploit fort ſatisfaits. De tels maris veillent quelquefois ſur leurs femmes, & les font épier par d'autres; mais leur vigilance n'eſt jamais auſſi grande, que ſi l'amour étoit de la partie. Leurs recherches ne ſont accompagnées, ni de tant de ſoins, ni de tant d'adreſſe

d'adreſſe ; ils ne ſentent point cette crainte de faire quelque ſiniſtre decouverte, comme lorſque l'amour eſt mêlé avec les autres paſſions.

Ce qui me confirme dans cette opinion, c'eſt que nous n'obſervons jamais une pareille conduite entre un amant & une maîtreſſe. Lorſque ſon amour eſt éteint, s'il la ſoupçonne d'être infidéle, il la laiſſe, & il ne ſe rompt plus la tête ſur ſon ſujet. Au lieu qu'il eſt très dificile, même pour un homme de bon ſens, d'abandonner une maitreſſe bien aimée, quelles que ſoient les fautes dont elle puiſſe être coupable. Si dans ſa colere il la frappe, il eſt fâché de s'être laiſſé aller à cet excès. Son amour le fait réfléchir ſur la maniere dont il l'a traitée, & ſur la néceſſité où il eſt de ſe réconcilier avec elle. Il peut parler de la haïr, & ſouhaiter pluſieurs fois dans ſon cœur qu'elle ſoit pendue ? mais s'il ne peut venir à bout de ſe défaire entierement de ſa foibleſſe, il ne pourra jamais ſe débarraſſer de cette fille importune, quand même ſon imagination la lui repreſenteroit comme coupable du plus monſtrueux des crimes. En un mot, quoiqu'il ait réſolu & juré mille fois de ne plus la revoir, ne vous fiez pas à ces

ſermens

ſermens, quand même il ſeroit pleinement convaincu de ſon infidélité. Tandis que ſon amour ſubſiſte, ſon déſeſpoir n'eſt jamais de ſi longue durée. Au milieu des plus vifs tranſports de ſon affreux déſeſpoir, il s'attendrit, & il apperçoit de tems en tems des lueurs d'eſpérance. Son eſprit lui fournit des excuſes pour ſa maîtreſſe; & dès qu'il penſe à lui pardonner, il ſe donne la torture pour trouver des poſſibilitées, qui puiſſent la faire paroître moins criminelle à ſes yeux.

REMARQUE (O.)

Les PLAISIRS RE'ELS, *les Douceurs de la Vie, l'Aiſe & le Repos étoient devenus des biens ſi communs* &c.

Page 16. Lignes 6. 9. &c.

LE SOUVERAIN BIEN conſiſte dans le plaiſir, ſuivant la doctrine d'*Epicure*. Ce Philoſophe fut cependant toute ſa vie un modéle de continence, de ſobrieté, & des autres vertus. Cette apparence de contradiction a fait naître dans les ſiecles ſuivans, des diſputes ſur le ſens que ce grand homme attachoit

au

au mot de plaiſir. Ceux qui ont fait attention uniquement à la tempérance de ce Philoſophe, ont dit que les plaiſirs dont il avoit voulu parler, conſiſtoient à être vertueux. C'eſt ainſi qu'*Eraſme* dans ſes *Colloques*, nous dit †, qu'il n'y a point de plus grands *Epicuriens* que les Chrétiens pieux. D'autres, qui ont fait attention aux mœurs diſſolues de la plus grande partie de ſes Sectateurs, ont voulu qu'*Epicure* n'a pu entendre par les plaiſirs qu'il recommandoit que ceux des ſens, & l'aſſouviſſement de nos paſſions. Je ne déciderai point la diſpute : mais je crois que le plaiſir d'un homme, ſoit qu'il ſoit bon, ou méchant, conſiſte dans les choſes dont il fait ſes délices. Ainſi, ſans chercher plus loin dans le langage ſçavant une étymologie, je crois qu'un *Anglois* peut appeller avec juſtice plaiſir, toutes les choſes qui lui plaiſent. Suivant cette définition, il ſeroit tout auſſi abſurde de diſputer des plaiſirs des hommes que de leur goût ? *trahit ſua quemque voluptas.* * L'homme

† *Quod ſi de veris loquamur, nulli magis ſunt Epicurei quàm Chriſtiani piè viventes.* ERASMI *Colloquia.* Epicureus.

* *Virgilii* Eclog. II. verſ. 65.

L'homme mondain, voluptueux, bien qu'il ſoit ſans mérite, ambitionne la préſéance par-tout, & il ſouhaite d'être honoré plus que ſes Supérieurs. Il aſpire à poſſéder des Palais ſuperbes, & des Jardins délicieux. Son plaiſir principal eſt de ſurpaſſer les autres hommes par le nombre & par la beauté de ſes chevaux, par la magnificence de ſes caroſſes, par une nombreuſe ſuite, & par des meubles d'un grand prix. Pour ſatisfaire ſes déſirs, il doit avoir des maîtreſſes aimables, qui ſoient jeunes & belles. Elles doivent être de différent tempérament, & avoir des attraits différens, pour faire ſes plaiſirs. Il faut de plus qu'elles adorent ſa grandeur, & qu'elles aiment réellement ſa perſonne. Il faudroit auſſi que ſes Caves fuſſent fournies de ce que chaque Pays produit de plus excellent en vin. Sa table devroit être décorée de pluſieurs ſervices, dont chacun ſeroit compoſé d'une varietê choiſie de mets les plus exquis & les plus difficiles à trouver. Le bon goût doit y régner, & donner des preuves ſenſibles d'une cuiſine achevée. Pendant le repas, une muſique harmonieuſe, & des flateries bien tournées entretiennent ſucceſſivement les oreilles des Convives. Il n'em-

ploye

ploye jamais, fût-ce même pour les moindres bagatelles, que les Ouvriers les plus capables, les plus expérimentés, & les plus ingénieux; afin que ſon jugement & ſon goût paroiſſent auſſi évidemment dans les moindres choſes qui le regardent, que ſes richeſſes & ſa qualité ſe manifeſtent dans les choſes plus conſidérables.

Il ſouhaiteroit d'avoir diverſes perſonnes d'eſprit, également facétieuſes & polies, avec leſquelles il pût converſer. Il voudroit avoir à ſa diſpoſition quelqu'un qui fût fameux par ſa ſcience, & par une connoiſſance univerſelle. Pour ſes affaires ſérieuſes, il demanderoit de trouver des perſonnes habiles & expérimentées, qui fuſſent en même tems diſtinguées par leur diligence & par leur fidélité. Il éxige de ceux qui doivent l'accompagner, qu'ils ſoient du bel air, & qu'ils ayent bonne mine. Il demande d'eux des ſoins reſpectueux pour ce qui lui appartient, de l'activité ſans précipitation, de la promptitude ſans fracas, & une obéiſſance ſans bornes à tous ſes ordres. Rien ne lui paroît plus incommode, que d'être obligé de parler à ſes domeſtiques. Il voudroit qu'en faiſant attention à ſes

coups d'œil, ils appriſſent tous à connoître ſa volonté par ſes mouvemens les plus légers. La délicateſſe lui plaît dans tout ce qui l'aproche, & dans tout ce qui eſt employé autour de ſa perſonne. Il exige qu'on y obſerve religieuſement une propreté extraordinaire. Les principaux Officiers de ſa maiſon, doivent être des perſonnes de naiſſance, d'honneur & de diſtinction. Il aime qu'ils ayent de l'ordre, de l'œconomie & de l'invention. Quoiqu'il aime à être honoré de tout le monde, & qu'il reçoive avec joye les reſpects du commun Peuple, cependant l'hommage qui lui eſt rendu par des perſonnes de qualité, lui fait infiniment plus de plaiſir.

Pendant qu'il nage ainſi dans une mer de délices & de vanité, il s'occupe tout entier à exciter & à ſatisfaire ſes appetits. Dans cet état, il oſe encore déſirer que le monde le croye tout à-fait exempt de vanité & de ſenſualité, & qu'il donne un favorable tour à ſes vices les plus éclatans. Que dis-je! S'il pouvoit, il voudroit paſſer pour brave, pour généreux, pour être d'un bon caractère, & doué de toutes les autres vertus qu'il croit être d'un certain prix. Il voudroit même nous faire

croire

croire que la pompe & le luxe qui l'accompagnent, ne lui cauſent que de l'embarras; & que la grandeur avec laquelle il paroît, lui eſt un peſant fardeau: Grandeur cependant qui malgré ſes déſagrémens eſt inſéparable de la haute ſphére où il doit ſe mouvoir. Il tâche de nous perſuader que ſon noble eſprit, ſi fort élevé au deſſus des capacités vulgaires, bute à des fins beaucoup plus ſublimes, & qu'il ne ſçauroit ſe plaire dans la jouiſſance incommode des choſes ſi inutiles. Il oſe nous aſſurer que le plus haut point de ſon ambition eſt d'avancer le Bien public; & que ſon plus grand plaiſir eſt de voir ſon Pays floriſſant, & de rendre chacun de ſes concitoyens heureux. Telles ſont les choſes que les vicieux & le mondain honorent du nom de plaiſir. Quiconque eſt capable par ſon adreſſe, ou par ſa fortune, de jouir avec tous ces rafinemens du monde ſans rien perdre de ſa bonne opinion, eſt regardé comme un homme extremement heureux par cette partie du genre humain qui ſe pique d'être le plus à la mode.

D'un autre côté, la plûpart des anciens Philoſophes, & des graves moraliſtes, ſur tout les *Stoiciens*, ne regar-

doient comme un BIEN REEL aucune des choſes qui pouvoient leur être enlevées. Ils ont ſagement conſideré l'inſtabilité de l'honneur & des applaudiſſemens du peuple, le peu de ſolidité des richeſſes, & de tous les objets dont on peut jouir ici-bas. D'où ils ont conclu que le véritable bonheur devoit être placé dans la tranquile ſévérité d'un eſprit content, & exempt de faute & d'ambition ; dans un eſprit ſublime, qui ayant ſoumis tous les appétits ſenſuels, mépriſe également & les faveurs & les revers de la Fortune. Suivant eux, perſonne ne peut être mis au rang des mortels fortunés, que ceux qui faiſant conſiſter tous leurs plaiſirs dans la contemplation, ne déſirent rien que ce que chaque perſonne eſt capable de ſe procurer par ſoi-même. Un homme grand & élevé, qui armé de force & de réſolution a appris à ſoutenir les plus grandes pertes ſans peine, à endurer les ſouffrances ſans affliction, & à ſuporter les injures ſans reſſentiment, eſt le ſeul qui ſuivant eux puiſſe prétendre au bonheur.

Il y en a pluſieurs qui ſe ſont vantés d'être arrivés à ce haut point de *renoncement à ſoi-même*, & qui, ſi nous les en croyons, ſont élevés au-deſſus des mortels:

mortels ordinaires, & ont étendu leurs forces beaucoup plus loin que la nature ne les leur avoit accordé. Capables de conſidérer ſans terreur la colére des Tirans menaçans, & ſans effroi les plus éminens dangers, ils ont pu conſerver leur tranquilité au milieu des tourmens. Prêts d'aller à la mort avec intrepidité, ils ont quitté ce monde avec tout auſſi peu de répugnance, qu'ils avoient témoigné de joye en y entrant.

Cette eſpéce de Philoſophie a été la Secte dominante parmi les Anciens. Cependant d'autres, qui n'étoient point foux, ont rejetté ces préceptes comme impraticables; ils ont appellé ces notions des principes *romaneſques*, & ont tâché de prouver que cette ſublimité, que les *Stoïciens* aſſuroient d'eux mêmes, excedoit toutes les forces humaines. D'où ils ont conclu que les éclatantes vertus dont les *Stoïciens* ſe glorifioient, n'étoient fondées que ſur les idées pleines d'orgueil, d'arrogance & d'hypocriſie, qu'ils avoient concu d'eux-mêmes.

Cependant, malgré ces critiques, la partie du genre humain la plus grave, & la plûpart des hommes ſages qui ont vécu même depuis ce temps-là juſques

à ce jour, ſe ſont accordés avec les *Stoïciens* dans les points eſſentiels. On dit communément, qu'on ne peut trouver de véritable félicité dans ce qui dépend des choſes périſſables; que la paix intérieure eſt le plus grand de tous les biens; & qu'il n'y a point de victoire auſſi glorieuſe que celle que nous remportons ſur nos paſſions; que la ſcience, la tempérance, la force, l'humilité, & les autres ornemens de l'eſprit & du cœur, ſont les meilleures acquiſitions; que nul ne peut être heureux, excepté celui qui eſt bon; & que l'homme vertueux eſt le ſeul qui puiſſe jouir des vrais & ſolides plaiſirs.

On me demandera ſans doute, pourquoi j'appelle dans la Fable PLAISIRS RE'ELS, ceux qui ſont directement oppoſés aux plaiſirs que j'avoue avoir été mis au plus haut rang par les Sages de tous les ſiécles. Je réponds que je n'appelle point plaiſirs, les choſes que les hommes trouvent les meilleures, mais ſeulement celles qui leur plaiſent le plus. Comment puis-je croire que le principal plaiſir d'un homme eſt d'orner ſon eſprit, lorſque je le vois toujours occupé à pourſuivre les plaiſirs qui ſont contraires à ce but? *Jean* ne coupe

coupe jamais de boudin que ce quil en faut, pour que vous ne puiſſiez pas dire qu'il n'en a point pris. Après l'avoir mâché fort long-tems, vous le lui voyez avaler auſſi difficilement que ſi c'étoit du foin haché. Bien-tôt il tombe ſur le bœuf avec un appetit vorace,& ſe farcit juſqu'au goſier. N'eſt il pas inſuportable d'entendre *Jean* crier tous les jours que le boudin fait toutes ſes délices, & qu'il ne donneroit pas un liard pour du bœuf.

Je pourrois me vanter de témoigner autant de déſintereſſement & de mépris pour les richeſſes que *Senéque*. Je voudrois même entreprendre d'écrire en faveur de la pauvreté deux fois plus de volumes, que ce Philoſophe n'en a jamais écrit, pourvu ſeulement que j'euſſe la dixiéme partie de ſes revenus. Je pourrois dans cet état enſeigner le chemin à ce *Summum bonum*, à ce ſouverain bien, auſſi exactement que j'enſeignerois celui qui conduit à ma maiſon. Je dirois aux hommes, que pour ſe dégager de tout attachement mondain, & pour purifier ſon eſprit, il faut ſe dépouiller de ſes paſſions, comme on ôte les meubles d'une chambre qu'on veut nétoyer parfaitement. Je ſuis très-perſuadé,

ſuadé, dirois-je, que les plus rudes coups de la fortune ennemie, ne peuvent non plus faire de mal à un eſprit ainſi vuide de toutes craintes, de tous déſirs & de toutes inclinations, qu'un cheval aveugle ne pourroit en faire, s'il étoit dans un grand eſpace où il n'y eut rien contre quoi il put heurter. J'ai une idée fort nette de la théorie de toutes ces belles maximes, mais la pratique en eſt très-difficile. Si vous vous aviſez de venir vuider mes poches, ou d'enlever le manger devant moi lorſque j'ai faim, ou que vous fiſſiez ſeulement le moindre mouvement pour me cracher au viſage, je n'oſerois promettre de me conduire en Philoſophe.

Mais de ce que je ſuis forcé à me ſoumettre à chaque caprice de ma nature déreglée, vous ne devez pas, dira-t-on, en conclure que les autres ſoient auſſi peu maîtres de leurs paſſions. Auſſi eſt-ce pour cela que vous devez être diſpoſés à rendre hommage à la vertu partout où vous pourrez la rencontrer: à condition cependant que vous ne ſerez pas obligés de recevoir comme vertueuſes, que ces actions où vous pourrez appercevoir du *renoncement à ſoi-même*, & qu'il vous ſera permis de ne pas

juger

juger des hommes par leurs paroles, lorſque vous aurez devant les yeux toute la ſuite de leurs actions.

Après avoir examiné tous les états & toutes les conditions des hommes, j'avoue qu'il n'en eſt aucune où j'aye trouvé plus d'auſterité dans les mœurs, ou plus de mépris pour les plaiſirs terreſtres, que dans certaines maiſons Religieuſes. J'y ai vu des Perſonnes qui quittent & abandonnent volontiers le monde pour ſe faire la guerre à eux-mêmes. Dans leur ſolitude, ils s'occupent tout entiers à ſubjuguer leurs appétits Quelle plus grande preuve les hommes & les femmes peuvent-ils donner d'une parfaite chaſteté, & d'un amour extraordinaire pour une pureté accomplie, que de s'exclure eux-mêmes de la compagnie les uns des autres dans la fleur de l'âge, lorſque les paſſions ſont les plus violentes? Quel plus grand effort que de ſe priver pour toute la vie, par un renoncement volontaire, je ne dirai pas ſeulement de l'impureté, mais même des témoignages d'amitié les plus légitimes? Qui croiroit que ceux qui s'abſtiennent de viandes, ſouvent même de toutes ſortes de nourriture, ne ſont pas dans le vrai chemin qu'il faut tenir

pour ſubjuguer tous ces déſirs charnels? Je jurerois preſque que cette perſonne ne conſulte point ſes aiſes, qu'elle étrille tous les jours ſon dos & ſes épaules nues à grands coups de diſcipline, qu'elle s'éveille conſtamment à minuit, & quitte ſon lit pour faire ſa dévotion. Quel plus grand mépris peut-on témoigner pour les richeſſes, qu'en ſe faiſant ſcrupule de toucher de l'or ou de l'argent, fût-ce même avec les pieds? Quel mortel peut montrer moins de luxe ou plus d'humilité, que celui qui faiſant vœu de pauvreté, ſe contente des reſtes des autres, & des morceaux de pain qu'on a la charité de lui donner.

De ſi beaux exemples de renoncement à ſoi même me forceroient à m'aller jetter aux pieds d'une vertu ſi ſublime, ſi je n'en étois détourné par les jugemens d'une grande quantité de perſonnes ſçavantes & d'un rang diſtingué. Ils diſent unanimement que je me ſuis trompé, & que tout ce que j'admire-là n'eſt que farce & qu'hypocriſie. J'entends dire que, malgré l'amour *Séraphique* auquel d'auſteres Religieux prétendent, on ne voit parmi eux que diſcorde. L'on m'aſſure que de tant de Nones & de Moines qui me paroiſſoient

de

de ſi bons Pénitens dans leurs Cloîtres, il n'y en a aucun qui ſacrifie ſes paſſions favorites. On me dit que parmi ces femmes, celles-là qui paſſent pour vierges ne le ſont pas toutes; que ſi j'étois initié dans leurs myſteres, & que j'examinâſſe quelques-unes de leurs retraites ſouterraines, je ſerois bientôt convaincu par des ſcènes d'horreur, que quelques-unes de ces Religieuſes ont été certainement meres. Parmi les Moines, je verrois régner la calomnie, l'envie, la malice, la gloutonnerie, l'yvrognerie, & des impuretés d'une eſpece plus exécrable que l'adultere même. On me dit que les Religieux mendians ne différent des autres Gueux que par leurs habits. Les uns & les autres trompent également les gens par le ton pitoyable qu'ils prennent, & par une apparence extérieure de miſere. Mais que ces gueux ayent perdu de vue les perſonnes qui les ont ſecouru, ils quitent bientôt leur langage hypocrite, & courent ſatisfaire leurs appetits.

Si les étroites regles qn'on ſuit dans les Cloîtres, ſi le grand nombre de marques extérieures de dévotion qu'on obſerve dans les Ordres Religieux, méritent de telles cenſures, où pouvons-nous eſpé-

rer de trouver cette vertu ſévere ? En effet, ſi nous examinons les actions des zelés antagoniſtes, & des rigides accuſateurs de ces dévots Religieux, nous ne trouverons pas même chez eux l'apparence du *renoncement à ſoi même*. Dans tous les pays, les vénérables Théologiens de toutes les ſectes, même des Egliſes qui ſuivent la réforme la plus exacte, prennent ſoin avec le *Cyclops Evangeliphorus*, premierement *ut venri bene ſit*, & enſuite *ne quid deſit iis quæ ſub ventre ſunt*. Ils aiment outre cela à avoir des maiſons convenables, de beaux meubles, de bons feux en hiver, des jardins agréables pour l'été, des habits propres, & aſſez d'argent pour élever leur famille. Ils ambitionnent la préſéance dans toutes les Compagnies, ils exigent d'un chacun du reſpect & des égards. Moins inquiets pour ce qui regarde la Religion, ils laiſſent aller les choſes comme il leur plaît.

Ces douceurs que je viens de nommer ſont miſes au rang des plaiſirs les plus néceſſaires de la vie : les plus modeſtes n'ont pas honte de les reclamer, & ſans eux ils ſont mal à leur aiſe. Rien n'eſt plus certain que & les Eccléſiaſtiques & les Laïques ſont tous faits au même

même moule, & qu'ils ont tous la même nature corrompue. Nés avec les mêmes infirmités, on leur voit les mêmes paſſions, les mêmes tentations les font ſuccomber. C'eſt pourquoi, ſi les Eccleſiaſtiques appliqués à leur vocation peuvent ſeulement s'abſtenir du meurtre, de l'adultere, du jurement, de l'ivrognerie, & d'autres vices odieux, on regarde leur vie comme exemplaire, & leur réputation comme ſans tache. Leur employ les rend ſaints : enſorte qu'ils peuvent ſe mettre à tel prix que leur vanité & leurs talens le leur permettront, nonobſtant le grand nombre d'appetits charnels qu'ils aſſouviſſent, & les plaiſirs les plus délicats dont ils jouiſſent.

Je n'ai rien à dire contre tout cela ; mais je n'apperçois point de *renoncement à ſoi-même* dans la conduite de ces perſonnes. Cependant ſans ce renoncement, il ne ſçauroit y avoir de vertu. Eſt ce mortifier ſa chair, que de ne point déſirer une plus grande portion des biens terreſtres, que celle qui doit ſatisfaire toute perſonne raiſonnable ? Y a-t'il beaucoup de mérite à n'être pas vicieux, & à éviter les indécences qui ſont contraires aux bonnes mœurs,

dont aucun homme prudent ne voudroit même être coupable, quoiqu'il n'eût point de religion.

Le Clergé, dira-t on, eſt extrememment violent dans ſes reſſentimens. Il ſuffit ſeulement de faire à un Eccléſiaſtique quelque léger affront, pour lui faire perdre toute patience. Dès qu'on attaque leurs droits, ils ſont tout feu pour les conſerver. Rien ne leur coûte pour empêcher que leur Vocation ne ſoit expoſée au mépris. Mais ce n'eſt point pour l'amour d'eux-mêmes qu'ils prennent ſi fort à cœur la perte ou la diminution de leurs priviléges, mais afin d'être plus utiles aux autres. C'eſt pour la même raiſon qu'on les voit ſi attentifs à ſe procurer les plaiſirs & les commodités de la vie. S'ils ſouffroient qu'on les inſultât, ſi contens d'une nourriture groſſiere, ils ne portoient que les habits les plus ſimples, la multitude qui juge ſur les apparences extérieures, ſeroit portée à penſer que les Prêtres ne ſeroient pas plus les objets immédiats de la providence que les autres hommes. Ainſi le vulgaire ne mépriſeroit pas ſeulement leurs perſonnes, mais ce mépris s'étendroit juſques ſur leurs cenſures, ſur leurs inſtructions & ſur leurs exhor-

exhortations. C'eſt-là une excuſe admirable ; & comme on l'allegue ſouvent, j'en examinerai la ſolidité.

Je ne ſuis point de l'opinion du ſçavant Docteur *Echard* † qui croyoit que la pauvreté étoit une de ces choſes qui expoſent le Clergé au mépris. Tout ce que la pauvreté peut faire, c'eſt de découvrir leur côté foible. Lors en effet que les hommes ſont toujours à luter contre leur baſſe condition, & qu'on apperçoit par leurs plaintes qu'ils ſont incapables de ſupporter tout le poids de leur mauvaiſe fortune, ne font-ils pas voir combien la pauvreté les tourmente ? On découvre par leurs inquiêtudes, combien ils ſeroient aiſes de voir leur état amélioré, & quel cas ils font des choſes de ce monde. Celui qui harrangue ſur le mépris des richeſſes & ſur la vanité des biens de la terre, avec une robe craſſeuſe & toute uſée, parce qu'il n'en a point d'autre : celui qui quitteroit pour toujours ſon vieux chapeau plein de graiſſe, ſi quelqu'un lui en donnoit un meilleur : celui qui boit la petite Biere chez lui d'un air triſte, mais qui ſaute ſur

†C'eſt dans ſon Hiſt. d'Anglet. que ce Docteur dit cela.

ſur un verre de vin lorſqu'il en peut attraper hors de chez lui : celui qui mange ſes mets groſſiers avec peu d'appétit, mais qui tombe avidemment ſur ce qui plaît à ſon palais : celui qui témoigne une ſoif extraordinaire, lorſqu'il eſt invité à un ſplendide diner : c'eſt un tel homme qui eſt mêpriſé, non parce qu'il eſt pauvre, mais parce qu'il ne ſait pas profiter de ce contentement & de cette réſignation qu'il prêche aux autres. Par ſa conduite, il fait voir que ſes inclinations ſont oppoſées à ſa doctrine. Mais lorſqu'un homme par grandeur d'âme, ou ſi vous voulez par une vanité obſtinée, (car ces deux principes produiſent le même effet dans le cas que j'examine) forme la réſolution de ſoumettre ſincerement ſes appétits à la raiſon, & qu'en conſéquence il refuſe toutes les offres qu'on peut lui faire pour le mettre à ſon aiſe : lorſqu'embraſſant avec gayeté une pauvreté volontaire, il rejette tout ce qui peut ſatisfaire ſes ſens, & qu'il ſacrifie actuellement toutes ſes paſſions à ſa vanité : le vulgaire bien loin de mépriſer un tel homme ſera prêt à le déifier & à l'adorer. Combien les Philoſophes *Cyniques* ne ſe ſont-ils pas rendu fameux, uniquement

uniquement en refuſant de diſſimuler & de ſe ſervir du ſuperflu ? Eſt-ce que le plus ambitieux Monarque † qu'il y ait jamais eu au monde, n'a pas eu la condeſcendance d'aller faire une viſite à *Diogéne* dans ſon tonneau ? Et ne rendit il pas à une incivilité préméditée, le compliment le plus ſuperbe qu'un homme de ſa vanité fut capable de faire.

Les hommes veulent bien ajouter foy aux diſcours les uns des autres, lorſqu'ils voyent quelques circonſtances, & quelques faits qui appuyent ce qu'on leur dit. Mais lorſque nos actions contrediſent directement ce que nous diſons, il y a de l'impudence d'exiger qu'on nous croye. Si dans un temps de gelée, nous voyons un homme robuſte avec des joues toutes en feu & les mains chaudes revenir de quelque violent exercice, & qu'il nous diſe qu'il ne ſe ſoucie point du feu, nous ſommes portés facilement à

† *Alexandre le Grand* étant allé faire viſite à *Diogéne*, Philoſophe *Cinique*, il lui demanda s'il ne vouloit rien. *Diogéne* ſe contenta de l'avertir ſeulement, ſans compliment ni cérémonie, de ſe mettre dans une ſituation qui ne lui dérobât pas la préſence du Soleil.

à le croire, ſur-tout s'il s'en détourne actuellement, & que nous ſachions d'ailleurs qu'il ne manque ni de chauffage ni d'habits. Mais ſi nous entendions dire la même choſe à un pauvre miſérable, qui auroit les mains enflées & le tein livide, dont l'habit ſeroit des plus minces & tomberoit par lambeaux, nous ne croirions pas un mot de ce qu'il nous diroit : nous le regarderions même comme un fieffé menteur, ſi nous le voyons tremblant & friſſonnant ſe traîner vers une coline expoſée au Soleil. Malgré ce qu'il nous diroit, nous concluerions que des habits épais & un bon feu lui feroient un ſenſible plaiſir.

L'application de cette comparaiſon eſt facile, S'il y a ſur la terre un Eccléſiaſtique qui veuille nous faire croire qu'il ne ſe ſoucie point du monde, & qu'il priſe l'ame au deſſus du corps, il il n'a ſeulement qu'à ne point témoigner par ſa conduite, qu'il prend plus à cœur les plaiſirs ſenſuels que les ſpirituels. Alors il peut s'aſſurer que la pauvreté, qu'il fait ſupporter avec tant de courage, ne l'expoſera jamais au mépris.

Suppoſons un Paſteur, qui chargé d'un petit troupeau, en a beaucoup de

ſoin.

ſoin. Il prêche, il viſite ſes paroiſſiens, il les exhorte, il reprend ſon Peuple avec prudence & avec zéle, il travaille de tout ſon pouvoir à le rendre heureux. Il eſt inconteſtable que le troupeau commis à ſes ſoins, lui a déjà de grandes obligations. Mais pouſſons encore plus loin notre ſupoſition. Supoſons que ce bon Paſteur renonçant à ſoi-même, content de vivre avec la moitié de ſon revenu, n'accepte que vingt livres ſterling par an, au lieu de quarante qu'il pouvoit prétendre. Je ſuppoſe enfin qu'il aime ſi fort ſes Paroiſſiens, qu'il ne veuille jamais les quitter, pour quelqu'avancement que ce ſoit, pas même quand on lui offriroit un Evêché. Tout cela eſt brillant, j'en conviens; mais je ne vois point que ce ſacrifice doive être une tâche fort difficile à remplir. C'eſt même le moins qu'on puiſſe attendre d'une perſonne qui profeſſe la mortification, & qui ne fait aucun cas des plaiſirs mondains. Cependant j'oſe promettre qu'un Théologien ſi déſinterreſſé ſera aimé, eſtimé & loué par tout le monde, malgré la grande corruption du genre humain. Que dis-je! Je jurerois que s'il s'animoit davantage, qu'il donnât plus de la moitié de ſon petit revenu aux

pauvres

pauvres, qu'il ne vécut que de gruau, d'avoine & d'eau, qu'il couchât ſur la paille, & qu'il portât les habits les plus groſſiers; je jurerois, dis-je, qu'on ne lui reprocheroit jamais ſa maniere ſimple de vivre. Sa pauvreté ne ſeroit deshoneur, ni à lui, ni au caractere dont il ſeroit revêtu. Jamais on ne feroit mention de ſa miſere, que pour le louer; Sa mémoire ſeroit à jamais en bénédiction.

» Mais, *dit une Demoiſelle jeune & charitable*, vous qui avez le cœur aſſez dur pour laiſſer mourir de faim votre Curé, n'avez-vous pas du moins quelque reſte de compaſſion pour ſa femme & pour ſes enfans? Que doit-il reſter à ce miſérable paſteur, après avoir partagé ſi impitoyablement ſa penſion? Il jouira à peine du quart. Voudriez-vous que la pauvre femme & ſes innocens enfans vécuſſent auſſi de gruau, d'avoine & d'eau, & qu'ils couchaſſent ſur la paille? Avez-vous quelque pitié & quelque conſcience avec toutes vos impertinentes ſuppoſitions, & avec votre chimérique *renoncement à ſoi même*? Si même ils vivoient ſuivant le régime homicide que vous leur preſcrivez, comment,

avec

„ avec moins de dix livres ſterling, „ voulez-vous qu'une famille entiere „ puiſſe s'entretenir.

Ne vous fâchez point, *Fille charitable.* J'ai trop d'égards pour votre aimable ſexe pour préſcrire un régime de vie ſi maigre à des hommes mariés. Dans mes ſuppoſitions j'avois oublié, je l'avoue, les femmes & les enfans. La principale raiſon de cet oubli, c'eſt que j'ai cru que les pauvres Prêtres n'en avoient pas beſoin. Qui en effet s'imagineroit que le Curé qui doit enſeigner les autres par ſon exemple auſſi-bien que par ſes préceptes, ne fût pas capable d'impoſer ſilence à ces déſirs, que le monde corrompu appelle même déraiſonnables? D'où vient, je vous prie, que ſi un apprenti ſe marie avant que d'avoir fini ſon tems, à moins que ce ne ſoit pour faire une fortune, tous ſes parens ſont en colere contre lui, & qu'il n'y a perſonne qui ne le blâme? C'eſt uniquement parce que cet homme n'a point d'argent dans ce tems-là à ſa diſpoſition, & qu'actuellement engagé au ſervice de ſon maître, il n'a pas le loiſir, peut-être même peu de capacité pour pourvoir aux beſoins d'une famille. Que devons-nous donc dire d'un Paſteur qui

n'a

n'a que vingt livres ſterling, ou, ſi vous voulez, que quarante par an, & qui lié plus étroitement par tous les ſoins que ſa paroiſſe exige, n'a que peu de tems dont il puiſſe diſpoſer, & qui même pour l'ordinaire a moins d'habilité pour gagner quelque choſe d'ailleurs.

» Mais, dira-t on, n'eſt-il pas raiſon-» nable qu'il ſe marie ? Pourquoi un » jeune homme tempérant, qui n'eſt » coupable d'aucun vice, ſeroit-il pri-» vé des douceurs que l'on goûte dans » les embraſſemens légitimes d'une ai-» mable épouſe ? » Fort bien. Le mariage eſt légitime ; & un caroſſe ne l'eſt-il pas auſſi ? Il lui eſt par conſéquent tout auſſi permis d'acheter un caroſſe, que de ſe procurer une femme. Mais à quoi ſerviroit cette permiſſion à un homme qui n'auroit pas de quoi l'entretenir ! Si donc l'Eccléſiaſtique veut avoir une femme, qu'il en cherche une qui ait de l'argent, ou du moins qu'il attende qu'un plus grand Bénéfice, ou quelqu'autre bonne fortune le mette en état de la bien entretenir, & de ſubvenir à toutes les dépenſes inſéparables du mariage.

» Mais une fille qui aura du bien, ne » le voudra pas. D'ailleurs il ne peut

» pas

» pas attendre, il a fort bon appétit, il » jouit d'une ſanté ferme & vigou- » reuſe. Chacun ne peut pas vivre ſans » femme. *Il vaut mieux ſe marier que* » *brûler.*

Quelle eſpece de *renoncement à ſoi-même* eſt ce donc que ceci ? Le jeune Eccléſiaſtique eſt modéré, & il ſouhaite-roit ſincerement d'être vertueux ; mais c'eſt à condition que vous ne traverſerez point ſes inclinations. Il promet de ne point aller dans le nid d'autrui, pour-vu que le ſien ſoit bien fourni. Perſon-ne ne doit douter, diſons-le, que ſi ce reſpectable Eccléſiaſtique fût venu dans un tems de perſécution, il n'eût été très-propre à ſouffrir le martyre, quoiqu'aujourd'hui il n'ait pas même aſſez de forces pour ſouffrir patiem-ment la plus légere égratignure au doigt.

Que devons nous penſer, lorſque nous voïons un ſi grand nombre d'Ec-cléſiaſtiques ſatisfaire leur concupiſcen-ce & leur appétit brutal ? Lorſque par cette conduite nous les voyons courir à une pauvreté inévitable, qui doit les expoſer néceſſairement au mépris de tout le monde, à moins qu'ils ne la ſupportent avec plus de fermeté & de courage

courage qu'ils n'en font paroître dans toutes les autres occaſions. Quel fond pouvons nous faire ſur ce qu'ils nous diſent, lorſqu'ils proteſtent qu'ils ſe conforment au monde, non parce qu'ils prennent plaiſir dans ces décences, dans ces convenances, & dans les agrémens de la vie, mais uniquement pour empêcher que leur emploi ne tombe dans le mépris, & pour être ainſi plus utiles aux autres? N'avons-nous pas raiſon de croire que ce qu'ils diſent, n'eſt que fauſſeté & qu'hypocriſie? Ne devons-nous pas juger que la concupiſcence n'eſt pas le ſeul appétit qu'ils ont à ſatisfaire? N'avons-nous pas lieu de croire que les airs hautains, que ce reſſentiment vif & prompt qu'ils témoignent en recevant des injures, que la grande propreté avec laquelle ils s'habillent, & que la délicateſſe de palais qu'on obſerve dans la plûpart de ceux qui ſont en ſituation de faire quelque dépenſe, ſont des indices de vanité & de luxe, auſſi bien dans le Clergé que dans le Séculier? Ne pouvons-nous pas décider qu'il n'y a pas plus de vertu parmi eux, que dans toute autre Profeſſion?

Je crains d'avoir fait quelque peine à pluſieurs de mes Lecteurs, en inſiſtant

ſi long-tems ſur ce que j'entends par les *plaiſirs réels*. Cependant, je ne puis m'empêcher d'ajouter ici une choſe qui me vient dans l'eſprit. Elle ſervira à confirmer ce que j'ai déja avancé.

Ceux qui gouvernent les autres ſont du moins tout auſſi ſages, généralement parlant, que ceux qui ſont gouvernés. Prenons donc modele ſur nos Supérieurs. Jettons les yeux ſur toutes les Cours, & ſur tous les Gouvernemens de l'Univers. C'eſt en examinant les actions des Grands que nous pouvons ſûrement connoître quelles ſont les opinions, & les plaiſirs qui ſont les plus ſenſibles à ceux qui ſont dans les plus hauts poſtes. Puiſque s'il eſt toujours permis de juger des inclinations des Hommes par leur maniere de vivre, il eſt évident que ceux qui peuvent faire ce qu'ils veulent, ſont moins expoſés à faire porter un jugement faux; ils ne courent pas riſque qu'on leur faſſe tort, dès qu'on juge d'eux par leurs actions.

Si dans quelque Pays que ce ſoit les Grands d'entre le Clergé, auſſi bien que d'entre les Laïques, ne faiſoient point de cas des plaiſirs terreſtres, & s'ils ne tâchoient pas de ſatisfaire leurs appétits, pourquoi l'envie & la vengeance ſe-

roient-elles ſi violentes parmi eux ? Pourquoi toutes les autres paſſions ſeroient-elles entretenues, & rafinées dans les Cours des Princes, plus que par-tout ailleurs ? Pourquoi encore leurs repas, leurs recréations, & toute leur maniere de vivre eſt-elle toujours ſi fort approuvée, enviée, & imitée même par les plus ſenſuels du même Païs ? Si mépriſant tous les ornemens extérieurs, ils aimoient uniquement à embellir leur eſprit, pourquoi ſe procureroient-ils un ſi grand nombre d'ameublemens ? Pourquoi feroient-ils uſage de la plûpart des amuſemens les plus favoris de ceux qui ſont adonnés au luxe ? Pourquoi notre Grand-Tréſorier, ou un Evêque, le Grand-Seigneur, ou le Pape de *Rome*, s'ils n'ambitionnoient qu'à être bons & vertueux, s'ils ne travailloient qu'à ſubjuguer leurs paſſions ; pourquoi, dis je, auroient-ils beſoin pour leur uſage d'un plus grand revenu, d'un plus riche équipage, d'un train plus magnifique, que non pas un ſimple Particulier ? Quelle eſt donc la vertu dont l'exercice demande autant de pompe & de ſuperflu, qu'on en voit chez tous les Grands ? Un homme qui n'a qu'un plat ſur la table, n'a-t'il pas autant

autant d'occaſions de pratiquer la tempérance, que celui qui a conſtamment une table de trois ſervices, qui ſont chacun de douze plats? On peut auſſi-bien exercer la patience, & être auſſi diſpoſé à renoncer à ſoi-même, étant couché ſur un matelas, ſans rideaux ni ciel de lit, que ſi l'on étoit mollement étendu ſur un lit de velours, placé ſur une eſtrade de ſeize pieds de haut. Les vertus & les qualités de l'ame ne ſont, ni une charge, ni un fardeau. Un Homme peut ſupporter les malheurs avec courage dans un grenier; il peut oublier les injures qu'on lui fait, quoiqu'il aille à pied; il peut être chaſte, quoiqu'il n'ait pas de chemiſe ſur le dos. Je crois qu'un petit bateau peut auſſi bien porter un homme avec tout ſon ſavoir & toute ſa religion, qu'une berge à ſix rames; ſur-tout, ſi c'étoit ſeulement pour aller de *Lambeth* † à *Weſtmenſter* *: ou peut-être l'humilité ſeroit-elle une vertu ſi

† L'Archevêque de *Cantorbery*, *Primas totius Angliæ*, fait ſa réſidence à *Londres* dans le Palais de *Lambeth*, ſitué ſur la *Tamiſe* vis-à-vis de *Weſtminſter*.

* Le Palais de *Weſtminſter*, dont une partie fut brûlée ſous le regne de *Henri* VIII. eſt le lieu où s'aſſemble le Parlement.

peſante, qu'il fallût ſi chevaux pour la traîner ?

Diroit on que les hommes ne ſe laiſſant pas facilement gouverner par ceux qu'ils enviſagent comme leurs égaux, il eſt néceſſaire que les perſonnes qui ſont à la tête des affaires, ſurpaſſent les autres par la pompe & le faſte, qui ſeul peut tenir la multitude en crainte ; & que par conſéquent, il eſt néceſſaire que tous ceux qui occupent de grands Poſtes, ayent des caracteres exterieurs d'honneur, & des marques éclatantes de pouvoir, qui les diſtinguent du vulgaire.

Objection frivole, s'il en fût jamais. Ce pompeux éclat peut uniquement être utile aux pauvres Princes, & aux Gouvernemens foibles & précaires, qui incapables par eux mêmes de conſerver la tranquilité publique, doivent ſuppléer par cet extérieur éblouiſſant au pouvoir réel qui leur manque. Ainſi, le Général des *Indes Orientales* à *Batavia* eſt obligé de trancher du Grand, & de vivre dans une magnificence infiniment au deſſus de ſa qualité, pour imprimer de la terreur aux habitans de l'Ile de *Java*, qui, s'ils avoient de l'adreſſe & de la conduite, ſeroient aſſez puiſſans pour

pour accabler leurs Maîtres, quand même leur nombre ſeroit dix fois plus grand qu'il n'eſt en effet. Mais les grands Princes, & les Etats qui ont de puiſſantes Flottes en mer, & de nombreuſes Armées en campagne, n'ont pas beſoin de pareils ſtratagêmes. Ce qui les rend formidables dans les Pays étrangers, ne manque jamais d'être leur ſûreté dans leur propre pays. C'eſt-là ma premiere réponſe.

En ſecond lieu, dans toutes les Sociétés il n'y a que la ſévérité des Loix, l'impartialité, & l'exactitude dans l'adminiſtration de la Juſtice, qui puiſſent défendre les vies & les biens des citoyens contre les entrepriſes des ſcélérats. Les robes d'écarlate des Echevins, les chaînes d'or des Shérifs †, les magnifiques harnois de leurs chevaux, & tout ce vain éclat d'une grandeur affectée, peuvent donner du ridicule; mais jamais ils n'empêchent les Filoux de voler, de percer les maiſons, & d'aſſaſſiner : tout au plus ſi ces ornemens pompeux font quelque impreſſion ſur

† Shérif de *Londres*. Il y en a deux. C'eſt un Magiſtrat qu'on crée tous les ans, & dont les fonctions répondent à peu-près à celles du Prévôt de l'Iſle en France.

les

les perſonnes qui ne ſont pas encore familiariſées avec le vice. Ces gens-là peuvent être animés par cette pompe à la vertu, mais ils ne ſauroient être arrachés du crime par ſon moyen. Pour ceux qui ſont des ſcélérats achevés, ils ne peuvent être retenus que par la crainte des Sergens ſeveres, par de fortes Priſons, par des Géoliers vigilans, par l'Exécuteur & par le Gibet. Si *Londres* étoit ſeulement une ſemaine ſans Commiſſaires de quartier, & ſans Guet de nuit, la moitié des Banquiers ſeroient ruinés dans ce court eſpace de tems. Si le *Lord-Maire* † n'avoit rien pour ſe défendre que ſa grande Epée à deux mains, ſon grand Bonnet de protection qu'il met lorſqu'il fait ſon emploi, & ſa Maſſe dorée, il ſeroit bientôt dépouillé dans les rues de la Ville, de tous les ornemens qui ſont ſur ſon ſuperbe caroſſe.

Mais ſuppoſons que les yeux de la

† Chacun ſait que le *Lord-Maire* de *Londres* ne paroît jamais en public qu'avec beaucoup de pompe, mais la magnificence éclate ſur-tout le jour de ſon inſtallation. C'eſt alors qu'on porte devant lui la Maſſe & l'Epée, le Porte-Epée ayant ſon grand Bonnet de parade ſur la tête.

populace

populace fuſſent effectivement éblouis par un extérieur affecté. Je vous demande ſi les Grands faiſoient leurs premiers délices de la vertu, pourquoi étendroient-ils leurs extravagances ſur ce dont le menu-peuple ne connoit point le prix, & ſur ce qu'il ne voit jamais? Je veux parler de leurs plaiſirs particuliers, du luxe & de la pompe, des ſales à manger, des chambres à coucher, & des curioſités qui ſont renfermées dans le cabinet. Il n'y a qu'un petit nombre parmi le vulgaire qui ſache qu'il y ait du vin qui coûte une *Guinée* la bouteille, que des oiſeaux pas plus gros que des alouettes ſe vendent ſouvent demi *Guinée* la piéce, ou qu'une ſimple peinture peut valoir pluſieurs mille livres ſterling.

Pouſſons plus loin nos réflexions. Comment s'imaginera-t-on que des hommes qui n'auroient point deſſein de complaire à leurs appétits, s'engageâſſent dans de ſi grandes dépenſes par des vûes politiques, & uniquement pour gagner l'eſtime de gens qu'ils mépriſent ſi fort dans toute autre occaſion? Si nous oſons dire que la ſplendeur & la délicateſſe d'une Cour eſt inſipide & ennuyante au Prince, & qu'on n'a d'autre

d'autre deſſein par tout ce fracas que d'empêcher la Majeſté Royale de tomber dans le mépris, pouvons-nous dire la même choſe d'une demi-douzaine d'enfans naturels du Roi, dont la plûpart nés en adultere ſont ſplendidement élevés, & créés Princes aux dépens même de la Nation ? Il eſt donc évident que ce moyen faſtueux de tenir la multitude dans le reſpect, n'eſt autre choſe qu'un manteau & un prétexte dont les Grands voudroient ſe ſervir pour couvrir leur vanité, & pour aſſouvir tous leurs appétits, ſans s'expoſer à aucun reproche.

Un Bourguemaître d'*Amſterdam* dans ſon habit noir & uni, ſuivi peut-être d'un ſeul laquais, * eſt tout autant reſpecté, & beaucoup mieux obéi qu'un *Lord-Maire* de *Londres* avec toute ſa ſplendeur, & avec toute ſa ſuite. Lorſqu'on jouit d'une autorité réelle, il eſt ridicule de croire que la tempérance & l'auſtérité d'une vie ſimple rendiſſent méprisable la Perſonne qui a le pouvoir en main. Depuis l'Empereur juſqu'au Sergent d'une Paroiſſe, jamais cette ſimplicité & cette modération ne les expo-

* Cette ſimplicité, jadis ſi recommandable, n'eſt plus à la mode : les goûts changent.

ſera

ſera au mépris. *Caton* dans ſon Gouvernement d'*Eſpagne*, dont il s'acquita avec tant de gloire, n'avoit que trois domeſtiques pour le ſervir. Avons nous jamais oüi dire qu'aucune Perſonne de ce rang ait jamais été mépriſée pour cette ſimplicité, quand même il aimeroit tendrement la bouteille? Lorſque ce grand Homme marchoit à pied au-travers des ſables brûlans de la *Libie*, prêt à mourir de ſoif, il refuſa de toucher l'eau qu'on lui avoit apportée, avant que tous ſes Soldats en eûſſent bu. Avons-nous jamais lu que cette patience héroïque eut affoibli ſon autorité, ou diminué l'eſtime que ſon Armée avoit conçu pour lui? Mais pourquoi chercher des exemples ſi éloignés? Y a-t'il eu depuis pluſieurs ſiécles un Prince moins porté à la pompe & au luxe que le Roi de *Suéde*, qui règne aujourd'hui *. Entêté du titre d'Héros, il a non-ſeulement ſacrifié la vie de ſes Sujets, & le bien de ſes Etats; mais ce qui eſt plus extraordinaire dans un Souverain, il a renoncé à ſes propres aiſes, & à tous les plaiſirs de la vie, pour ſatisfaire ſon eſprit implacable de vengeance

* CHARLES XII. Ceci a été écrit en 1714.

geance. Cependant, il a été obéi pour la ruine & pour le malheur de ſon Peuple. Les guerres que ſon autorité deſpotique trop reſpectée entretient, ont preſque totalement détruit ſon Royaume.

Juſqu'à préſent j'ai prouvé que les *plaiſirs réels* de tous les Hommes conſiderés dans l'état de Nature, ſont les *plaiſirs mondains & ſenſuels*; du-moins ſi nous en jugeons par leur conduite. Je dis de tous les Hommes *dans l'état de Nature*; parce que les Chrétiens pieux, qui ſont ici les ſeuls exceptés, ne peuvent pas être dits dans l'état de la Nature. Ils ſont en effet régénérés, & aſſiſtés d'une manière ſurnaturelle par la Grace Divine. Qu'il eſt étrange de voir tous les Hommes nier ſi unanimement cette verité! Demandez, je ne dis pas ſeulement aux Théologiens & aux Moraliſtes de chaque Nation, mais encore à tous les Riches & à tous les Grands, ce qu'ils entendent par *plaiſirs réels*. Tous vous diront avec les *Stoïciens*, qu'il ne peut y avoir de vrai bonheur dans les objets mondains & corruptibles. Examinez cependant leur leur conduite, & vous trouverez qu'ils ne prennent de plaiſir en aucune autre choſe.

Que

Que devons-ous penſer de ce Dilemme? Aurons nous ſi peu de charité que de les juger par leurs actions, & de dire que tout l'Univers uſe de collution, & que ce n'eſt point leurs ſentimens qu'ils nous rapportent? Ou, fondés ſur ce qu'ils nous diſent, ſerons-ous aſſez ſots pour les croire ſinceres, quoique nos yeux nous aprennent le contraire? Ou, enfin aſſociant ces témoignages contradictoires, ajouterons-nous foy à nos yeux, & à leurs déclarations, en diſant avec *Montaigne* qu'ils simaginent, & que cependant ils ſont plenement perſuadés, qu'ils croyent fermement ce qu'ils ne croyent point encore? Quelques-uns en impoſent au monde, & ſouhaiteroient qu'on s'imaginât qu'ils croyent ce qu'ils ne croyent point en effet. Mais le plus grand nom re s'en impoſent à eux-mêmes. Ils ne ſont pas attention, ou ils ne ſçavent pas parfaitement ce que c'eſt que croire. Mais n'eſt ce point-là faire de tous les Hommes tout autant de Foux, ou d'Impoſteurs? Pour éviter ce reproche, il nous ſuffira d'indiquer ce que Monſieur *Bayle* a tâché de prouver au long dans ſes *Penſés diverſes ſur la Comméte.* Il y a fait

ſait voir que l'Homme eſt une Créature ſi étrange, qu'il agit le plus ſouvent contre ſes principes. Ce que je dis, loin d'être injurieux à la Nature Humaine, eſt tout ce que je puis avancer de plus favorable. On eſt obligé, ou de convenir de ce que j'avance, ou de recourir à une ſolution beaucoup plus injurieuſe à l'Homme.

Cette contradition qu'on remarque dans la condition de l'Homme, eſt cauſe que la vertu, qui eſt ſi bien connue théo étiquement, eſt ſi rarement pratiquée.

Si enfin l'on me demandoit, où il faut donc chercher ces belles & brillantes qualités des premiers Miniſtres, & des grands Favoris des Princes, qui ſont ſi magnifiquement décrites dans les Dédicaces, dans les adreſſes, dans les Epitaphes, dans les Oraiſons Funébres, & dans les Inſcriptions. Je répondrois que c'eſt dans leur extérieur qu'il faut les chercher, & pas ailleurs. Où chercheriez vous, je vous prie, l'excellence d'une Statue, que dans cette partie qui ſe préſente à votre vue? C'eſt ſur cet extérieur travaillé avec art, que le Sculpteur a déployé toute ſon habilité. C'eſt-là ce qu'il

à

a fini & exécuté, ſans qu'il ait touché à ce qui eſt hors de notre vue. Voudriez-vous caſſer la tête de cette Statue, ou lui ouvrir le ſein, pour y chercher le cerveau & le cœur, on vous prendroit pour un vrai ignorant, & vous détruiriez l'ouvrage. J'ai ſouvent comparé les Vertus des Grands avec de grands Vaſes de porcelaines. Ils ſe préſentent avec éclat, & ſervent méme d'ornement à la cheminée. On croiroit, à en juger par leur groſſeur & par leur valeur, qu'ils peuvent être fort utiles ; mais regardez dans mille, vous n'y trouverez pas que de la pouſſiere, & des toiles d'Araignée.

REMARQUE (P)

Les Pauvres même vivoient plus agréablement alors, que les Riches ne le faiſoient auparavant.

Page 16. Lignes 9, 12.

SI nous remontons juſqu'à l'origine des Nations les plus floriſſantes, nous trouverons que dans les premiers commencement

mencemens de chaque ſocieté, les perſonnes les plus riches & les plus conſidérales ont été pendant très-long-tems deſtituées d'un très-grand nombre de douceurs de la vie, dont les plus vils & les plus miſérables ſont aujourd'hui en poſſeſſion. Pluſieurs choſes qu'on conſideroit autrefois comme luxe, ſont préſentement accordées à ceux mêmes qui ſont ſi miſérables & ſi pauvres, qu'ils ſont les objets de la charité publique. Que dis-je! On les regarde comme ſi néceſſaires, que nous ne croyons pas qu'aucune Créature Humaine pût vivre, ſi elle en étoit privée.

Dans les premiers Siécles, l'Homme ſe nourriſſoit ſans doute des fruits de la terre, ſans aucune préparation. Fatigué, il ſe repoſoit nud, comme les autres animaux, ſur le giron de ſes parens. Dans la ſuite, la réflexion & l'expérience ont fait trouver pluſieurs choſes qui contribuent à rendre la vie plus agréable. J'appelle tout cela du *luxe*; mais il mérite plus ou moins ce nom, ſuivant le plus ou moins de peines qu'il a fallu pour l'inventer, & ſuivant qu'il eſt plus ou moins éloigné de la primitive ſimplicité. Que de luxe ne trouverons-nous pas, ſi nous ſuivons cette regle!

Nous

Nous n'admirons les choſes que tandis qu'elles ſont nouvelles. On ne fait aucune attention à l'excellence des choſes qui nous ſont familieres. La coutume empêche que nous les jugions dignes de notre curioſité On ſe moqueroit d'une perſonne, qui trouveroit du *luxe* dans l'habit d'une pauvre miſérable qui n'a qu'une robe de groſſe étoffe que ſa Paroiſſe lui a donné, & une chemiſe groſſiére. Cependant examinons la choſe de près.

Quel nombre de gens, quelle quantité de differens métiers, quelle adreſſe, quelle varieté d'inſtrumens ne faut-il pas employer, pour finir le drap le plus commun de la Province d'*Yorck* † ! Que de réflexions & d'induſtrie, quelle peine, quel travail, & quel tems doit-il avoir couté avant qu'on ait appris à tirer d'une ſemence, & à préparer une production auſſi utile que l'eſt le Linge ?

N'eſt-ce point une vanité trop curieuſe, qui nous engage à regarder la toile, cette admirable invention, comme quelque choſe de trop commun, pour

† *Yorck*, Province du Nord, ou de l'ancien Royaume de *Northumberland*, eſt le plus grand Comté d'*Angleterre*, & où il y a pluſieurs Manufactures de Draps.

pour être employée même par les plus pauvres, avant que d'avoir été portée à une parfaite blancheur : œil qu'on ne peut lui donner qu'avec l'aſſiſtance de tous les Elemens, & d'une patience fort induſtrieuſe.

Ce n'eſt pas encore tout. On a fait des frais immenſes, pour inventer ce ſeul objet du *luxe*. La blancheur du linge, qui en fait la beauté, dure peu; enſorte que tous les ſept ou huit jours au plus, on a beſoin de le blanchir. C'eſt donc une charge continuelle pour celui qui le porte. Pouvons-nous réfléchir ſur tout cela, & ne pas ſentir que cette partie de notre habillement eſt due à un étrange raffinement de délicateſſe ? Quoi ! ceux même qui ſont à la charge de la Paroiſſe, n'ont pas ſeulement du linge fait dans ces Manufactures, qui exige tant de travaux ; mais encore, dès que ce linge eſt ſale, on lui redonne ſa premiere pureté. Pour cela, on ſe ſert de l'une des plus ingénieuſes, & des plus difficiles compoſitions, dont la *Chimie* puiſſe ſe vanter. Cette matiére étant diſſoute dans l'eau par le moyen du feu, on en prépare la leſſive la plus déterſive, & la plus douce, que l'induſtrie humaine ait été juſques-ici capable d'inventer. Il

Il eſt certain qu'il fut un tems, où l'on ſe ſeroit ſervi de ces ſublimes expreſſions, pour déſigner les choſes dont je parle. Il n'y auroit eu perſonne qui n'en eût parlé ſur le même ton. Mais dans le ſiécle où nous vivons, on donneroit le nom de Fou à un Homme, qui après avoir vu une pauvre Femme avec un morceau de ſavon puant, qui coute quatre ſols la livre, laver ſa chemiſe d'un écu, qu'elle a porté toute la ſemaine, en parleroit comme d'un raffinement de délicateſſe.

L'Art de braſſer la biére, & celui de faire le pain, ont été portés par d'inſenſibles degrés au point de perfection où ils ſont maintenant. Pour inventer ces deux Arts tout d'un coup, *à priori*, il auroit aſſurément falu une plus grande connoiſſance de la Nature, & de la Fermentation, que les plus célébres Philoſophes n'en ont acquis juſques à aujourd'hui. Cependant, les plus vils de notre eſpece jouiſſent maintenant des fruits de ces deux inventions. Un miſérable qui meurt de faim ne ſait pas faire une demande plus humble & plus modeſte, que celle d'un morceau de pain, ou celle d'un verre de petite biere.

Les

Les Hommes ont appris par expérience, qu'il n'y avoit rien de plus mollet que les petites plumes & le duvet des Oiſeaux. Ils ont trouvé que mêlées enſemble, elles réſiſteroient mollement par leur douce élaſticité à quelque poids que ce fût, & qu'elles ſe releveroient d'elles-mêmes auſſi-tôt qu'il n'y auroit plus de preſſion, enſorte qu'on pourroit voluptueuſement dormir deſſus. Il ne faut pas douter que cela n'ait d'abord été inventé pour ſatisfaire la vanité des grands, & la délicateſſe des riches. Mais les lits de plumes ſont devenus ſi communs, que l'on conſidére la boure comme la miſérable reſſource du plus néceſſiteux. A quel point le *luxe* n'a t-il pas été porté ? puiſqu'on regarde la douce laine des animaux, comme trop dure pour y pouvoir prendre ſon repos.

A la place des Antres, des Huttes, des chaumiéres, des tentes & des baraques, nous ſommes parvenus à avoir des maiſons chaudes & bien travaillées. Les plus médiocres habitations qu'on voit dans les Villes, ſont des bâtimens réguliers, conſtruits par des perſonnes habiles dans toutes les proportions de l'architecture.

Si les anciens *Bretons* & les *Gaulois* for-

ſortoient de leurs tombeaux, avec quel étonnement & avec quelle attention ne regarderoient-ils pas ces vaſtes bâtimens élevés par-tout pour les pauvres? Avec quelle ſurpriſe ne contempleroient-ils pas la magnificence des Hôpitaux Royaux de CHELSEY * & de GREENWICH †, ou de celui des INVALIDES à *Paris*, qui les ſurpaſſe tous? Quand ils verroient le ſoin, l'abondance, le ſuperflu & la pompe avec leſquels ſont traitées dans ces Palais ſuperbes les perſonnes qui n'ont point de biens, ne diroient-ils pas que ceux qui étoient autrefois les plus Grands & les plus riches, pourroient avec raiſon envier l'état de ceux de notre temps qui ſont les plus pauvres. La

* CHELSEY ſur la *Tamiſe*, à un mille de *Weſtminſter*, a un ſuperbe Hopital pour les Officiers & les Soldats eſtropiés. Ce bel Edifice fut commencé par CHARLES II. continué par ſon frére JACQUES II. & achevé par GUILLAUME III.

†. L'Hopital de GREENWICH eſt pour les Matelots eſtropiés, & pour les veuves & enfans de ceux qui ſont péris, ou qui ont été tués ſur mer au ſervice de l'Etat. Il eſt ſitué ſur la *Tamiſe*, à trois petits milles du Pont de *Londres*, du côté de l'Orient. Ce magnifique Bâtiment fut fondé par le feu Roi GUILLAUME III.

Le pauvre jouit d'un autre luxe réel, quoiqu'il ne ſoit point regardé comme tel ; car il eſt inconteſtable que les plus riches dans le ſiecle d'or s'en abſtenoient, je veux parler de l'uſage qu'on fait de la chair des animaux.

Lorſqu'il s'agit d'examiner les coutumes & les mœurs de ſon ſiécle, on ne juge jamais du prix ou du mérite réel des choſes. L'habitude, & non pas la raiſon dirige les jugemens des hommes. Il fut un tems ou les obſeques ſe faiſoient par le feu. Les cadavres des plus grands Empereurs étoient réduits en cendres. Dans ce tems, la terre étoit le lieu de la ſépulture des Eſclaves, & des plus inſignes malfaiteurs.. Aujourd'hui, l'honneur & la décence demandent qu'on mette en terre les corps. On ne brûle que ceux qui de leur vivant ſe ſont rendus coupables des crimes les plus atroces. Quelquefois nous regardons des bagatelles avec horreur, & d'autresfois nous pouvons conſidérer des énormités ſans peine. Si nous voyons quelqu'un dans l'Egliſe ſe promener le chapeau ſur la tête, nous en ſommes ſcandaliſés, quand même ce n'eſt pas dans le tems du ſervice. Mais ſi dans la rue nous rencontrons le *Dimanche* au ſoir une

une demi-douzaine d'ivrognes, cette vue ne fait que peu ou point d'impreſſion ſur nous. Si une femme naturellement gaye s'habille en homme, ſes amies diſent qu'elle eſt de bon humeur. On regarderoit comme un cenſeur incommode, celui qui y trouveroit beaucoup de mal. Mais perſonne ne s'aviſa jamais de blâmer un pareil déguiſement ſur le Théatre. Les Dames mêmes les plus vertueuſes le permettront ſans peine à une actrice, encore que dans cet habillement tout le monde voye à plein ſes jambes & ſes cuiſes. Mais ſi la même femme, après avoir remis ſes habits ordinaires, laiſſoit voir ſa jambe juſques au haut du genoux, elle paſſeroit pour une actrice très-immodeſte, il n'y a perſonne qui ne la regardât comme une impudente. Appliquons au cas préſent ces obſervations.

J'ai ſouvent penſé que ſans cette tyrannie que la coutume uſurpe ſur nous, les perſonnes d'un naturel bon & débonnaire ne ſe réſoudroient jamais à tuer autant d'animaux pour leur nourriture journaliere, tandis que la terre fertil prendra ſoin de fournir abondamment à ſes enfans une varieté de productions exquiſes, propres à les entretenir,

tretenir. Je ſçai que la raiſon n'excite la compaſſion que bien foiblement. Auſſi ne ſuis-je point ſurpris que les hommes ayent ſi peu de pitié de créatures auſſi imparfaites que les *Ecreviſſes*, les *Huitres*, & les *Pétoncles*. Les Poiſſons ſont muets; leur formation intérieure, ainſi que leur figure extérieure, different de la nôtre, ils n'expriment pas la douleur que nous leur faiſons reſſentir, d'une maniere qui frappe nos organes: il n'eſt donc pas ſurprenant, ſi leur affliction ne nous touche pas. Pour être ému par la pitié, il faut que les ſymptômes de la miſere frappent immédiatement nos ſens. J'ai vu des perſonnes qui auroient tué avec plaiſir pluſieurs oiſeaux, émues au bruit que faiſoit à la broche une *Ecreviſſe* de Mer encore vivante. Mais il y a des animaux plus parfaits, telles que ſont la brebis & le bœuf, dont le cœur, le cerveau & les nerfs different très-peu des nôtres. La ſéparation des eſprits avec la ſang, les organes des ſens, & par conſéquent l'attouchement ſont les mêmes que dans les créatures humaines. Il m'eſt impoſſible de concevoir comment un homme, qui n'eſt pas endurci dans le ſang & dans le carnage, peut voir ſans peine la mort violente,

lente & les longues angoiſſes de ces innocens animaux.

Pour répondre à ce reproche, on croit qu'il ſuffit de dire que tout étant donné pour le ſervice de l'homme, il ne ſauroit y avoir de cruauté à faire ſervir les créatures animées à l'uſage pour lequel elles ſont deſtinées. J'ai entendu bien des perſonnes faire cette réponſe, qui cependant étoient forcées de convenir interieurement qu'elle n'étoit pas ſolide. Prenez dix perſonnes dans la multitude, vous n'en trouverez pas une, à moins qu'elle n'ait été élevée dans la tuerie, qui voulût être *Boucher*. Je doute même, ſi jamais il y a eu perſonne qui ait pu pour la premiere fois tuer un Poulet, ſans reſſentir quelque répugnance. On ne peut déterminer certaines perſonnes à gouter de quelques animaux qu'elles ont vu tous les jours, & qu'elles ont connu tandis qu'ils étoient encore en vie. D'autres bornent leur ſcrupule à leurs propres volailles, & ils refuſent de manger des animaux qu'ils ont nourri, & dont ils ont eu ſoin. Cependant ces mêmes perſonnes mangeront de bon cœur & ſans remords du bœuf, du mouton, & de volaille, qu'on aura acheté au marché

marché ou à la boucherie. Il paroît ce me ſemble, dans cette conduite, quelque choſe de ſemblable au ſentiment inrieur que l'on reſſent à l'idée de quelque faute. Il ſemble qu'on veuille parlà ſe délivrer de l'imputation du crime qu'on croit attaché à l'action commiſe, en éloignant de ſoi l'objet du crime. Je découvre dans cette maniére d'agir, des reſtes ſenſibles de la pitié & de l'innocence primitive : reſtes précieux, que tout le pouvoir arbitraire de la coutume, & la violence du luxe, n'ont pas encore été capables d'étouffer. On me dira que le fondement ſur lequel je bâtis eſt une folie, puiſque les perſonnes ſenſées ne ſont point coupables de ces foibleſſes. Je l'avoue : mais puiſque ce ſentiment procede d'un ſentiment réel & inhérent à notre nature, cela ſuffit pour démontrer que nous ſommes nés avec une répugnance à tuer, & par conſéquent à manger les animaux. Il ſeroit impoſſible qu'un appétit naturel nous portât conſtamment à faire nous-mêmes, où à déſirer que les autres fiſſent des actions que nous avons naturellement en averſion. Il faudroit ſans doute qu'un appétit ſi contradictoire fût inſenſé.

Chacun

Chacun ſçait que les Chirurgiens ſont ſouvent contraints de faire ſouffrir cruellement leurs patiens, pour guérir leurs playes & leurs fractures dangereuſes, pour couper des membres, & pour faire d'autres opérations terribles. Plus les cas qu'ils rencontrent ſont déſeſperées & fâcheux, moins les cris & les ſouffrances de leurs patiens les touchent.

C'eſt auſſi pour cette raiſon que les Loix d'*Angleterre*, attentives à la vie des Sujets, ne permettent point aux Chirurgiens d'être un des *Jurés* pour juger quelqu'un à mort. Elles ſuppoſent que l'occupation de ces gens-là eſt propre à les endurcir, & à éteindre en eux cette tendreſſe, ſans laquelle perſonne n'eſt capable de mettre un juſte prix à la vie de ſes citoyens. Si nous ne devons point nous embarraſſer de tout ce que nous pouvons faire aux brutes, & ſi l'on s'imagine qu'il n'y a point de cruauté à les tuer, pourquoi de toutes les Vocations n'y a-t'il que les *Bouchers* & les *Chirurgiens* qui ſoient exclus du nombre des *Jurés*.

Je ne preſſerai aucune des raiſons que *Pithagore* & pluſieurs Sages ont alleguées contre la barbarie qu'il y a à

manger de la viande, je me ſuis peut-être déjà trop écarté de mon ſujet. Si le Lecteur encore peu ſatisfait en veut davantage ſur cet article, je le prie de lire avec attention la *Fable* ſuivante. Mais ſi déjà ennuyé de cette matière, il la mépriſe, il peut la laiſſer, & être perſuadé qu'il m'obligera également, quelque parti qu'il prenne.

Le Marchand & le Lion.

FABLE.

Un Marchand *Romain*, durant la prémiere Guerre *Punique* avoit fait naufrage ſur la côte d'*Afrique*. Ce malheureux maître, accompagné d'un ſeul eſclave, prit terre avec beaucoup de peine. Occupés l'un & l'autre à chercher du ſecours, ils furent rencontrés par un Lion d'une grandeur énorme. Ce Lion, iſſu de la race de ceux que l'illuſtre *Eſope* a célébré, ſavoit non ſeulement divers langues, mais il paroiſſoit de plus parfaitement inſtruit des affaires humaines. L'eſclave effraïé monta promtement ſur un arbre; mais ſon maître, qui ne ſi crut point en ſureté, s'étant rappellé tout ce qu'il avoit entendu dire de la généroſité

du

du Lion, vint ſe proſterner devant lui, avec toutes les marques de la ſoumiſſion la plus reſpectueuſe.

Le Lion, qui avoit depuis peu appaiſé ſa faim, lui ordonna de ſe lever. Cependant, en le laiſſant dans la crainte d'être dévoré, il l'aſſura qu'il ne le toucheroit pas, s'il lui alléguoit quelques raiſons paſſables, pour prouver qu'il ne devoit pas être déchiré. Le marchand obéit. Raſſuré par ces lueurs d'eſpérance, il fit un récit pathétique du naufrage qu'il avoit eſſuyé. Il crut exciter par-là la pitié du Lion généreux, qu'il louoit en même tems avec beaucoup d'éloquence. Mais jugeant par la contenance de l'orgueilleux animal, que ſa flatterie & les beaux mots feroient peu d'impreſſion ſur lui, il s'attacha à des argumens d'une plus grande ſolidité. Etalant donc avec art l'excellence de la nature humaine & de ſa capacité, il repréſenta qu'il n'étoit pas vraiſemblable que les Dieux ne l'euſſent pas deſtiné pour un meilleur uſage, que pour être dévoré par les bêtes féroces. Le Lion à ces mots devenu plus attentif, daigna de tems en tems répondre à l'Orateur, juſqu'à ce qu'enfin, ennuyé de ces longs diſcours, il l'interrompit,

& ils eurent entr'eux le Dialogue ſuivant.

LE LION.

Oh animal également vain & avide! toi, qui, conduit par la vanité & par ton avarice, a quitté ton pays natal où tu pouvois trouver abondamment de quoi ſatisfaire tes beſoins naturels, tu parcours les mers orageuſes, tu grimpes ſur les montagnes dangereuſes pour te procurer le ſuperflu. Quelle eſt donc l'excellence que ton eſpece a par-deſſus la nôtre? Si les Dieux t'ont donné une ſupériorité ſur toutes les Créatures, pourquoi timide & rampant ſupplies-tu aujourd'hui un inférieur.

LE MARCHAND.

Notre ſupérioté ne conſiſte pas dans les forces corporelles, mais dans celles de l'entendement. Les Dieux nous ont doué d'une ame raiſonnable, qui quoiqu'inviſible eſt ce que nous avons de meilleur.

LE LION.

Je ne veux rien toucher de ta perſonne, que ce qui eſt bon à manger.

Mais

Mais pourquoi l'eſtimes-tu tant à cauſe de cette partie qui eſt inviſible ?

LE MARCHAND.

Parce qu'elle eſt immortelle, & qu'elle ſera récompenſée après la mort pour les actions de cette vie ; & parceque le Juſte jouira dans les champs *Eliſées*, avec les Héros & les demi-Dieux, d'une félicité & d'une tranquilité éternelle.

LE LION.

Quelle vie as-tu donc menée ?

LE MARCHAND.

J'ai honoré les Dieux, & j'ai tâché d'être utile aux hommes.

LE LION.

Pourquoi donc crains-tu la mort, ſi tu crois les Dieux auſſi juſtes que tu l'as été ?

LE MARCHAND.

J'ai une femme & cinq petits enfans, qui tomberont dans la miſere s'ils me perdent.

LE

Le Lion.

J'ai deux Lionceaux, qui ſont encore trop jeunes pour trouver le moyen de vivre par eux-mêmes. Preſſés maintenant de la faim, ils doivent actuellement mourir de miſere, ſi je ne leur apporte rien pour les ſoulager. Tes enfans ſe tireront bien d'affaire ſans toi ; du moins ils ne ſeront pas plus malheureux à cet égard quand je t'aurai mangé, qu'ils l'auroient été ſi tu étois péri dans le naufrage.

Quant à l'excellence des Eſpéces, la rareté en a toujours hauſſé le prix : ce ſont là vos principes. Or pour un million d'hommes, il y a à peine un Lion. D'ailleurs il y a peu de ſincérité dans la grande vénération que l'homme affecte d'avoir pour ſon eſpece. Chacun, il eſt vrai, prévenu d'un amour propre inſenſé, a pour ſoi-même beaucoup de conſidération, mais il n'en a que fort peu pour ſes ſemblables. C'eſt une folie que de ſe glorifier de la tendreſſe que vous avez pour vos jeunes enfans, du ſecours que vous leur donnez, & de la peine longue & exceſſive que vous prenez pour les élever. C'eſt une ſuite de l'inſtinct que la nature vous

a

a imprimé. Or l'expérience apprend que la nature prévoyante a toujours proportionné la force de cet inſtinct à l'imbecillité des petits de chaque eſpece. L'homme né ſujet à un grand nombre de beſoins, deſtitué de tout ſecours, devoit être plus ſoigné. Si l'homme eſtimoit réellement ſon eſpéce, comment ſeroit-il poſſible que ſouvent dix mille hommes, & quelquefois cent mille fuſſent détruits pour ſatisfaire le caprice de deux ſeuls mortels ? Tous les hommes de chaque claſſe mépriſent ceux qui leur ſont inférieurs. Si vous pouviez pénétrer dans le cœur des Rois & des Princes, vous en trouveriez à peine quelques-uns, qui eſtimaſſent autant la plus grande partie de la multitude qu'il gouverne, que la multitude eſtime le bétail qui lui appartient Sans ce mépris réel que les Monarques ont pour leurs ſemblables, pourquoi tâcheroient-ils de ſe faire deſcendre des Dieux immortels, quoique ſeulement d'une maniere illégitime ? Pourquoi tous les Princes permettroient-ils qu'on s'agenouillât devant eux ? Pourquoi prendroient ils tant de plaiſir à ſe voir rendre des honneurs divins ? Ne veulent-ils pas inſinuer par tout cela, qu'ils ſont

d'une

d'une nature plus ſublime & plus relevée que leurs Sujets.

Je ſuis une bête féroce, je l'avoue ; mais je ſoutiens qu'on ne doit donner l'épithete de cruels qu'aux Créatures qui, par malice ou par inſenſibilité, éteignent la pitié naturelle qui leur avoit été imprimée. Le Lion né ſans compaſſion ſuit l'inſtinct de ſa nature. Les Dieux nous ont ordonné de vivre de notre proye, & de la chair des autres animaux ; & tandis que nous en pouvons trouver de morts, nous n'allons jamais à la chaſſe des vivans. L'Homme eſt le ſeul qui ſoit aſſez méchant, pour ſe faire de la mort des autres un divertiſſement barbare. La Nature avoit appris à votre eſtomac à ne demander que des végétaux. Mais votre paſſion violente pour la variété, & votre fureur inſenſée pour la nouveauté, vous ont pouſſé à détruire les animaux ſans raiſon & ſans néceſſité. Vous avez perverti votre nature ; & vos appétits ſe ſont tournés, ſuivant que votre vanité, votre luxe & vos plaiſirs inſenſés l'ont voulu. Les eſprits animaux, & la chaleur intérieure du Lion ſont tels, que la fermentation qu'ils cauſent dans ſon eſtomac, eſt capable de conſumer & de diſſoudre

la

la peau la plus coriace, les os les plus durs, & par conſéquent la chair de tous les animaux ſans exception. Au contraire, votre eſtomac eſt ſi délicat, que ſa chaleur foible, & peu agiſſante, ne peut digérer que les parties les plus tendres des animaux; encore faut-il qu'elles ayent été auparavant plus de la moitié digérées par le feu artificiel. Malgré tout cela, quel animal avez-vous épargné pour ſatisfaire les caprices d'un appétit languiſſant? Je l'appelle languiſſant: car qu'eſt-ce que la faim de l'Homme, ſi on la compare avec celle du Lion? Votre appétit, lors même qu'il eſt le plus grand, vous affoiblit; le mien me rend furieux. Souvent j'ai eſſayé de modérer la violence de ma faim avec des racines & des herbes, mais en vain. Rien ne peut abſolument l'appaiſer que beaucoup de viandes.

Cependant, malgré la violence de notre faim, les Lions ont ſouvent reconnu des bienfaits qu'ils avoient reçu; mais l'Homme ingrat & perfide ſe nourrit de la Brebis, qui l'habille. Que dis-je! Il n'épargne pas même ſes Petits, qu'il a ſous ſes ſoins & en ſa garde. Vous dites que les Dieux ont fait l'Homme Maître de toutes les autres Créatures.

Quelle n'eſt donc pas ſa tirannie de les détruire cruellement par ſimple délicateſſe ? Dites plutôt, Animal volage & timide, que les Dieux vous ont fait pour la Société, & qu'ils ont voulu que des millions d'hommes, bien unis enſemble, compoſâſſent le fort *Léviathan*. Le Lion, quoique ſeul, a quelque domination ſur les œuvres de la Création. Mais qu'eſt ce qu'un homme ? Ce n'eſt qu'une très petite particule, qu'un petit atôme d'une grande bête ?

La Nature exécute conſtamment tout ce qu'elle s'eſt propoſée. Ainſi on ne court aucun riſque de ſe tromper, en jugeant de ce que la Nature s'eſt propoſé par les effets qu'elle produit. Si la Nature avoit eu intention que l'Homme en tant qu'Homme, & enſuite de la ſupériorité de ſon eſpece, dominât ſur tous les autres Animaux, le Tigre, que dis-je ! la Baleine & l'Aigle obéiroient même à ſa voix.

Mais ſi vous nous ſurpaſſez par rapport à l'eſprit & à l'entendement, le Lion ne doit-il pas, par déférence pour cette ſupériorité, ſuivre les maximes établies parmi les Hommes ? Or rien n'eſt plus ſacré parmi eux que cette regle, *la raiſon du plus fort eſt toujours la meilleure.*

meilleure. Des multitudes entieres ont conſpiré, & ſont venus à bout de détruire un ſeul Homme, que les Dieux, à ce qu'elles diſoient, leur avoit donné pour Supérieur. Souvent on a vu un ſeul ruiner & faire périr toute une multitude qu'il avoit juré ſur les autels de défendre & de protéger. L'Homme n'a jamais reconnu la ſupériorité d'un Etre qui n'avoit pas en partage la puiſſance. Pourquoi en agirois-je donc autrement ? L'excellence dont je me vante, eſt viſible. Tous les Animaux effrayés tremblent à la vue du Lion, & ce n'eſt point par une terreur panique. Les Dieux m'ont donné de la célérité pour atteindre ma proye, & des forces pour vaincre tout ce que j'attrappe. Où eſt la créature qui ait des dents & des griffes comme moi ? Conſidérez l'épaiſſeur de ces ſolides machoires, regardez-en la largeur, & ſentez la fermeté de ce cou charnu & robuſte. La Bête fauve la plus légere, le Sanglier le plus féroce, le Cheval le plus vigoureux, & le Taureau le plus furieux, ſont ma proye. Le Lion parla ainſi, & le Marchand s'évanouït.

Le Lion, à mon avis, a pouſſé trop loin ces conſéquences. J'avoue cependant qu'on peut nous reprocher notre

cruauté. Pour amollir la chair des animaux mâles, nous prévenons par une opération fort commune, mais fort barbare, la fermeté que leurs tendons & leurs fibres auroient ſans cela. Je crois que toute créature humaine doit être émue, en réfléchiſſant ſur les ſoins cruels avec leſquels on engraiſſe ces bêtes pour la tuerie. Peut-on, ſans être touché de compaſſion, ſe repréſenter un Bœuf déja grand, quoiqu'encore jeune, renverſé & tout étourdi d'une dizaine de grands coups qu'il a reçu de ſon bourreau ? Sa tête armée eſt liée avec des cordes contre la terre. On lui fait au goſier une plaie large & profonde. Quel Mortel peut entendre ſans compaſſion ſes douloureux mugiſſemens, interrompus par le ſang qui coule à grands flots ? Qui peut ouir les ſoupirs amers qui marquent la violence de ſes angoiſſes, & les gémiſſemens profonds qu'il pouſſe ? Voyez ſon cœur encore vif palpiter. Jettez les yeux ſur ſes membres, qui par de violentes convulſions tremblent & s'agitent. Son ſang fumant ruiſſele, ſes yeux deviennent obſcurs & languiſſans. Contemplez ſes débattemens, ſes abbois, & les derniers efforts qu'il fait pour s'arracher à une mort qu'il ne peut éviter ; mouvemens

qui

qui ſont des marques aſſurées de la fatalité de ſa deſtinée qui approche. Quand une créature donne des preuves auſſi convaincantes, & auſſi inconteſtables des terreurs qu'elle éprouve, des douleurs & des tourmens qu'elle reſſent, peut-il y avoir de Sectateur de *Deſcartes* ſi endurci au ſang, qui ſaiſi de compaſſion n'abandonne la ridicule Philoſophie de ce vain Raiſonneur?

REMARQUE (Q.)

OECONOMES & TEMPERANS *alors, leurs penſions leur ſuffiſoient pour vivre.*

Page 24. Lignes 4-16.

LORSQUE les Hommes n'ont pas de grands revenus, & qu'ils ſont en même tems honnêtes, c'eſt alors ſeulement qu'ils ſont économes & tempérans. La tempérance dans la *Morale*, eſt cette vertu qui porte les hommes à s'abſtenir du ſuperflu. Mépriſant les moyens pénibles que l'Art a inventé pour procurer l'aiſe & le plaiſir, ils ſe contentent de la ſimplicité naturelle des choſes. Modérés

dans la jouiſſance de ces mêmes objets, leur cœur n'eſt point agité par la convoitiſe.

La tempérance ainſi limitée eſt peut-être plus rare que pluſieurs ne ſe l'imaginent. Mais on entend généralement par cette vertu, une qualité plus commune, & qui conſiſte à tenir un certain milieu entre la prodigalité & l'avarice, en panchant plutôt vers le dernier vice.

Cette prudente œconomie, que quelques-uns appellent *ménage*, eſt la méthode la plus certaine que les particuliers ſuivent pour augmenter les richeſſes de leur famille. D'où quelques-uns concluent que dans tout pays, ſoit qu'il ſoit ſtérile ou fécond, la même méthode doit toujours produire le même effet ſur la Nation en général. On croit, par exemple, que l'*Anglois* pourroit être beaucoup plus riche qu'il n'eſt, s'il étoit auſſi frugal que quelques-uns de ſes voiſins. Je ſuis perſuadé que c'eſt une erreur. Pour le prouver, je renverrai le Lecteur à ce que j'ai dit ſur ce ſujet, dans une des Remarques précédentes *. J'ajouterai cependant encore ici quelques réflexions.

L'Expe-

* Voïez la *Remarque* (L.)

L'EXPERIENCE nous apprend premierement, que les hommes different autant dans leurs inclinations, qu'ils varient dans leurs vues, & dans la maniere dont ils appercoivent les choſes. L'un eſt porté à l'amour des richeſſes, l'autre à la prodigalité, & un troiſiéme au ménage. Je remarque en ſecond lieu que les hommes ne ſe corrigent jamais, ou du moins qu'ils ſe corrigent très-rarement de leurs paſſions favorites. Si quelque choſe produit du changement dans leurs inclinations naturelles, ce n'eſt ni la raiſon, ni les préceptes, mais c'eſt toujours quelque révolution dans leur état, ou dans leur fortune. Si nous réfléchiſſons ſur ces obſervations, nous trouverons que pour rendre le général d'une Nation prodigue, il faut que le produit du pays ſoit conſidérable à proportion de ſes habitans, puiſque les choſes dont ils ſont prodigues, doivent être à bon marché. Rien au contraire n'eſt plus propre à rendre le général d'une nation frugal, que ſi le néceſſaire de la vie étoit rare, & par conſéquent cher. Que les habiles Politiques faſſent donc ce qu'ils trouveront à propos, la prodigalité & la frugalité d'un peuple en général dépendront, & ſeront toujours

 propor-

proportionnées, malgré leurs ſpéculations & leurs ſoins, à la fertilité & au produit du Païs, au nombre des habitans, & aux taxes qu'ils doivent payer. Si quelqu'un vouloit réfuter ce que j'ai dit, il n'a qu'à prouver par l'Hiſtoire, qu'il y a eu dans le monde quelque nation frugale, qui n'étoit pas en même tems pauvre.

Examinons auſſi qu'eſt-ce qui peut aggrandir & enrichir une nation. Les premiers biens que chaque ſociété déſire, ſont un terroir fertile, un climat heureux, un gouvernement doux, & à proportion plus de terrain qu'il n'y a d'habitans. Ces avantages ſont propres à rendre les citoyens ſociables, bons, aimables, honnêtes & ſinceres. Dans cet état ils peuvent être auſſi vertueux que leur nature le permet. Leurs vertus ne feront pas le moindre tort au Public; ils peuvent donc être auſſi heureux qu'il leur plaît. Mais privés des Arts & des Sciences, ils ne peuvent être tranquiles qu'auſſi long-tems que leurs voiſins les laiſſeront jouir de leur innocent repos. Ils doivent néceſſairement être pauvres, ignorans, & preſqu'entierement deſtitués de ce que nous appellons les douceurs de la vie. Un juſte-au corps ſimple,

ple, une nourriture paſſable, voilà tout ce que leurs vertus cardinales les engageront à ſe procurer. Des plaiſirs indolens, une ſtupide innocence, voilà ce que vous trouverez parmi eux. Comme vous n'aurez pas à craindre des vices éclatans, auſſi ne devez-vous pas y chercher des vertus brillantes. Jamais l'Homme ne s'anime avec tant de vigueur, que lorſqu'il eſt excité par des deſirs. Tandis que ſes déſirs ſeront tranquiles, & qu'il n'y aura pas quelque objet conſidérable qui les excite, l'excellence de l'homme, & ſa capacité, demeureront cachées. Sans l'influence des paſſions cette lourde machine eſt ſemblable à un vaſte moulin dans un moment de calme.

Voulez-vous rendre une Société conſidérable & puiſſante? mettez en jeu les paſſions de ceux qui la compoſent. Partagez le terrain, quand même avec leur portion ils n'auroient pas aſſez pour faire des épargnes; la poſſeſſion de ces biens les rendra avides. Réveillez-les de leur oiſiveté, ſeulement en les raillant, ou par des louanges; leur vanité les fera bientôt travailler avec ardeur. Inſtruits dans le commerce & dans les arts, vous leur donnez en même tems de l'envie, de la jalouſie, & de l'émulation.

Pour

Pour augmenter le nombre des habitans, érigez diverſes manufactures, & ne laiſſez aucun terrain en friche. Que tous les Peuples, tranquiles poſſeſſeurs de leurs biens, ſoient inviolablement défendus contre d'injuſtes aggreſſeurs, que les privileges ſoient égaux pour tous les particuliers. Ne ſouffrez pas que perſonne ne faſſe que ce qui eſt légitime, mais ſurtout qu'il ſoit permis à chacun de penſer comme il veut. Un Païs où ceux qui travaillent ſont protégés, où toutes ces maximes ſont obſervées, toujours ſuffiſamment peuplé, ne peut manquer d'habitans auſſi long-tems qu'il y en aura ſur la terre.

Si vous voulez avoir des peuples guerriers & courageux, tournez leur eſprit & leurs exercices du côté de la diſcipline militaire, profitez avec adreſſe de leurs allarmes; flattez leur vanité avec art, & ſans vous relâcher jamais.

Voudriez-vous de plus rendre la Nation opulente, ſavante, & polie? Apprenez-lui d'abord à commercer avec les Peuples étrangers, & s'il eſt poſſible à aller ſur Mer. Pour en venir à bout, n'épargnez ni travail, ni induſtrie; qu'aucune difficulté ne vous rebute. Avancer la Navigation, cherir le Marchand, encourager

courager le Négoce dans toutes ſes branches, voilà les moyens de rendre une Nation opulente. Là où les Richeſſes abondent, bien-tôt les Arts ingénieux & les Sciences y fleuriſſent. Par le ſecours de ces maximes employées avec adreſſe, un Politique habile rendra bien-tôt une Nation puiſſante, fameuſe, & floriſſante.

MAIS ſouhaiteriez-vous d'avoir une Société où les regles de la frugalité & de l'honnêteté fuſſent généralement obſervées? le meilleur moyen que la politique puiſſe employer pour y réuſſir, eſt d'entretenir les hommes dans leur ſimplicité naturelle. Ne faites aucun effort pour augmenter le nombre des habitans. Reſſerrez-les dans leur pays, ne ſouffrez pas qu'ils ayent quelque communication avec les Etrangers, crainte qu'ils ne connoiſſent le ſuperflu qui y regne. Eloignez-les de tout ce qui pourroit exciter leurs deſirs, empêchez-les de perfectionner leur entendement. L'avarice & le luxe ainſi bannis, les richeſſes étrangeres & les tréſors dédaigneront d'aborder dans une terre où l'on ne connoîtra pas leur prix, & d'où leurs fideles adorateurs ſont exclus. Là où le Commerce fleurit, la fraude s'y fourre avec ſes perfides compagnes.

compagnes. Etre élevé avec art, & être ſincere, ſont deux choſes incompatibles. A meſure que l'homme avance en connoiſſances, & que ſes manieres ſe poliſſent, ſes déſirs augmentent à proportion, les vices ſe multiplient de même. Devenu plus ingénieux, l'on apprend le dangereux art de raffiner ſes appétits.

Que le *Hollandois* attribue, tant qu'il voudra, ſon état préſent à la frugalité de ſes Ancêtres. La ſage politique des premiers Peres de cette puiſſante République les porta à négliger tout pour avancer le Commerce & faire fleurir la Navigation. Avec une application infatigable ils ont toujours employé les moyens les plus efficaces pour accroître le Négoce en général. Chez eux les Hommes jouiſſent de la liberté de conſcience, privilege le plus ſacré que la Raiſon poſſede. Voilà les vraies cauſes de leur grandeur. Ce morceau de terre, jadis ſi mépriſable, eſt devenu par cette habile politique une République conſidérée par les principales Puiſſances de l'Europe.

Ils n'avoient point été diſtingués par leur frugalité, avant que *Philippe* II. Roi d'*Eſpagne* commençât à exercer contr'eux

contr'eux les fureurs d'une tyrannie inouye. Leurs loix furent foulées aux pieds. Les droits les plus autentiques, & les privileges de la Nation lui furent enlevés. La conſtitution du Gouvernement fut renverſée. D'illuſtres victimes furent condamnées & ſacrifiées, ſans forme juridique de procès, à la haine d'un Prince vindicatif. Les plaintes légitimes & les remontrances reſpectueuſes étoient punies auſſi ſeverement qu'une injuſte réſiſtance. On maſſacroit ceux qui par une fuite prudente abandonnoient une Patrie déſolée. Des Soldats avides de proye pilloient leurs biens. Un Peuple accoutumé pendant une longue ſuite de ſiécles à un Gouvernement fort doux, ne pouvoit long-tems ſupporter de telles violences. De tout tems ils avoient joui de privileges plus conſidérables qu'aucune Nation voiſine : comment auroient-ils pû porter un joug ſi peu accoutumé ? Ils préfererent donc de périr plutôt les armes à la main, que par celles des cruels Exécuteurs d'un Conſeil ſanguinaire.

Conſidérons d'un côté les forces puiſſantes de l'*Eſpagne*, & de l'autre les circonſtances fâcheuſes dans leſquelles les Etats réduits à la miſere ſe trouvoient.

Spectacle

Spectacle étonnant ! Jamais on ne vit deux Puiſſances combattre à armes plus inégales. Cependant telle fut la réſolution & le courage de ces généreux Républicains, que ſept petites Provinces réunies ſe défendirent contre la Nation la plus grande & la mieux diſciplinée de l'*Europe*. Plutôt que de devenir les innocentes victimes de la fureur *Eſpagnole*, ils ſoutinrent la guerre la plus longue & la plus ſanglante dont il ſoit fait mention dans l'Hiſtoire ancienne & moderne. Contens de vivre avec la plus petite partie de leur revenu, ils employerent le reſte à ſe défendre contre ces impitoyables ennemis. Vivement touchés de ces malheurs, déterminés par les duretés d'une guerre qui déchiroit le ſein de la Patrie, on les voit d'abord ſe retrancher, & vivre avec une frugalité extraordinaire. Quatre-vingt ans s'écoulerent avant qu'ils vîſſent finir leurs allarmes ; & pendant ce long intervale ils ne purent que contracter l'habitude de la frugalité. Mais tout leur art d'œconomiſer, & leur maniere frugale de vivre, ne les auroient jamais mis en état de tenir tête à un ennemi ſi puiſſant, ſi en même tems ils n'avoient ſçu par leur induſtrie faire fleurir la Navigation en général, & la Pêche

Pêche en particulier. Par-là ils ſuppléérent aux beſoins & aux deſavantages naturels qu'ils avoient à ſurmonter.

Le Païs eſt ſi petit & eſt ſi peuplé, que les terres ne peuvent pas nourrir la dixiéme partie des Habitans. A peine trouveriez-vous un pouce de terrain qui ne ſoit cultivé. La *Hollande* eſt remplie de grandes rivieres; elle eſt plus baſſe que la Mer, qui l'inonderoit à chaque marée, ou la ſubmergeroit durant l'hiver, ſi cet Elément furieux n'étoit retenu dans ſes bornes par de vaſtes Dunes, ou par de puiſſantes Digues. L'entretien des Dunes, & la réparation des Digues, des Ecluſes, des Quais, des Ponts, des Moulins, & des autres choſes dont ils ſont obligés de ſe ſervir pour garantir leur Pays d'une inondation générale, leur coûte des ſommes très-conſidérables. Si l'on mettoit un impôt général de quatre ſchellings par livre ſur tous les biens de terre, cela ne ſuffiroit point pour ſubvenir à toutes ces dépenſes.

Eſt-il étonnant qu'un Peuple dans de telles circonſtances, chargé outre cela de plus grandes taxes qu'aucune autre Nation, fût obligé d'être œconome? Pourquoi donc ſerviroient-ils de modele aux autres peuples beaucoup plus riches

riches en eux-mêmes, plus heureuſement ſitués, & qui outre cela ont, proportion gardée au même nombre d'habitans, un terrain dix fois plus étendu ? Nous achetons & nous vendons aux mêmes lieux, mais on ne peut pas dire que les vûes des *Hollandois* & de l'*Anglois* ſoient les mêmes. Auſſi l'intérêt & les vûes politiques des deux Nations par rapport à l'œconomie particuliere ſont fort différens. Il eſt de leur intérêt d'être frugaux, & de dépenſer peu ; parce que tout leur vient du dehors, excepté le beurre, le fromage & le poiſſon, dont ils mangent, ſurtout du poiſſon, trois fois autant que le même nombre de perſonnes le fait en *Angleterre*. Il eſt de notre intérêt de manger beaucoup de bœuf & de mouton, afin de ſoutenir le Fermier, & d'améliorer davantage notre terrain, qui fournit aſſez pour notre entretien, & qui produiroit la moitié plus s'il étoit bien cultivé.

Le *Hollandois* a peut-être plus d'argent comptant, & d'embarquemens que nous, mais il faut conſidérer tout cela, comme les outils avec leſquels ils travaillent. C'eſt ainſi qu'un Voiturier peut avoir plus de chevaux, qu'un homme qui a dix fois plus de bien que lui. Un Banquier

quier riche ſeulement de quinze à ſeize cens livres ſterling, peut avoir en caiſſe à l'ordinaire plus d'argent, qu'un Gentilhomme qui a deux mille livres ſterling de revenu annuel. Celui qui tient trois ou quatre voitures de louage, eſt à un Seigneur qui tient un caroſſe, ce que le *Hollandois* eſt à l'*Anglois*. Les premiers n'ayant rien chez eux que le poiſſon, ſont comme les Voituriers, ou ceux qui tranſportent les marchandiſes ſur mer pour le reſte du monde, tandis que la baſe du commerce des *Anglois* dépend principalement de leur produit.

Ce qui rend ſur tout les *Hollandois* ménagers, c'eſt la force & la quantité des impôts qu'ils doivent payer, la rareté du terrein, & les autres circonſtances qui occaſionnent la cherté des vivres. Une comparaiſon établira cette remarque. Il y a dans la Province de *Hollande* des tréſors immenſes, le commerce y fleurit. La terre y eſt preſque d'un auſſi grand prix que le fumier, & elle y eſt généralement très-cultivée. Dans la *Gueldre* & dans l'*Overyſſel* il y a à peine quelque commerce, & l'argent y eſt rare. Le terroir y eſt médiocre, & de vaſtes bruïeres demeurent incultes. Les habitans de ces Provinces, quoique plus pauvres, ſont

cependant moins avares & plus hoſpitaliers que ceux de la *Hollande*. Quelle eſt la raiſon de ce phénomene ſingulier ? Elle eſt toute ſimple. Les taxes ſur la plupart des choſes ſont moins exorbitantes, & il y a plus de terrein à proportion des habitans. Les plus grands impôts étant en *Hollande* ſur le manger, le boire & le chauffage, c'eſt auſſi ſur la bouche que le *Hollandois* épargne. Mais les meubles dans cette même Province ſont plus riches, les habits plus propres que dans les autres.

Ceux qui ſont frugaux par principe, le ſont également en tout : mais le *Hollandois* œconomiſe uniquement ſur les choſes qui étant d'un uſage journalier ſe conſument d'abord. Ils agiſſent tout autrement par rapport aux choſes qui durent long-tems. Prodigues en peintures & en marbres, ils ſont extravagans juſques à la folie en bâtimens & en jardins. Vous trouverez dans les autres Païs des Palais vaſtes & ſuperbes, qui appartiennent à des Princes : on ne doit pas les chercher dans une République, où l'égalité eſt auſſi exactement obſervée que dans celle-ci. Mais dans toute l'*Europe* vous ne trouverez pas des maiſons particulieres auſſi ſomptueuſes ni auſſi magnifiques

gnihques que le ſont une grande quantité des maiſons des Marchands, & des autres Habitans d'*Amſterdam*, & de quelques autres grandes Villes de la Province de *Hollande*. Aucun peuple de la Terre ne dépenſe pour ſe loger, une auſſi grande partie de ſon bien que les *Hollandois*.

L'année 1671. & le commencement de 1672. furent des tems critiques pour cette Province. Jamais depuis que la République étoit établie, elle ne s'étoit vue dans une plus grande extrémité, ni ſes affaires dans un état plus affreux. Les obſervations du Chevalier *Guillaume Temple* ſur les Mœurs & ſur le Gouvernement de ces Peuples, o t été faites environ ce tems là, comme il paroît par differens paſſages de ſes Mémoires. C'eſt à cet Auteur qu'on doit ce qu'on fait avec quelque certitude de leur œconomie & de leur conſtitution dans ce tems-là. Alors le *Hollandois* étoit encore frugal: mais depuis ce tems de calamité il eſt arrivé de grands changemens, ſur-tout parmi les perſonnes de la premiere claſſe; dans leurs équipages, dans leurs repas, & dans toute leur maniére de vivre. Le peuple ſur qui le principal fardeau des impôts tombe, eſt

peut être encore auſſi frugal qu'il ait jamais été.

Il y a des perſonnes qui prétendent que la frugalité de cette Nation ne vient point de la néceſſité, mais d'une averſion générale pour le luxe & les vices. Pour prouver ce qu'ils avancent, ils nous repréſentent leur adminiſtration publique, la petiteſſe des appointemens qu'ils donnent à ceux qui ſervent l'Etat, la prudence avec laquelle ils marchandent & achetent les proviſions de bouche, & les autres choſes néceſſaires à la vie. Ils n'oublient pas de faire mention des grands ſoins qu'ils ſe donnent pour ne s'en pas laiſſer impoſer par ceux qui les ſervent, & la ſévérité dont ils uſen envers ceux qui rompent un contrat

Ce qu'on attribue à la vertu & à la probité des Magiſtrats, eſt une ſuite de réglemens étroits concernant l'adminiſtration du Tréſor Public, & dont la forme admirable de leur Gouvernement ne leur permet pas de s'écarter. La précaution eſt très-à-propos. Un Honnête Homme peut bien ſe fier à un autre, s'ils conviennent de quelque choſe : mais une Nation entiere ne doit jamais ſe repoſer entierement ſur la probité de qui que ce ſoit ; elle ne doit ſe fier qu'à une obligation

obligation néceſſaire. Malheureux eſt le Peuple dont la proſperité dépend de la vertu & de la conſcience des Miniſtres & des Politiques! La ſureté de leur conſtitution ſera toujours précaire.

L'Etat en *Hollande* tâche de rendre ſes Sujets frugaux, non parce que la frugalité eſt une vertu, mais parce qu'il eſt de leur interêt, comme je l'ai fait voir. La vertu eſt immuable, mais l'interêt varie. Auſſi changent-ils de maximes ſuivant les occurrences: l'exemple ſuivant le prouvera clairement.

Dès que les Vaiſſaux de la Compagnie des *Indes Orientales* ſont arrivés, elle paye ceux qui la ſervent. La plupart de ces gens reçoivent la plus grande partie de ce qu'ils ont gagné durant ſept ou huit ans, & quelques-uns dans quinze ou ſeize années. Ces miſérables ſe trouvent par-là encouragés à dépenſer leur argent avec une profuſion extraordinaire. La plupart étoient des garnemens quand ils ſe ſont embarqués: ſous la garde étroite d'une diſcipline ſevere ils ont été occupés long-tems à un travail pénible, ſans argent, & parmi des dangers éminens. Si nous conſidérons tout cela, nous appercevrons ſans peine qu'il n'eſt pas difficile de les

les rendre prodigues, en les plaçant ainſi tout d'un coup dans l'abondance.

Ils diſſipent en peu de tems en Vin, au milieu des Femmes & de la Muſique, tous les fruits de leurs travaux, & cela avec autant de goût, que des gens auſſi groſſiers en ſont capables. On tolere ces réjouiſſances & ces excès de débauche, on leur accorde plus de liberté qu'aux autres, pourvu ſeulement qu'ils s'abſtiennent de faire du mal. Vous les verrez dans quelques Villes la plupart yvres, & accompagnés de trois ou quatre nymphes courir les rues en plein jour, précedés d'un violon, dont le ſon aigre ſe fait entendre malgré les mugiſſemens de cette troupe effrenée. Si même l'argent ne ſe dépenſe pas aſſez vite par ce moyen, ils en trouveront d'autres: ils le jettent quelquefois par poignées à la canaille. Toujours également extravagans, tandis qu'ils ont quelque choſe de reſte, leur folie ceſſe avec leur argent. C'eſt pour cela qu'on les appelle les *Seigneurs de ſix ſemaines*. Au bout de ce tems la Compagnie a de nouveaux Vaiſſeaux prêts à partir. Ces miſérables inſenſés, réduits à la pauvreté, ſont obligés de s'e gager de nouveau; & pendant un voyage de long cours, ils

ont

ont tout le tems de ſe repentir à loiſir de leur folie.

Tous ces déſordres naiſſent de ce qu'on d'onne à ces gens, peu accoutumés à avoir de l'argent, leur paye tout à la fois. Stratagême ingénieux, qu'on pratique pour deux raiſons. Examinons cette double politique. Si ces Mariniers, déja endurcis à la température des climats chauds, ac outumés à l'air & à une nourriture mal ſaine, étoient frugaux ils demeureroient dans leur propre Pays. La Compagnie, toujours obligée d'employer des hommes frais peu propres à leurs affaires, perdroit beaucoup par la mort fréquente de ces nouveaux Matelots. A peine en échappe-t'il la moitié dans quelque place des *Indes Orientales* qu'ils abordent. Outre les grands frais que cela occaſionneroit, ces pertes mettroint le déſordre dans les affaires.

En ſecond lieu, ces grandes ſommes ſi ſouvent diſtribuées à ces Mariniers, dépenſées avec tant de promptitude dans le pays, y font circuler l'argent. Par ces impôts, & par les *exciſes*, la plus grande partie revient dans le Tréſor Public.

J'ai deſſein de convaincre les zèlés

Défenſeurs

Défenſeurs de la frugalité Nationale. Je me propoſe de prouver par un autre argument, que ce qu'ils recommandent eſt impraticable. Suppoſons d'abord pour cet effet, que ce que j'ai avancé dans la *Remarque* (L,) au ſujet du Luxe & de ſa néceſſité pour ſoutenir le Négoce, ſoit peu fondé. Après cette ſuppoſition, examinons ce que produiroit une frugalité génerale ſur une Nation telle que l'*Angloiſe*, ſi le Peuple y étoit obligé, part art & par un ménagement habile, d'être frugal dans toutes les occaſions. Accordons donc que toutes les perſonnes de la *Grande-Bretagne* ne conſumeroit que quatre cinquiémes de ce qu'ils conſument à préſent, & qu'ils conſerve ront par cette œconomie un cinquiéme de leur revenu. Je ne parlerai point à préſent de l'Influence que cette épargne auroit ſur le Fermier, ſur celui qui trafique en Bétail, & ſur les Propriétaires des Terres. Il eſt impoſſible que le même ouvrage ſe faſſe, que le même nombre de métiers fleuriſſent comme à préſent. Souppoſons-le cependant. Il faudra conclure que tous ceux qui travaillent, & que le plus pauvre des Artiſans auroit au bout de cinq ans en argent comptant, tout ce qu'ils dépenſent

à préſent dans un an, à moins que la valeur de l'argent ne tombât prodigieuſement, ou que les vivres ne devînſſent fort chers. Remarquons en paſſant que cette épargne ſeroit plus conſidérable, que ce qu'il y a jamais eu d'argent dans le même tems dans la Nation.

Avant que de nous réjouir de cette augmentation conſidérable de richeſſes, conſiderons l'état où ſeroient toutes ces perſonnes qui travaillent. En raiſonnant par l'expérience, & par ce que nous obſervons tous les jours, jugeons quelle ſeroit la conduite de ces gens dans tel cas. Chacun ſait qu'il y a un grand nombre de Garçons Tiſſerans, Tailleurs, Ouvriers en draps, & vingt autres eſpéces d'Artiſans, qui auroient bien de la peine à travailler le cinquiéme jour, s'ils pouvoient s'entretenir une ſemaine entiére de ce qu'ils gagnent en quatre jours. Perſonne n'ignore qu'il y a des milliers d'Ouvriers qui s'expoſeront à cinquante inconvéniens, déſobligeront leurs Maîtres, épargneront ſur leur bouche, s'endetteront pour avoir le plaiſir de ſe diſſiper les jours de Fêtes. Lors donc que les Hommes font voir un penchant ſi extraordinaire pour la

la pareſſe & pour le plaiſir, pouvons-nous nous perſuader qu'ils travailleront lorſqu'ils n'y ſeront pas obligés par une néceſſité abſolue & preſſante ? Nous voyons un Artiſan, qui refuſe d'aller à l'ouvrage le *Lundi*, parce qu'il lui reſte encore deux shelings de ſes gages de la ſemaine derniere. N'eſt il donc pas naturel de penſer qu'il n'iroit jamais, s'il avoit quinze ou vingt guinées dans ſa poche ?

Que deviendront à ce compte nos Manufactures ? Si le Marchand a un envoi de drap à faire, il doit le faire lui-même. Il ne pourroit pas ſeulement avoir pour lui aider un ſeul homme, de douze qui avoient accoutumé de travailler pour lui. Quand même l'inconvenient dont je parle n'auroit lieu que par rapport aux Garçons Cordonniers, je ſoutiens que dans moins d'un an la moitié des Habitans de *Londres* ſeroient obligés d'aller ſans ſouliers. Si les Particuliers dépenſent un cinquiéme moins que les années précédentes, il y aura un cinquiéme moins d'argent dans le Commerce ordinaire. Dès-lors il ſera plus difficile de payer le travail du pauvre. Ceux qui ont une grande quantité d'ouvriers à payer, s'appercevront bientôt

tôt de cette diminution d'argent. Le nombre des pauvres diminuera, dira-t-on, mais qui fera l'ouvrage? Ne ſait-on pas que dans un pays où l'on a introduit la propriété, il ſeroit auſſi difficile de vivre ſans pauvres que ſans argent? La quantité de monnoye qui circule dans un pays, doit toujours être proportionée au nombre des mains qui y ſont employées, & les gages des ouvriers doivent être proportionnés au prix des denrées. D'où l'on peut conclure que tout ce qui procure l'abondance rend les ouvriers à bon marché, ſi du moins le pauvre eſt bien menagé. Comme on doit ſimplement les empêcher de mourir de faim, auſſi l'on ne doit leur donner que ce qu'il faut pour leur entretien, ou au moins rien qui méritât d'être épargné. Si par une induſtrie extraordinaire, & en épargnant ſur leur bouche, quelques-uns d'entre ceux de la plus baſſe claſſe s'élevent eux-mêmes au deſſus de leur condition, perſonne ne doit les en empêcher. Que dis-je? Il eſt inconteſtable que la frugalité eſt la voye la plus ſage que puiſſe ſuivre chaque particulier & chaque famille. Il ſeroit auſſi de l'interêt de toutes les riches Nations, que la plus gr-

de partie des pauvres fûſſent preſque toujours actifs, & qu'ils dépensâſſent encore continuellement ce qu'ils gagnent.

Tous les Hommes, comme le remarque fort bien le Chevalier *Guillaume Temple*, ſont plus portés à l'aiſe & au plaiſir qu'au travail. Il faut pour leur donner de l'activité, qu'ils ſoient mis en mouvement par la vanité, ou par l'avarice: vices qui pour l'ordinaire n'ont que très-peu d'influence ſur ceux qui gagnent leur vie par leur travail journalier. Rien ne peut ainſi les éguillonner à travailler pour les autres, que leurs beſoins. Il eſt donc de la prudendence de les ſoulager, mais ce ſeroit une folie que de les guérir. Faire en ſorte que l'ouvrier n'ait jamais qu'une médiocre quantité d'argent, c'eſt l'unique moyen de le rendre induſtrieux. Trop peu d'argent pourroit décourager certains temperammens, & en déſeſperer d'autres; mais trop rendroit les ouvriers pareſſeux & inſolens.

L'ON ſe moqueroit d'une perſonne, qui ſoutiendroit que trop de richeſſes peuvent ruiner une Nation. Tel a cependant été le deſtin de l'*Eſpagne*. C'eſt à cette cauſe que le ſçavant *Don Diégo Savédre*

Savédra attribue la ruine de ſa Patrie. Dans les ſiécles précédens, les fruits de la terre avoient rendu l'*Eſpagne* un Pays ſi riche, que *Louis* IX. Roi de *France* étonné de la ſplendeur qui régnoit à la Cour de *Tolède*, dit qu'il n'avoit jamais rien vu dans ſes voyages, ni en *Europe*, ni en *Aſie*, qui fût comparable à cette magnificence. Ce Prince avoit cependant parcouru toutes les Provinces de la *Terre Sainte*. Dans le Royaume de *Caſtille*, ſi nous en croyons quelques Auteurs, on vit ſe rendre de toutes les parties du Monde cent mille Fantaſſins, dix mille cavaliers, & ſoixante mille chariots de bagage, qui étoient deſtinés pour la *Guerre Sainte*. *Alphonſe*. III. entretenoit tout cela à ſes propres frais, payant chaque jour les Soldats, les Officiers, & les Princes, chacun ſuivant ſon rang & ſa dignité. Si nous deſcendons à des ſiécles moins éloignés du nôtre, nous trouverons que ſous le régne de *Ferdinand* & d'*Iſabelle*, qui fournirent aux frais des voyages de *Colomb*, & même quelque tems après l'*Eſpagne* étoit encore un Pays fertile. Le commerce & les manufactures y fleuriſſoient. Ce Royaume étoit célébre par les ſçavans & par les gens induſtrieux qu'il

produiſoit. Auſſi-tôt que ces immenſes tréſors acquis par un bonheur & par une cruauté qui juſqu'alors n'avoient point eu d'exemple, puiſque par la propre confeſſion des *Eſpagnols*, cette proſpérité avoit couté la vie de vingt millions d'*Indiens*; auſſi-tôt, dis je, que cet océan de tréſors vint à rouler ſur ce peuple, il renverſa leur jugement, & diſſipa leur induſtrie. Le Fermier abandonna ſa charrue, l'artiſan ſes outils, le Marchand ſon comptoir. Chacun mépriſant le travail, ne penſoit qu'à ſe divertir, & à vivre en gentilhomme. Perſuadés qu'ils pouvoient avec raiſon s'eſtimer plus que tous leurs voiſins, rien ne pouvoit remplir leurs déſirs que la conquête du monde entier. De-là il eſt arrivé que d'autres Nations leur ont fourni ce que leur pareſſe & leur vanité ne leur permettoient pas de fabriquer. Dès-qu'on vit que malgré toutes les défenſes que le Gouvernement faiſoit contre le tranſport de l'or & de l'argent en lingots, l'*Eſpagnol* ſe défaiſoit volontiers de ſon argent, & qu'il l'apportoit lui-même à bord des Navires au riſque de la vie; dès-lors, dis je, tout le monde à l'envie travailla pour l'*Eſpagne*. Chaque année l'argent fut di-

viſé

viſé & diſperſé dans les Pays de commerce. Par-là tout devint plus cher, toutes les Nations ſe rendirent induſtrieuſes. L'*Eſpagnol* ſeul, depuis ſes puiſſantes acquiſitions, attendoit mollement aſſis, & les bras croiſés, avec une impatiente inquiétude l'arrivée des denrées & des marchandiſes étrangeres, & de l'argent pour payer aux autres peuples ce qu'il avoit déja conſommé. L'abondance d'argent, les Colonies fréquentes envoyées dehors, & d'autres pratiques tout auſſi mauvaiſes, ont ainſi été la cauſe de la décadence de ce Royaume. L'*Eſpagne*, Pays fertile & bien peuplé, avec tous ſes titres pompeux & ſes riches poſſeſſions, eſt devenue un ſimple paſſage ſterile & dépeuplé de l'or & de l'argent, qui venant d'*Amérique*, va s'arrêter dans les autres parties du monde. La nation jadis riche, induſtrieuſe, diligente & active, eſt devenue lâche, pareſſeuſe, vaine & pauvre. Je n'en dirai pas davantage ſur l'*Eſpagne*.

L'argent peut être appellé le produit du *Portugal*. Cependant la figure que faitce Royaume avec tout ſon or, n'eſt pas extremement digne d'envie. Le grand art donc de rendre une nation

heureuſe & floriſſante, c'eſt de faire en ſorte que tout le monde puiſſe être employé à quelque travail. Pour y réuſſir, le premier ſoin du Gouvernement doit être d'avancer toutes ſortes de ſciences, d'Arts, de Manufactures & de métiers. Le ſecond ſoin doit être d'avancer la Pêche & l'Agriculture dans toutes ſes branches, en ſorte que la terre ſoit forcée à produire. Par la premiere maxime on attirera une grande multitude d'habitans, par la ſeconde on trouvera moyen de les entretenir.

C'eſt de cette ſage politique qu'on doit attendre la grandeur & la félicité d'une nation, & non pas des réglemens contre la prodigalité, ou contre l'avarice : paſſions qui auront toujours lieu, ſuivant les circonſtances où ſe trouveront les hommes. Que la valeur de l'or ou de l'argent hauſſe ou baiſſe, toujours l'agrément, le bonheur de toutes les ſocietés dépendront de l'abondance des productions de la terre, & du travail du peuple. Ces deux choſes jointes enſemble ſont un tréſor plus aſſuré, plus réel & plus inépuiſable, que tout l'or du *Breſil*, ou l'argent du *Potoſi*.

REMARQUE (R.)

Il n'y avoit plus D'HONNEUR *à faire figure aux dépens de ſes Créditeurs.*

Page 25. Lignes 17. 19.

L'HONNEUR dans ſon ſens figuré eſt une chimére ſans réalité, qui doit ſa naiſſance aux moraliſtes & aux politiques. Il ſignifie un certain principe de Vertu indépendant de la Religion, qui retient certaines perſonnes, ou qui les lie dans leurs devoirs, & dans leurs engagemens. Un ſujet, par exemple, conſpire avec d'autres de faire mourir le Roi. S'il eſt homme d'honneur, il eſt obligé d'achever ce qu'il a commencé. Si ébranlé par ſes remords, ou par ſon bon caractere, il tremble de l'énormité de ſon projet, & que découvrant le complot il accuſe ſes complices, alors il perd ſon honneur, au moins dans l'eſprit de ceux du parti qu'il a quitté.

L'excellence de ce principe conſiſte en ce que le Vulgaire en eſt peu ſuſceptible

ceptible, & qu'il ſe trouve uniquement dans les perſonnes de la plus haute diſtinction. C'eſt à peu près comme l'on trouve quelques oranges qui ont des pepins, & d'autres qui en manquent, quoiqu'extérieurement ces fruits ſoient les mêmes. Dans les familles de la premiere diſtinction, l'honneur ſemblable à la goute eſt généralement regardé comme héréditaire. Tous les enfans des grands Seigneurs naiſſent auſſi avec ce principe. Certaines perſonnes, qui n'ont jamais éprouvé ce ſentiment, peuvent l'acquérir par la converſation du beau monde, & par la lecture, ſur-tout par celle des Romans. D'autres le ſentent naître à l'idée d'un avancement. Mais rien n'eſt plus propre à le faire croître qu'une épée. On a vu des perſonnes métamorphoſées dans l'eſpace de vingt-quatre heures, pour avoir porté la premiere fois cette arme ſi honorable.

Tout homme d'honneur ne doit rien négliger pour conſerver & pour augmenter ce principe. Il y doit tout ſubordonner, ſes emplois, ſes biens. Que dis-je? Il ne doit même faire aucun cas de la vie, quand il s'agit de ſon honneur. Auſſi quelque humilité que lui aura inſpiré une bonne éducation, il peut

peut s'eſtimer infiniment, comme poſſeſſeur de cet inviſible ornement.

L'unique moyen de conſerver ce principe, c'eſt de vivre conformément aux régles de l'honneur : loix reſpectables, & qu'on doit ſuivre inviolablement. L'homme d'honneur eſt toujours obligé d'être fidèle à ſa parole, de préférer l'interêt public au ſien propre. Il ne doit jamais ni mentir, ni frauder, ni tromper. Il ne lui eſt pas permis d'endurer aucun *Affront* : terme d'art, qui déſigne toute action faite à deſſein d'avilir celui qui en eſt l'objet.

Les anciens Chevaliers, ſectateurs de ce ſacré principe, dont je compte que *Don Quichotte*, a été le dernier dans l'Hiſtoire, obſervoient très-ſcrupuleuſement toutes ces loix, & un beaucoup plus grand nombre encore. Les modernes paroiſſent être plus relâchés. Ils ont à la vérité une profonde vénération pour les articles dont je viens de parler, mais ils négligent les autres. Aujourd'hui, ſi l'on ſe conforme ſeulement au petit nombre de maximes d'honneur que j'ai indiqué, il eſt certain qu'on paſſera par-deſſus toutes les fautes qu'on pourroit faire ſur d'autres ſujets.

Un homme d'honneur eſt toujours regardé comme une perſonne diſtinguée par ſon impartialité, par ſon bon ſens & par ſa bonne conduite. Jamais on n'entendit dire d'un homme d'honneur qu'il fût un fou. C'eſt auſſi pour cette raiſon qu'il n'a que faire des loix qui le lient. Toujours on lui permet d'être juge dans ſa propre cauſe. Si on lui fait le moindre tort, ou à ſes amis, à ſes parens, à ſes domeſtiques, à ſon chien, ou à quelqu'autre choſe qu'il ait trouvé bon de prendre ſous ſon honorable protection, d'abord il doit demander ſatisfaction. Si le tort eſt mis au rang des *Affrons*, & que celui qui l'a fait, ſoit auſſi un homme d'honneur, il faut néceſſairement ſe battre. Il eſt donc évident que l'homme d'honneur doit être courageux, ſans quoi ſon honneur ſeroit une épée ſans pointe. Examinons donc en quoi le courage conſiſte. Voyons ſi c'eſt, comme bien des gens le prétendent, quelque qualité réelle & diſtincte de toute autre, que les perſonnes valeureuſes ont dans leur nature, ou ſi ce n'eſt rien de ſemblable.

Il n'eſt rien ſur la terre de ſi généralement ſincére que l'amour que toutes les Créatures qui ſont capables de

ce ſentiment, ſe portent à elles-mêmes. Comme tout amour renferme néceſſairement de tendres ſoins pour la conſervation de ce qui en eſt l'objet, ainſi rien n'eſt plus ſincere dans toutes les Créatures que la volonté, le déſir, & les efforts qu'elles font pour leur propre conſervation. C'eſt une loi de la nature, qui oblige les Créatures à n'avoir d'autres appétits, ou d'autres paſſions, que celles qui tendent, ſoit directement, ſoit indirectement, à la conſervation d'elles-mêmes, ou de leur eſpéce.

Les moyens que la nature employe pour obliger les Créatures à agir vigoureuſement pour leur propre conſervation, ſont entés ſur elles-mêmes. Dans l'homme on appelle ces moyens déſirs. Ce ſont eux qui le pouſſent à demander ce qu'il croit qui le conſervera, ou qui lui fera plaiſir. Ce ſont ſes déſirs qui lui commandent d'éviter ce qu'il s'imagine pouvoir lui faire de la peine, ou du mal, ou le détruire. Ces déſirs, ou ces paſſions, ont toutes des ſymptômes différens, par où elles ſe manifeſtent à ceux qu'elles troublent. Suivant la diverſité des émotions que ces paſſions cauſent au dedans de nous, elles ont reçu différentes dénominations.

J'ai

J'ai eu occaſion de faire ſentir cette vérité à l'égard de la *Vanité* & de la *Honte*.

La paſſion qui s'éleve chez nous, lorſque nous appréhendons qu'il ne nous ſurvienne quelque malheur, s'appelle CRAINTE. Le trouble que cette paſſion excite eſt plus ou moins violent, non pas toujours à proportion du danger que nous courons, mais à proportion de l'appréhenſion que nous avons, ſoit que le malheur ſoit réel, ſoit qu'il ſoit imaginaire. Notre crainte étant donc toujours proportionnée à l'appréhenſion que nous avons du danger, il s'enſuit qu'auſſi long-temps que cette apprehenſion dure, on ne peut non plus ſe défaire de ſa crainte, que l'on ne pourroit s'arracher une jambe ou un bras. Nous ſommes quelquefois ſaiſis d'une frayeur ſi ſubite & ſi grande, qu'elle nous prive de l'uſage de la raiſon, & de tout ſentiment. Le danger fini, il ne nous reſte aucune idée de l'appréhenſion que nous avons reſſentie. Le ſeul évenement peut nous en convaincre : puiſqu'il auroit été abſolument impoſſible que nous euſſions été épouvantés, ſi nous n'avions pas craint qu'il ne nous arrivât quelque mal.

On croit aſſez communément qu'on peut vaincre cette appréhenſion par le ſecours de la raiſon. J'avoue que je ne ſuis point de ce ſentiment. Les perſonnes qui ont été épouvantées vous diront, qu'elles ſe ſont rendues maîtreſſes de leur appréhenſion, auſſi-tôt qu'elles ſont rentrées en elles-mêmes, c'eſt-à-dire dès-quelles ont fait uſage de leur raiſon. Mais ce n'eſt point-là une victoire : car dans l'épouvante qu'ils ont eu, le danger étoit ou entierement imaginaire, ou il étoit paſſé dans le tems qu'ils ont pu faire uſage de leur raiſon. Si donc après l'examen & la reflexion, ils ont découvert qu'ils ne couroient aucun riſque, il n'eſt pas étonnant qu'ils ayent quitté leur premiere crainte. Mais quand le danger ſubſiſte, que l'on eſſaye ſeulement de faire uſage de ſa raiſon, & l'on trouvera qu'elle peut ſervir tout au plus à examiner la grandeur & la réalité du péril. Si l'on trouve par la réflexion qu'il eſt moindre que l'on ne l'avoit d'abord cru, l'appréhenſion diminuera à proportion : mais ſi le danger ſe trouvoit réel, & tel dans toutes ſes circonſtances qu'on l'a cru avant la réflexion, alors la raiſon, bien loin de diminuer cette appréhenſion, l'augmentera plutôt.

Pendant

Pendant que cette crainte dure, aucune créature n'eſt capable d'attaquer un Ennemi. Cependant nous voyons tous les jours les Brutes ſe battre avec obſtination, & ſe déchirer l'une l'autre juſqu'à la mort. Il faut donc que quelqu'autre paſſion plus violente s'éleve. Il n'y a que ce moyen qui ſoit capable de ſurmonter cette crainte. LA COLERE oppoſée à la crainte eſt la plus plus propre à cet effet. Afin de remonter juſqu'à ſa ſource, je demande permiſſion au lecteur pour une nouvelle digreſſion.

NULLE Créature, je parle des animaux les plus parfaits, ne peut ſubſiſter ſans nourriture. Aucune de leur eſpece ne peut ſe perpétuer pendant longtems, ſi les jeunes ne viennent prendre la place des vieux, que la mort enleve. Auſſi le premier & le plus violent appétit que la Nature leur ait donné, eſt celui de la *faim*, le ſecond eſt celui de la *concupiſcence*. Celui-ci les porte à procréer, comme l'autre leur ordonne de manger.

Remarquons maintenant que la colere eſt cette paſſion qui s'éleve dans notre cœur, quand nos déſirs ſont troublés ou traverſés. Cette paſſion anime le corps, & raſſemble les forces des

créa-

créatures: ainſi elle leur a été donnée, afin qu'animées, & devenues plus vigoureuſes par ce moyen, elles faſſent de plus grands efforts pour éloigner, pour ſurmonter, ou pour détruire tout ce qui pourroit les empêcher de ſe conſerver elles-mêmes. Rien ne met plus aiſément en colere les Brutes, que la *faim* & la *concupiſcence*; à moins qu'elles-mêmes, ou ce qu'elles aiment, ou leur liberté, ne ſoient menacés ou attaqués. C'eſt ce qui les rend encore plus féroces. Les appetits des animaux ſont actuellement traverſés, dès qu'ils n'ont pas ce qu'ils déſirent, quoiqu'avec moins de violence que ſi on les empêchoit de jouir de ce qu'ils voyent. Une réfléxion fort connue, mettra ce que j'ai dit dans un plus grand jour.

Toutes les créatures qui habitent la Terre vivent de ſes fruits, ou de ſon produit, ou de la chair des autres animaux, qui ſont ſes camarades. Auſſi la nature a-t-elle armé les animaux de proye, de griffes & de forces, pour vaincre & déchirer en pieces ceux qu'elle a deſtinés à leur nourriture. Elle leur a donné encore un appetit plus vif, qu'à ceux qui ſe nourriſſent d'herbes, ou des autres productions de la terre. Si la Va-

che aimoit la chair du mouton autant qu'elle aime aujourd'hui l'herbe, privée comme elle eſt de griffes & de ſerres, n'ayant qu'un rang de dents ſur le devant d'une égale longueur, bientôt, quoiqu'au milieu d'un troupeau de Brebis, elle ſeroit morte de faim.

J'ai dit en ſecond lieu que les animaux de proye avoient un appétit *plus* violent. Si l'expérience ne nous l'apprenoit pas, un raiſonnement fort ſimple pourroit nous en convaincre. Il eſt très-probable en premier lieu que la faim, qui engage une créature à ſe fatiguer, à ſe haraſſer, & à courir de grands dangers pour chaque morceau qu'elle mange, doit être plus vive, que celle qui ordonne aux autres de manger ce qu'elles ont devant elles, & qu'elles peuvent ſe procurer en ſe baiſſant. On doit conſidérer en ſecond lieu, que la même nature, qui par un inſtinct admirable apprend à ces animaux voraces à demander, à ſuivre à la piſte, à découvrir les autres qui ſont pour eux une bonne nourriture, a auſſi donné à ces derniers un inſtinct qui les inſtruit à éviter, ſe cacher & s'enfuir de celles qui vont à leur chaſſe. Par conſéquent les animaux de proye, quoiqu'ils puiſſent manger pour long-tems à la

fois, ont cependant plus ſouvent le ventre vuide, que ceux dont la nourriture ne s'envole jamais, & ne peut pas leur réſiſter. C'eſt ainſi que l'appétit des premiers ſe perpétue & s'augmente, & que comme un feu permanent il les entretient toujours en colere.

Les Taureaux, & les Coqs ne ſont, ni des animaux de proye, ni extrêmement voraces. On me demandera donc qu'eſt-ce qui peut enflammer leur courroux, qui eſt aſſez violent pour les porter quelquefois à ſe battre juſqu'à la mort. La réponſe eſt facile : ce ſont les déſirs de la *concupiſcence*, qui produiſent cette fureur. Ces animaux, dont la rage procede de la faim, mâles ou femelles, attaquent tout ce dont ils peuvent ſe rendre maîtres, & ſe battent contre tout avec le même acharnement. Les animaux dont la fureur eſt provoquée par la chaleur *Vénérienne*, étant généralement des mâles, ils s'animent principalement contre les mâles de leur eſpece. Ces animaux peuvent faire du mal aux autres par hazard, ou par quelqu'autre cauſe, mais les principaux objets de leur haine ſont leurs rivaux. C'eſt contr'eux ſeulement qu'ils exercent leurs forces, & qu'ils font remar-

quer leurs proueſſes. Nous voyons encore dans toutes ces créatures, dont le mâle eſt capable de ſatisfaire pluſieurs femelles, une ſupériorité exprimée par la nature, dans ſa figure, dans ſes traits, de même que dans ſa férocité : marques que nous n'appercevons point dans d'autres eſpeces, où le mâle ſe contente d'une ou de deux femelles.

Les chiens, quoique devenus animaux domeſtiques, ſont naturellement rapaces; & ceux qui ſe battent, carnaſſiers comme ils ſont, deviendroient bientôt animaux de proye, s'ils n'étoient nourris auprès de nous. Les obſervations qu'on peut faire là-deſſus, ſont des preuves ſuffiſantes de tout ce que j'ai avancé juſqu'ici. Si un animal d'une eſpece portée à ſe battre, & par conſéquent vorace, tant mâle que femelle, eſt attaché à quelque choſe, il ſouffrira plutôt qu'on le tue que de lâcher priſe. Comme la femelle eſt communément la plus chaude, auſſi n'y a t'il d'autre différence dans leur figure, que celle qui diſtingue les Sexes, & la femelle eſt plus féroce. Le Taureau animal terrible lorſqu'on conſerve ſes forces, deviendra en peu auſſi doux qu'une vache, ſi on le laiſſe roder parmi un troupeau

troupeau d'une vingtaine de femelles. Une douzaine de Poules gâteront bientôt le meilleur coq de combat de toute l'*Angleterre*. Les cerfs de cinq ans & les bêtes fauves, ſont regardés comme des créatures chaſtes & timides. Ils le ſont en effet preſque toute l'année, excepté dans le tems qu'ils ſont en rut. Alors, devenus ſubitement hardis juſques à l'admiration, ils portent ſouvent des coups à ceux qui les gardent.

Par ce qui ſe paſſe en nous-mêmes, on peut preſque démontrer que l'influence de ces deux principaux appétits, je veux dire la *faim* & la *concupiſcence*, ſur le tempéramment des Animaux, n'eſt pas ſi biſarre que quelques perſonnes peuvent ſe l'imaginer. Quoique notre *faim* ſoit infiniment moins violente que celle des Loups & des autres Animaux rapaces, nous voyons cependant que les perſonnes en ſanté, & qui ont bon appétit, ſe mettent très-facilement en colere & de mauvaiſe humeur pour des bagatelles, lors ſeulement qu'on les fait attendre pour manger au-delà de l'heure ordinaire.

De même la *concupiſcence* n'eſt pas à beaucoup près auſſi véhémente dans l'Homme que dans les Taureaux, &

en d'autres animaux plus robuſtes. Cependant rien ne provoque davantage la colere des hommes & des femmes, que ce qui traverſe leur amour. Les plus timides, & les plus délicatement élevés de l'un & l'autre ſexe, ont ſouvent mépriſé les plus grands dangers, & ont foulé aux pieds les plus puiſſantes conſidérations pour détruire un Rival.

Juſqu'ici j'ai tâché de démontrer qu'aucun Animal ne peut, ni attaquer, ni ſe défendre, pendant que ſa peur dure; que cette crainte ne peut être ſurmontée que par une autre paſſion, & qu'il n'y a point de paſſion plus contraire à la peur, & plus propre à la vaincre que la colere. J'ai fait voir qu'en s'oppoſant à la *faim* & à la *concupiſcence*, on doit exciter la colere. J'ai prouvé enfin que le panchant de toutes les Brutes à la colere & à ſe battre opiniâtrement, dépend en général de la violence de l'un ou l'autre de ces appétits, ou de tous les deux enſemble. D'où il ſuit que ce que nous appellons valeur ou courage naturel, n'eſt autre choſe que l'effet de la colere; & que tous les animaux féroces doivent être, ou fort rapaces, ou fort laſcifs, s'ils ne ſont pas tous les deux enſemble.

Appli-

Appliquons préſentement cette regle à notre eſpece. On peut conclure de la délicateſſe de la peau de l'homme, & du grand ſoin qu'il faut pendant pluſieurs années pour l'élever, de la figure de ſes machoires, de l'égalité de ſes dents, de la largeur de ſes ongles, & du peu d'épaiſſeur de l'un & de l'autre, qu'il n'eſt pas probable que la Nature l'ait deſtiné pour vivre de rapine. Auſſi voyons-nous que ſa *faim* n'eſt pas ſi vorace que celle des bêtes féroces; & que les mouvemens de ſa *concupiſcence* ne ſont pas auſſi violens, que ceux qu'on remarque dans les autres animaux. Induſtrieux comme il eſt pour ſuppléer à ſes beſoins, il ne peut avoir des appétits perpétuels qui ſoient capables de fomenter continuellement ſa colere. D'où il ſuit que l'Homme doit être un animal timide.

Ce que je dis de cette timidité de l'homme, doit être uniquement entendu dans le ſimple état de Nature; car ſi nous le conſidérons comme membre de la Société, & comme un animal à qui on a donné de l'éducation, nous le trouverons une autre créature. Alors la vanité, l'envie, l'avarice & l'ambition venant à ſe développer, il eſt comme réveillé

veillé de ſon indolence & de ſa ſtupidité naturelle. A meſure qu'il avance en connoiſſances, ſes déſirs augmentent, & par-là même ſes beſoins & ſes appétits ſe multiplient. D'où il ſuit néceſſairement qu'il ſera ſouvent traverſé dans ſes pourſuites, & qu'il doit rencontrer un beaucoup plus grand nombre d'obſtacles, qu'il n'en auroit trouvé ſans cela; obſtacles qui doivent néceſſairement exciter ſa colere. Auſſi l'homme deviendroit-il en peu de tems, ſi on le laiſſoit faire, l'animal le plus méchant & le plus malfaiſant de toutes les Créatures. Dès que ſe ſentant le plus fort, il n'auroit rien à craindre de la part de ſon adverſaire qui l'auroit irrité, rien ne ſeroit capable de le retenir dans les regles de la modération.

C'eſt auſſi pour cette raiſon que dans tous les Gouvernemens, on s'eſt principalement appliqué à reprimer par différentes punitions la colere de l'Homme, lors du moins que ſe manifeſtant au-dehors, elle faiſoit du mal au Prochain. C'eſt en augmentant ſes craintes, que les habiles Politiques ont prévenu le mal que ſa colere pourroit produire. On n'a donc qu'à exécuter ponctuellement les diverſes loix qui ont été faites pour empêcher l'Homme de ſe ſervir de tout ſon pouvoir.

pouvoir. La conſervation de ſoi-même lui apprendra néceſſairement à être paiſible. Et comme chacun doit faire en ſorte qu'il ſoit auſſi peu troublé qu'il eſt poſſible, on aura ſoin d'augmenter & d'accroître continuellement ſes craintes, à meſure qu'il avance en expérience, en connoiſſance & en pénétration. Concluons de ce que je viens de dire, que la colere ne pouvant être que très ordinaire dans la Société, il eſt à propos de s'appliquer à en prévenir les mauvaiſes ſuites, en augmentant dans la même proportion les craintes des Hommes. C'eſt ainſi qu'on leur apprendra en peu de tems à détruire une paſſion moins dangereuſe, & à faire ſervir à la conſervation de ſoi-même, un principe oppoſé à la colere, qui lui avoit été donné dans ce même deſſein, auſſi bien que ſes autres paſſions.

La crainte eſt de toutes les paſſions des Hommes, celle qui contribue le plus à la tranquilité de la Société. Plus vous augmenterez cette paſſion, plus ils ſeront aiſés à gouverner. Quelqu'utile que puiſſe être la colere à l'Homme dans l'état de ſimple Nature, il n'en a cependant plus beſoin dès qu'il vit en Société. Mais la Nature, qui eſt uniforme

dans la formation des Animaux, produit toutes les créatures ſemblables à celles qui les engendrent & qui les portent, proportionnées à la place où elle les forme, & aux diverſes influences du dehors. De-là vient que tous les hommes ſont ſuſceptibles de colere, ſoit qu'ils ſoient nés à la Cour, ou dans *les* Forêts. Quand cette paſſion ſurmonte toute crainte, comme l'on en voit des exemples parmi les perſonnes de tout ordre, c'eſt alors ſeulement que l'on a veritablement du courage, & que l'on ſe battra auſſi hardiment qu'un Lion, ou qu'un Tigre. Je tâcherai donc de prouver, que tout ce qu'on appelle courage dans l'Homme lorſqu'il n'eſt pas en colere, eſt dû à l'art, & qu'il ne mérite pas le nom de courage.

Un bon gouvernement peut toujours tenir l'intérieur de la Société tranquile, mais perſonne ne peut ſe promettre de maintenir au dehors une paix qui ne ſoit jamais interrompue. Les circonſtances peuvent ſe préſenter, qu'il ſera utile d'étendre plus loin ſes limites, & d'augmenter ſon territoire. Des ennemis peuvent envahir nos poſſeſſions, lorſqu'on s'y attend le moins. Il peut arriver en un mot des choſes, qui engageront l'Etat à

entre-

entreprendre une guerre. Quelques civiliſés que les hommes puiſſent être, ils n'oublient jamais que la force doit l'emporter ſur le droit. Les Politiques doivent donc pour cette raiſon modérer les ſoins qu'ils doivent prendre pour détruire la colere, & pour diminuer la force de quelques-unes des craintes dont l'homme eſt ſuſceptible. Ils ne doivent rien négliger pour lui perſuader que tout ce qu'on lui dit de la barbarie qu'il y a à tuer ſes ſemblables, ceſſe dès que ſes ſemblables ſont ennemis du Public, & que ſes adverſaires ne ſont ni ſi bons, ni ſi puiſſans que lui. Toutes ces idées bien ménagées engageront le plus ſouvent au combat les plus hardis, les plus querelleux, & les plus méchans. Si cependant ces perſonnes n'étoient pas ornées de meilleures qualités, je ne voudrois pas répondre de la maniere dont elles ſe conduiroient dans une bataille. Mais ſi une fois vous pouvez leur faire mépriſer leurs ennemis, & exciter leur colere, j'oſe bien promettre que pendant qu'elle durera, ils ſe battront avec plus d'opiniâtreté qu'aucunes troupes diſciplinées Mais s'il arrivoit quelque choſe d'imprévu, comme un grand bruit, une tempête, ou quelqu'acci-

dent étrange, qui parût les menacer, la peur les ſaiſiroit, la colere les abandonneroit, & ils prendroient infailliblement la fuite.

Le courage naturel, ſuite de la colere, doit donc perdre beaucoup ſon crédit auprès des gens qui ne s'en laiſſent pas impoſer ſi aiſément. En premier lieu, ceux qui ont ſenti les premiers efforts de l'ennemi, ne veulent pas toujours croire ce qu'on leur dit pour le ravilir, & ſouvent on ne peut pas les mettre aiſément en colere. En ſecond lieu, la colere, qui conſiſte dans une ébullition des eſprits animaux, n'eſt pas une paſſion de longue durée, *Ira furor brevis eſt.* Si donc les ennemis ſoutiennent le premier choc de ces ſoldats furieux, ils remportent ordinairement la victoire. En troiſiéme lieu, auſſi long tems que les gens ſont en colere, tout conſeil & toute diſcipline leur deviennent inutiles. On ne peut jamais les engager à uſer d'art & de conduite dans la maniere dont ils livrent le combat. La colere, ſans laquelle nul animal n'a de courage naturel, eſt donc abſolument inutile dans la Guerre, où l'on doit employer les ſtratagêmes & les regles de l'art. Auſſi les Politiques ont-ils été obligés

gés de chercher quelque choſe, qui à ſon défaut puiſſe porter les hommes à ſe battre.

Quiconque a deſſein de civiliſer les Hommes, & d'en former un Corps Politique, doit parfaitement connoître toutes leurs paſſions & tous leurs déſirs, auſſi-bien que la force & la foîbleſſe de leur conſtitution. Il doit auſſi ſavoir, comment il s'y faut prendre pour tourner leurs plus grandes foibleſſes à l'avantage du Public. Dans les *Recherches* que j'ai faites ſur l'*Origine de la Vertu Morale* *, on verra avec quelle facilité les hommes ſont portés à croire ce qu'on dit à leur louange. Si donc un Légiſlateur, ou un Politique, pour qui ils ont une grande vénération, leur diſoit : « Les » Hommes ont pour l'ordinaire un prin» cipe intérieur de valeur, diſtinct de la » colere, ou de quelque autre paſſion, » qui leur fait mépriſer le péril, & envi» ſager la mort même avec intrépidité. » S'il ajoutoit que ceux qui ont une plus » forte doſe de valeur, ſont conſidérés » comme les plus eſtimables de leur eſ» pece » ; il eſt très-probable, vu ce qui a été dit, que la plupart des hommes le

* Ceci ſera contenu dans le ſecond Tome.

le croiroient, quoiqu'ils ne ſentîſſent rien de ce principe. Les plus vains, ſenſibles à cette flatterie, & peu accoutumés d'ailleurs à diſtinguer les paſſions, pourroient s'imaginer qu'ils ſe ſentent enflammés par ce principe en confondant les mouvemens de leur vanité avec le vrai courage. Si ſeulement de dix perſonnes il y en a une à qui l'on puiſſe perſuader de déclarer ouvertement qu'elle eſt ornée de ce principe, & de le défendre contre tous les Contrediſans, bien tôt on verra la moitié du Genre-Humaîn aſſurer la même choſe. Quiconque a une fois fait cet aveu, eſt comme lié. Le Politique n'a qu'à prendre tous les ſoins imaginables pour flatter la vanité de ces BRAVES, qui ſe vantent de leur valeur, & qui offrent de la défendre contre tout venant. La même vanité qui les a porté à eſtimer la réalité de ce principe, les obligera à l'avenir de défendre ce qu'ils ont avancé, juſqu'à ce que la crainte de découvrir ce qui ſe paſſe véritablement dans leur cœur, vienne enfin à être ſi grande, qu'elle ſurpaſſe même la crainte de la mort. Travaillez ſeulement à augmenter la vanité de l'homme, & vous verrez conſtamment la crainte de la honte croi-

tre

tre à proportion. La raiſon en eſt évidente. Plus le cas que l'homme fait de lui-même eſt grand, plus auſſi il prendra de peine, & ſe donnera de mouvement pour éviter la honte.

Le grand art donc, pour rendre l'homme courageux, c'eſt de le perſua der qu'il poſſede ce principe d'intérieure valeur, & de lui inſpirer enſuite autant d'horreur pour la honte, que la Nature lui en a donné pour la mort. Ce que je dis ici n'eſt point un paradoxe, puiſque l'*Homicide de ſoi-même* démontre évidemment qu'il y a certaines choſes pour leſquelles l'homme a, ou peut avoir une averſion plus forte qu'il n'en reſſent pour la mort. Car celui qui ſe donne volontairement la mort, doit l'enviſager comme moins terrible que ce qu'il ſe propoſe d'éviter par-là. Il n'importe que le mal ſoit préſent ou avenir, qu'il ſoit réel ou imaginaire. Toujours il eſt vrai de dire, que perſonne ne ſe fera mourir de propos déliberé, que pour éviter quelque malheur qu'il croit plus grand que la mort.

Lucrece ſoutint vigoureuſement toutes les attaques de ſon Raviſſeur, lors même qu'il oſoit menacer ſes jours : preuve évidente qu'elle préféroit ſa vertu à la vie. Mais lorſqu'il la menace de

couvrir ſa réputation d'une infamie éternelle, elle ſe rendit de bonne foi, & ſe fit enſuite mourir elle-même : marque certaine qu'elle eſtimoit ſa vertu moins que ſa gloire, & ſa vie moins que l'un & l'autre. La crainte de la mort ne la fit point ſuccomber, puiſqu'elle avoit déja pris auparavant la réſolution de ſe faire mourir. On doit uniquement conſidérer ſa condeſcendance, comme un préſent qu'elle faiſoit à *Tarquin* pour le gagner, & pour l'empêcher de la perdre de réputation. Concluons donc que la vie ne tenoit ni la premiere, ni la ſeconde place dans l'eſtime de *Lucrèce*. Le courage donc, ſeul utile au Corps Politique, appellé généralement *véritable Valeur*, eſt artificiel, & conſiſte dans une horreur extraordinaire pour la honte qu'on a inſpiré aux hommes extrêmement vains par le moyen de la flatterie.

Dès que les notions d'*Honneur* & de *Honte* ſont une fois reçues dans une Société, il n'eſt pas difficile d'engager les hommes à ſe battre. Pour cela, vous n'avez premierement qu'à tâcher de les perſuader de la juſtice de la cauſe commune ; puiſque celui qui ſe croit dans le mauvais parti, ne ſe bat jamais avec ardeur. Faites-leur ſentir enſuite que leurs

leurs autels, leurs biens, leurs femmes, leurs enfans, & que tout ce qu'ils ont de plus cher, eſt intéreſſé dans la préſente guerre, ou du moins qu'elle peut influer dans la ſuite ſur tout ce qui leur appartient. Mettez auſſi des plumes à leur bonnet, diſtinguez les des autres, ne parlez plus que du Bien Public, de l'amour pour la Patrie, de l'intrépidité avec laquelle il faut faire face à l'ennemi, du mépris qu'il faut avoir pour la mort, du lit d'honneur où ils repoſeront. Si vous vous ſervez continuellement de ces expreſſions ronflantes, & d'autres ſemblables, ſoyez alors sûr qu'il n'y aura aucun homme vain qui ne prenne les armes, & qui ne ſe batte juſqu'à la mort, plutôt que de prendre la fuite, du moins de jour. Car dans une Armée, l'un ſert de bride à l'autre; & tels qui, s'ils avoient été ſeuls & ſans témoins, auroient été des poltrons, ſe ſont conduits en hommes vaillans, lorſqu'ils ont été expoſés aux yeux de leurs camarades, tant ils craignent d'encourir le mépris les uns des autres. Pour entretenir & augmenter ce courage artificiel, il faut punir d'une maniere flétriſſante tous ceux qui prennent la fuite. Mais pour ceux qui ont donné des marques

ques de valeur dans le combat, ſoit qu'ils ayent été victorieux, ſoit qu'ils ayent été vaincus, il faut les flatter & les louer d'une maniere ſolemnelle. On doit récompenſer les perſonnes qui perdent quelques membres dans une bataille. Et ſur tout les tués doivent être l'objet de l'attention des Chefs : il faut les pleurer, & leur faire de beaux panégiriques. C'eſt en rendant de grands honneurs aux morts, qu'on peut infailliblement duper les vivans.

Lorſque j'aſſure que le courage dont on donne des preuves à la guerre eſt dû à l'art, je ne prétens point dire qu'on puiſſe rendre par ce moyen tous les hommes également courageux. Tous n'ont pas une égale portion de vanité, ils different les uns des autres dans la forme extérieure & intérieure. Il eſt donc impoſſible qu'ils ſoient tous également propres aux mêmes choſes. Tel qui ne ſera jamais capable d'apprendre la Muſique, pourra quelquefois devenir un excellent *Mathématicien*. Un autre né avec des diſpoſitions peu communes pour jouer du Violon, reſtera cependant un ſot toute ſa vie. Ce ſeroit en vain qu'il fréquenteroit des Gens d'eſprit, il n'en ſera pas moins ſtupide.

Montrons

Montrons que ce n'eſt point ici une mauvaiſe défaite. Suppoſons que tout ce que j'ai dit du courage artificiel n'eſt pas fondé; & prouvons que ce qui conſtitue la différence qu'il y a entre les Héros du premier ordre, & les plus grands Poltrons, eſt quelque choſe qui eſt entierement corporelle, & qui dépend de la ſtructure intérieure de l'Homme.

Il donne le nom de *conſtitution* à la cauſe de cette différence. On entend par-là le mêlange reglé ou déreglé des fluïdes qui entrent dans la compoſition de notre corps. Or la conſtitution, qui eſt la plus favorable pour le courage, conſiſte dans les forces naturelles, dans l'élaſticité des parties, & dans l'aſſemblage des eſprits animaux les plus ſubtils. C'eſt de-là que dépend uniquement ce que nous appellons conſtance, réſolution, & obſtination : qualités qui étant communes à la bravoure naturelle, & à la bravoure artificielle, ſont à l'une & à l'autre ce que la cole eſt aux murailles qu'on blanchit : elle empêche le plâtre de tomber, & le fait durer plus long-tems. Si l'on voit des perſonnes extrêmement effrayées à la vûe d'objets extraordinaires, qui leur apparoiſſent ſubitement, tandis que d'autres en ſont peu

peu émues, il faut auſſi en chercher la cauſe dans la différence des eſprits animaux. La vanité ne ſauroit être d'uſage pendant qu'on eſt effrayé, parce qu'alors nous ſommes incapables de réflexion. Cette incapacité, qui nous paroît un malheur, ne peut que nous faire de la peine. C'eſt ce qui fait qu'auſſi-tôt que la ſurpriſe eſt finie, nous nous mettons en colere contre ce qui nous avoit d'abord épouvanté. Lors donc que dans un jour de bataille les victorieux ne donnent aucun quartier, c'eſt une preuve que leurs ennemis ſe ſont bien défendus, & qu'ils les ont mis dans de terribles allarmes.

Les effets que produiſent les boiſſons fortes, confirment parfaitement ce que j'avance; ſavoir que le plus ou le moins de fermeté dépend de l'état des eſprits animaux. Les particules ignées dont les boiſſons fortes ſont compoſées montent au cerveau, elles fortifient les eſprits, & les mettent en mouvement. De-là réſulte la colere, qui, comme je l'ai dit ci-devant, n'eſt autre choſe qu'une ébullition des eſprits. C'eſt auſſi pour cette raiſon que la plûpart des perſonnes qui ſont yvres, ſont d'abord émues, & qu'on les voit beaucoup plus portées à

ſe

ſe mettre en colere qu'en d'autres tems. Il s'en trouve même qui entrent en fureur, ſans qu'on leur en donne aucun ſujet. Chacun peut obſerver qu'un homme qui s'eſt enyvré d'Eau-de-vie eſt plus querelleux, que s'il s'étoit enyvré au même point de Vin. D'où vient cette différence ? C'eſt que les eſprits des eaux diſtillées renferment une grande quantité de particules ignées que le vin n'a pas.

Il ſe trouve cependant des perſonnes dont les eſprits animaux ſont ſi tranquiles, que malgré toute la vanité qu'on pourroit leur inſpirer, & tout l'art qu'on pourroit employer pour les porter au combat, ſeroient cependant incapables de ſurmonter leurs craintes. C'eſt-là un défaut qui naît de la nature des *Fluïdes* qui entrent dans la compoſition du corps, comme les difformités extérieures viennent de la mauvaiſe conſtitution des *Solides*. Quoi qu'on faſſe, on ne ſauroit jamais provoquer à la colere ces lâches, lors du moins qu'il y a quelque danger. Une forte doſe de liqueur forte les rend un peu plus hardis, qu'ils ne le ſont naturellement. Mais il ſeroit bien difficile de les engager à attaquer d'autres perſonnes que des femmes, ou des enfans, ou

ou en général des gens qui n'oſeront pas leur réſiſter. La ſanté, ou la maladie, & en particulier les pertes de ſang conſidérables, alterent ſouvent la conſtitution; mais on peut quelquefois la corriger par la diéte. C'eſt ce que le Duc *de la Rochefoucault* entend, quand il dit: *La vanité, la honte, & ſur-tout le tempérament, font ſouvent la valeur des Hommes & la vertu des Femmes*.*

Rien ne perfectionne davantage le courage martial dont je parle, que la pratique: preuve certaine que cette qualité ſi utile eſt dûe à l'art. Dès que les hommes ſont diſciplinés, & qu'ils ſe ſont vû quelque tems au milieu des inſtrumens mortels, & des machines deſtructives; dès que les acclamations, les cris, le feu & la fumée, les gémiſſemens des bleſſés, les regards enflammés des Mourans, & toutes les différentes ſcenes qu'offrent à la vûe les corps eſtropiés, les membres enſanglantés & mis en piéces; dès que tous ces objets affreux, dis-je, commencent à leur devenir familiers, on voit diminuer leur crainte. Ce n'eſt pas qu'ils ayent moins peur de mourir qu'auparavant: mais accoutumés à

* Reflex. Moral. 264.

à voir les mêmes dangers, ils appréhendent moins que ci-devant d'en être les objets. D'ailleurs l'eſtime & les louanges qu'ils ont acquis par les différens ſiéges & par les différentes batailles où ils ſe ſont trouvés, & par les diverſes actions où ils ont eu part, doivent néceſſairement augmenter à l'excès leur vanité, & par conſéquent leur inſpirer toujours plus d'horreur pour la honte, qui, comme je l'ai montré ci-deſſus, eſt toujours proportionnée à la vanité. Cette horreur pour la honte croiſſant ainſi à meſure que la crainte du danger diminue, il n'eſt pas étonnant qu'il ſe trouve tant de perſonnes qui apprennent à déguiſer la frayeur dont ils ſont remplis. C'eſt par-là qu'on peut expliquer la préſence d'eſprit, le ſens froid que fait paroître un grand Général, au milieu de tout le fracas, de l'horreur & de la confuſion qui accompagnent une bataille.

L'homme eſt ſi ridicule qu'il peut dès qu'une fois il eſt étourdi par les fumées de la vanité, penſer aux louanges que les ſiécles à venir donneront à ſa mémoire avec de ſi vifs tranſports de joye, que cette idée l'engagera à négliger ſa conſervation. Que dis-je ! on le verra même, rempli de cette idée chimé-

chimérique, affronter la mort & la rechercher, ſi ſeulement il ſe met dans l'eſprit que ſa mort contribuera à confirmer la gloire qu'il a déja acquiſe. Non : il n'eſt point d'acte de renoncement à ſoi-même qu'on ne puiſſe attendre d'un homme rempli de vanité, qui a outre cela une bonne conſtitution. Il peut toujours ſacrifier une paſſion très violente à une autre, pourvu cependant que celle-ci ſoit plus forte que la premiére. Auſſi ne puis je m'empêcher d'être étonné de la ſimplicité de quelques bonnes gens, qui s'imaginent que cette joie, cette allegreſſe, cette conſtance que les Saints hommes ont fait paroître au milien des plus rudes perſécutions, ſoient au deſſus de toutes les forces humaines ; & qui de ce faux principe concluent, que les Saints Martirs ont été ſoutenus par une puiſſance ſupérieure.

Il eſt des gens qui ne veulent pas reconnoître toutes les foibleſſes de l'homme, & qui cependant refuſent de faire attention aux forces réelles dont notre nature eſt revetue. Ils s'imaginent que quelques perſonnes douées d'une ferme conſtitution ne peuvent pas devenir enthouſiaſtes, par la force & par

par la violence de leurs paſſions. Vérité que l'expérience apprend ; puiſqu'il eſt certain qu'il y a eu des hommes, qui uniquement ſoutenus par leur tempérament, ont ſouffert, pour défendre les plus mauvaiſes cauſes, la mort & les tourmens les plus affreux avec autant de courage & d'allegreſſe, que les hommes les plus religieux en ont pu témoigner au milieu des perſécutions qu'ils ont enduré pour la défenſe de la vérité.

Je pourrois alléguer bien des exemples de ce que j'avance, mais je me borne à deux ou trois. On ſçait que *Jordanus Brunus* de *Nole*, Auteur d'un ouvrage tout rempli de blaſphêmes intitulé *Spaccio della Beſtia triomphante*, & l'infâme *Vanini*, furent l'un & l'autre exécutés pour avoir profeſſé & enſeigné l'athéiſme. Le dernier put cependant obtenir ſon pardon, au moment même de ſon exécution. Il n'avoit pour cela qu'à ſe retracter de ce qu'il avoit avancé. Mais il aima mieux périr dans les flammes que de ſe dédire. Arrivé vers le poteau auquel il devoit être enchaîné, il étoit ſi peu ému, que tendant la main à un Médecin de ſa connoiſſance qui ſe trouva-là par hazard, il le pria de juger du calme qui régnoit dans ſon eſ-

prit, par la régularité de ſon poulx. Il prit même occaſion de-là, de faire une comparaiſon qui eſt trop excecrable pour être raportée.

Nous pouvons joindre à ces deux exemples celui de *Mahomet Effendi* qui, comme *Paul Ricaut* le rapporte, fut condamné à *Conſtantinople*, pour avoir avancé quelques principes contraires à l'exiſtence de Dieu. Il put auſſi conſerver ſa vie, en avouant ſon erreur, & en y renonçant. Peu touché de cet avantage, il perſiſta dans ſon blaſphême, & mourut, en aſſurant que *quoiqu'il n'y eût point de récompenſes à attendre après la mort, cependant l'amour de la vérité l'obligeoit de ſouffrir le martir pour en défendre les droits.*

En faiſant cette digreſſion, j'ai eu principalement deſſein de faire connoître les forces de la nature humaine, & les grandes choſes que l'homme dans l'état de nature eſt capable d'exécuter, pourvu qu'il ſoit ſoutenu par la vanité & par le tempérament. La colere n'excite pas le Lion avec plus de violence, que la vanité n'excite l'homme. Que dis-je! L'avarice, la vengeance, l'ambition, & preſque toutes les paſſions, ſans en excepter même la pitié, peuvent, lorſqu'elles

qu'elles ſont violentes, diſſiper toute eſpece de crainte, & imiter ſi bien la valeur, qu'on pourra aiſément s'y tromper. C'eſt-là ce que l'expérience de tous les jours enſeignera à tout homme qui prendra la peine de réfléchir, & d'examiner les motifs qui font agir certaines perſonnes.

Conſidérons en particulier les affaires militaires, & nous ſerons obligés de convenir qu'il n'eſt aucune occaſion où la vanité ſoit ſi ouvertement encouragée. Voyez les habits des plus bas Officiers de l'armée, ils ſont plus riches, ou du moins plus beaux & plus magnifiques que le ſont pour l'ordinaire ceux des Officiers qui ont au moins quatre ou cinq fois plus de paye. Ceux qui ont famille ſeroient bien aiſes de faire moins de dépenſe de ce côté là ; mais on les force d'entretenir leur vanité, par une dépenſe dont ils ſe paſſeroient très-bien.

Mais de tous les moyens qu'on employe pour entretenir & pour augmenter la vanité des hommes, il n'en eſt point de plus groſſiers que ceux qu'on met en uſage avec les ſimples ſoldats, dont la vanité, à cauſe de leur grand nombre, doit être excitée au meilleur

marché poſſible. Nous ne faiſons point attention à tout cela, parce que nous y ſommes accoutumés. Si cela n'étoit, comment pourroit-on s'empêcher d'éclater de rire, en voyant des gens ornés avec tant de pompe & de ridicule affectation ? On les habille des plus groſſieres étoffes de laine, qu'on a la précaution de teindre de couleur de tuile pilée, afin qu'elles reſſemblent à à des draps ou cramoiſis, ou écarlates. On veut faire croire au ſoldat qu'il reſſemble à ſes Officiers, ſans cependant qu'il en coûte beaucoup. Pour cet effet, au lieu d'un galon d'or ou d'argent, on borde ſon chapeau d'un galon de ſoye, ou blanc, ou jaune. Peut-on nier que dans toute autre occaſion il n'en faudroit pas davantage pour condamner quelqu'un aux petites-maiſons ? Cependant ces ridicules amorces, jointes au bruit qui ſe fait ſur une peau de veau, ont ſéduit & ont été réellement cauſe de la perte de plus d'hommes que jamais les jeux meurtriers, & les voix enchantereſſes des femmes n'en ont fait mourir, quand même tous les badinages qui ſe font là-deſſus ſeroient fondés en raiſon. Aujourd'hui le Porcher du Village endoſſe ſon juſte-au-corps rouge.

ge. D'abord il croit bonnement qu'il eſt homme de conſéquence depuis qu'on l'appelle *Monſieur*, & deux jours après un Sergent brutal lui ſangle un grand coup de canne, pour rendre plus ſenſible l'avertiſſement qu'il lui donne de tenir ſon fuſil un pouce plus haut qu'il ne faiſoit. Pour ce qui eſt de l'eſtime que l'on a pour les Soldats, on en peut juger par la permiſſion que l'on accorda aux officiers dans les dernieres guerres, d'enrôler des coquins convaincus de vol accompagné de fraction, ou d'autres crimes capitaux. Or n'eſt ce point là une preuve certaine qu'on regarde un ſoldat comme allant de pair avec les plus grands ſcélérats?

Les Cavaliers ſont encore plus à plaindre que les fantaſſins. Car lorſqu'ils n'ont rien à faire, ils ont la mortification d'être palefreniers, & de panſer des chevaux, qui leur coutent davantage à entretenir qu'eux mêmes. Si réfléchiſſant ſur tout cela, on fait de plus attention au peu d'avantage qu'ils retirent pour l'ordinaire de leurs Officiers, à leur ſolde, aux ſoins qu'on a d'eux quand on n'en a plus beſoin, pourroit-on s'empêcher d'être étonné comment il eſt poſſible qu'il ſe trouve encore des miſérables

ſérables aſſez inſenſés pour être ſenſibles à la vanité ridicule d'être appellés *Meſſieurs les Soldats*? Mais cette paſſion eſt ſi forte, que ſans elle il n'y a ni diſcipline, ni art, ni récompenſe, qui fûſſent capables de leur inſpirer cette bravoure qui ſe trouve communément parmi-eux.

Quelque utile cependant que ſoit le courage dans les Armées, quels pernicieux effets ne produiroit il pas pendant la Paix, ſi l'on n'avoit pas trouvé moyen de l'adoucir? Suppoſons en effet que l'homme ſe fût rendu maître de toutes ſes craintes, il eſt évident que l'on n'entendroit plus parler que de vols, de rapts, de meurtres & de violences. Les gens vaillans joueroient dans la Société Civile le rôle que les Geans jouent dans les Romans. Les Politiques ont remedié à un inconvenient ſi conſidérable, en inſpirant à leur peuple un principe qu'ils appellerent l'HONNEUR.

Le *Courage* prédominoit dans l'honneur, mais il y entroit de la *Juſtice* de l'*Honnêteté* & quelque peu de toutes les autres vertus morales. Ceux qui étoient remplis de cette grande qualité, devenoient *Chevaliers Errans* de profeſſion. Ces perſonnages ont fait de grands

biens

biens par tout le Monde ; ils ont domté les Monſtres, délivré les Opprimés, & tué les Oppreſſeurs. Mais dès que, par la force invincible de ces valeureux Champions, les aîles de tous les Dragons ont été rognées, que les Géans ont été détruits, & que les jeunes Dames ont été par-tout miſes en pleine liberté, excepté un petit nombre qui en *Eſpagne* & en *Italie* ſont encore tenues en captivité par leurs Monſtres, cet ordre de *Chevalerie*, qui autrefois étoit dépoſitaire de l'honneur, a été négligé pendant quelque tems. Il eſt arrivé aux régles que cet Ordre preſcrivoit ſur l'honneur, ce qui eſt arrivé aux armes maſſives & peſantes. Le grand nombre de qualités qu'il falloit poſſéder pour être reçus *Chevaliers*, rendirent l'Ordre ſi incommode & ſi embaraſſant qu'on s'en dégoûtat. Dans la ſuite, je veux dire au commencement du ſiécle dernier, on tira ſagement de la pouſſiére les principes d'honneur. On en fit fondre les régles, & on en forma de nouvelles, dont l'uſage étoit plus facile. Ces régles de l'honneur à la moderne, ſuppoſent la même doze de courage, mais elle ne demande que la moitié de l'honnêteté, il y entre même fort peu

peu de juſtice. Pour d'autres vertus, il n'en eſt nullement queſtion. Auſſi étoit-il très-commode, & portatif.

Malgré ces imperfections, l'honneur qui regne aujourd'hui eſt ſi utile, que s'il étoit banni du milieu des hommes, il n'y auroit plus de Nations nombreuſes, ni même de Société, puiſqu'il en eſt le lien. Ce principe eſt fondé ſur nos paſſions, & ſur nos foibleſſes ; cependant il n'eſt aucune vertu, que je ſache, qui ait autant contribué à civiliſer les hommes. Sans l'honneur les hommes ne ſeroient plus que des ſcélerats, des cruels, des eſclaves ou des traîtres.

Pour ce qui eſt des Duels dont je dois parler ici, je plains véritablement ceux qui en ſont les infortunés objets. Mais il eſt ridicule d'avancer que ceux qui donnent le défi ; ou que ceux qui l'acceptent, ſuivent de fauſſes régles ſur le point d'honneur, ou qu'ils ſe trompent dans les notions qu'ils ont de ce grand principe. Car ou l'honneur n'eſt qu'une chimere, ou il doit apprendre à reſſentir les injures, & à accepter le combat. Vous pourriez tout auſſi-bien nier que les ajuſtemens que vous voyez porter à tout le monde ne ſont point à la mode, que de ſoutenir qu'il eſt contraire

traire aux loix du veritable honneur de demander & de donner ſatisfaction.

Ceux qui condamnent les Duels, ne ſont pas attention aux avantages conſiderables que la Societé retire de la mode qui les autoriſe. Si une fois cette mode ceſſoit, il n'y auroit point de perſonne mal élevée qui ne pût ſe ſervir de quelque terme & de quelque expreſſion que ſon impoliteſſe pourroit lui ſuggérer. Il ne ſeroit plus retenu par l'idée qu'il y a des gens tous prêts à lui faire rendre raiſon des phraſes incongrues qui pourroient lui échaper. Les converſations polies ſeront abſolument gâtées par les diſcours de gens ſi groſſiers.

Il ſe trouve des perſonnes graves, qui nous diſent que les *Grecs* & les *Romains*, peuples diſtingués par leur valeur, ignoroient entierement l'art d'appeller en duel, pour tirer vengeance de quelque injure particuliere. Ils ne ſe ſervoient de ces combats, que pour terminer quelque differend qui s'étoit élevé entre deux Nations. Auſſi eſt-il certain que les Rois & les Princes dans *Homere* ſe diſent des injures ſi groſſieres, que nos Crocheteurs & nos Fiacres ne ſeroient pas capables de les endurer. Je crois cependant qu'il eſt à propos d'empêcher les

Duels, de les défendre, & de punir ſéverement & ſans remiſſion tous ceux qui enfraindront ces loix : mais il faut bien ſe garder de faire ceſſer tout à-fait cet uſage. Par cette methode on préviendra la trop grande fréquence des Duels, & en même tems on polira, on civiliſera, on adoucira les membres de la Societé, en obligeant les plus courageux & les plus puiſſans de ſe conduire toujours avec toute la prudence & toute la circonſpection poſſible. Rien en effet ne civiliſe davantage les hommes, & n'adoucit plus leur caractére que la crainte : & comme *Mylord* Comte de *Rocheſter* le dit, *tous les Hommes, ou du moins la plus grande partie, ſeroient des lâches, s'ils oſoient.* Cependant, d'un autre côté, la crainte qu'on ne leur demande raiſon de quelque diſcours, ou de quelque démarche, rend pluſieurs perſonnes attentives. Sans cette crainte mille Gentilshommes, qui aujourd'hui ſont civils & honnêtes, auroient été des *Fats* inſolens & inſuportables. Enfin, ſuppoſé que la mode n'autoriſât pas les perſonnes qui ont reçu un affront, à en demander ſatisfaction, il ſe feroit dans la Societé vingt-fois plus de mal qu'il ne s'en fait actuellement; parce que les Loix

ne ſauroient prendre connoiſſance de ces injures ; ou ſi elles vouloient entreprendre d'y remedier, il faudroit pour maintenir la tranquilité vingt fois plus de *Commiſſaires de quartiers*, & d'autres Officiers, qu'il n'y en a aujourd'hui.

J'avoue que quelque rares que ſoient les Duels, c'eſt toujours un malheur réel pour ceux qui y ſont expoſés, & pour leur famille ; mais il n'y a point de parfait bonheur dans ce monde. Telle eſt la nature des affaires humaines. Le mal eſt toujours à côté du bien.

L'acte que renferment les Duels n'eſt rien moins que charitable, j'en conviens. Mais je demande ſi l'on doit aimer ſon prochain plus que l'on s'aime ſoi-même, & ſi l'on péche contre la charité en faiſant aux autres ce qu'on ſe fait à ſoi-même ? Or qui ignore que trente perſonnes au moins ſe tuent eux-mêmes par année, & que cependant il n'y en a pas la moitié tant qui ſoient tués en duel ? D'ailleurs ne ſeroit-il pas étrange qu'une Societé ſe plaignît de la perte d'une demi-douzaine d'hommes, lorſque leur mort procure à ſes Membres des biens d'un auſſi grand prix, que le ſont la politeſſe, les douceurs de la converſation, & le bonheur des Aſſemblées en géné-

ral; tandis que l'on verroit cette même Société expoſer ſi volontiers, & quelquefois ſacrifier pluſieurs milliers d'hommes, ſans ſavoir bien ſurement ſi un ſacrifice conſidérable lui ſera avantageux?

Il ſeroit à ſouhaiter qu'aucun de ceux qui refléchiſſent ſur le frivole principe de l'honneur, ne ſe plaignît d'être la dupe & le jouet des ruſés politiques; mais je voudrois que tout le monde fut ſatisfait de voir que les Chefs des Sociétés, & que les premiers Magiſtrats ſont encore plus dupes de la Vanité que tous les autres. Si en effet ces Grands-Hommes n'avoient pas une vanité extraordinaire, comment pourroient-ils ſe réſoudre à ſacrifier toutes les douceurs de la vie, en acceptant l'emploi de Grand Chancelier d'*Angletere*, de premier Miniſtre d'Etat en *France*, ou celui de Grand Penſionnaire de *Hollande*, emploi qui, accompagné de plus de peines que les deux premiers, ne donne pas la ſixiéme partie du revenu. Les ſervices reciproques que les hommes ſe rendent, ſont le fondement de la Societé. Ce n'eſt pas pour rien que l'on flatte les Grands, & qu'on celebre leur haute naiſſance. Si nous louons

louons leur noble extraction, c'eſt pour réveiller leur vanité, qui doit les porter aux actions les plus glorieuſes. Souvent les éloges que l'on donne à la famille de quelqu'un, & à ſes ancêtres, ſont ſi peu fondés, que peut-être dans toute cette famille, & parmi tous ſes ancêtres, il n'y a pas deux perſonnes qui n'ayent été, ou de lâches complaiſans, pour les folles imaginations des Femmes, ou des ignorans ſuperſtitieux, ou d'inſignes poltrons, ou d'infames débauchés. Mais qu'importe! pourvu que la vanité naturelle à ceux qui poſſedent de grands tîtres, ſoit encore augmentée par ces éloges, & qu'on les engage ainſi à faire tous leurs efforts pour ne pas paroître indignes des titres & des louanges qu'on leur prodigue. Ceux qui n'ont pas de titres, par leur naiſſance, ſenſibles à cet honneur, ambitionnent de mériter ces titres, & ne négligent rien pour cela. Lorſqu'un ſimple gentilhomme eſt créé Comte, ou Baron, ce nouveau titre eſt pour lui un auſſi grand frein, que la Soutane & la Robe peuvent l'être à un jeune Etudiant qui vient de recevoir les Ordres.

La ſeule objection importante qu'on puiſſe faire contre l'honneur moderne,

c'eſt qu'il eſt directement opoſé à la Religion. Celle-ci ordonne de ſupporter les injures avec patience, & celui-là dit que l'on eſt indigne de vivre ſi on les endure. La Religion veut que vous laiſſiez la vengeance à Dieu, l'honneur au contraire vous défend de confier votre vengeance à perſonne qu'à vous-mêmes, & de ne recourir jamais aux Loix. La Religion vous défend abſolument le meurtre, l'honneur le juſtifie pleinement. La Religion vous défend de répandre jamais le ſang de vos freres, l'honneur vous ordonne de vous battre pour la mo indre bagatelle. Le principe fondamntal que la Religion recommndame c'eſt l'humilité ; au lieu que mande, eſt uniquement fondé ſur la l'honneurtmment concilirons nous ces deux choſes ? Cela eſt au-deſſus de mes forces. J'en abandonne le ſoin à des gens plus habiles que je ne le ſuis.

On eſt ſurpris de voir ſi peu de vertu réelle ſur la Terre, tandis qu'il y a partout tant d'honneur réel. La cauſe en eſt toute naturelle. C'eſt que le plaiſir de faire une action vertueuſe eſt tout ce que l'on en retire, & que cette récompenſe eſt très chetive au gré de bien des gens. Mais toutes les fois que l'hom-

me

me d'honneur renonce à ſoi même en impoſant ſilence à un appétit, il eſt immédiatement récompenſé par le plaiſir qu'il reçoit d'une autre paſſion qu'il ſatisfait. Le plaiſir qu'il perd en ſacrifiant ſon avarice, ou quelqu'autre appetit, eſt doublement repayé à ſa vanité. D'ailleurs l'honneur qui n'examine pas tout à la derniere rigueur, ſe permet pluſieurs choſes que la vertu ſe refuſe ſcrupuleuſement.

Ainſi un homme d'honneur, qui ne doit jamais ni tromper, ni mentir, ni renvoyer de payer une dette de jeu, quoique ſon Créditeur ne pût faire valoir aucun droit contre lui, peut très-bien s'enyvrer, jurer, & retenir l'argent des Marchands qu'il ne paye pas, ſans s'embarraſſer de leurs ſollicitations. Un homme d'honneur doit être fidele à ſon Prince & à ſa Patrie, pendant qu'il eſt à leur ſervice: mais ſe croit-il lézé de leur part, il peut les abandonner, & leur faire tout le mal qui dépendra de lui. S'il ne lui eſt pas permis de changer de Religion par interêt, il peut ſans ſcrupule être auſſi libertin qu'il le voudra, & ne jamais en pratiquer aucune. Il pourroit bien ſe faire quelque peine de ſéduire la Femme, la Fille, ou

la Sœur d'un de ſes amis, ou une perſonne qui lui a été confiée : hors de-là il peut coucher avec tout le monde.

REMARQUE (S.)

Les Peintres ne ſe rendoient plus célebres par leur pinceau. Le Sculpteur, le Graveur, le Cizeleur, & le Statuaire n'étoient plus nommés dans la Ruche.

Page 28. Lignes 1. 5.

IL EST inconteſtable que dans une Nation qui ſeroit également vertueuſe & frugale, on ne rebâtiroit plus que les vieilles maiſons, qu'on reſſerreroit ſes appartemens, & que l'on n'emploiroit jamais de matériaux neufs, tandis que les vieux pourroient ſervir. Dès-lors les trois quarts des *Maçons*, des *Charpentiers*, des *Menuiſiers*, &c. manqueroient d'occupation. Mais ſur-tout que deviendroit l'Art de peindre en détrempe, ou en mignature, auſſi bien que celui de cizeler, de graver, ou de découper? Reſteroit-il quelqu'un de ces Métiers, qui ont été ſoigneuſement défendus par les Légiſlateurs qui préferent la juſtice

&

& l'honnêteté aux richeſſes & à l'opulence, & qui ont plutôt cherché à rendre leurs Sujets vertueux que riches? C'eſt ainſi que *Lycurgue* ſtatua que les planchers des maiſons de *Lacédémone* ſeroient faits avec la hache ſeule, & que l'on ne poliroit les portes grandes & petites qu'avec la ſimple ſcie. Ces réglemens, comme dit *Plutarque*, n'étoient pas deſtitués de fondement. Puiſque ſi *Epaminondas* pouvoit dire à quelques amis qu'il invitoit à diner, *Venez, Meſſieurs, ſoyez ſûrs que la trahiſon ne ſera point tentée, de vouloir partager un auſſi chetif repas que celui que je vous offre.* Pourquoi ce grand Légiſlateur n'auroit-il pas penſé que des maiſons bâties avec tant de ſimplicité, devoient néceſſairement exclure le luxe & le ſuperflu?

On diſoit, comme le même *Plutarque* nous l'apprend, que le Roi *Léotichidas*, premier de ce nom, étoit ſi peu accoutumé de voir des ouvrages de Sculpture, qu'introduit à *Corinthe* dans une ſale magnifique, il demanda à ſon Hôte, ſi les arbres des forêts de ſon pays étoient tels que ceux qu'il montroit au plancher.

Mais ce ne ſeroient pas là les ſeuls Artiſans qui manqueroient d'occupation. Il y en auroit un nombre infini d'autres,

d'autres, qui auroient tout lieu de gémir du changement, & entr'autres *tous les ouvriers*, comme dit la FABLE, page 22 Lignes 8. --- 11. *qui travailloïent les riches étoffes de ſoye & d'argent, & tous les Artiſans qui en dépendoient, ſeroient obligés de ſe retirer.* Puiſque d'un côté, après la grande quantité d'Habitans qui ont déja abandonné la *Ruche*, il ne ſe peut que les Terres & les Maiſons n'ayent extraordinairement baiſſé: & de l'autre, toutes ces Abeilles ayant en horreur toute eſpéce de gain illégitime, auſſi-bien que la vanité & la prodigalité, il eſt naturel de conclure qu'il n'y aura plus perſonne dans *la Ruche*, qui porte des draps d'or ou d'argent, ou riches brocards. Que feront alors tous les ouvriers ſubalternes, les Fileurs d'or & d'argent, les Tireurs, les Affineurs, &c? Ne ſouffriront-il pas cruellement de la frugalité qui s'y eſt introduite?

REMARQUE (T.)

La fiére CLOE', *dont les grands airs avoient autrefois obligé ſon trop facile Mari à piller l'Etat.*

Page 29. Lignes 26--29.

ON remarque que les Criminels qu'on conduit au ſupplice, ſe reprochent ordinairement, comme la cauſe de leur malheureuſe fin, la négligence du Jour du Repos, & le commerce qu'ils ont eu avec des Femmes de mauvaiſe vie. Je crois auſſi qu'effectivement il ſe peut trouver, même parmi les perſonnes qui n'ont pas renoncé à toute vertu, bien des gens qui riſquent leur vie pour ſatisfaire & aſſouvir leurs ſales amours. Les deux lignes de la Fable que j'ai citées au commencement de cette Remarque, peuvent même nous rappeller qu'il y a dans le Monde des Femmes, qui ont engagé de Grands-Hommes dans des projets auſſi dangereux, & dans des meſures auſſi pernicieuſes que jamais les plus ſubtiles Maîtreſſes

Maîtreſſes leur ayent pu inſpirer.

J'ay déja eu occaſion de montrer que les femmes les plus abandonnées contribuant à la conſommation du ſuperflu & du néceſſaire de la vie, ſont très-utiles dans la Societé. Elles aident par leur luxe à entretenir le laborieux ouvrier, qui chargé d'une famille nombreuſe, cherche à lui procurer le néceſſaire par des moyens honnêtes. » Il faut malgré cette » utilité bannir toutes les débauches, » *dit cependant un Grand-Homme ;* & » lorſque les Proſtituées ne ſouilleront » plus cette Terre, le Tout-puiſſant » verſera ſur nous des biens-faits infiniment plus conſidérables, que les avantages que nous retirons aujourd'hui » de ces indignes Créatures.

Je ne nie point le fait ; peut-être cet Auteur a-t-il raiſon ; mais je puis démontrer que, ſoit qu'il y ait des Débauchées, ſoit qu'il n'y en ait point, il ſeroit impoſſible de remédier à la perte que le Commerce ſouffriroit, ſi toutes les Femmes qui vivent dans l'heureux état du mariage, ſe conduiſoient comme les Gens ſages le ſouhaiteroient.

La varieté des ouvrages qu'on fait, & le nombre de mains qu'on employe aujourd'hui pour ſatisfaire l'inconſtance &

le luxe des Femmes eſt prodigieux. Mais tout cela ſeroit aſſurément diminué au moins d'une quatriéme partie, ſi écoutant ſeulement les juſtes remontrances de leurs Maris, elles n'inſiſtoient pas après qu'elles ont été une fois refuſées, & qu'elles ne dépensâſſent que les ſommes que leurs Maris leur accordent ſans peine. Examinons toutes les maiſons, conſidérons l'intérieur des familles du rang médiocre; les honnêtes Marchands, par exemple, qui ont deux ou trois cens *Pieces* à dépenſer par an, & nous verrons que leurs Femmes ſe croiront en droit de demander de nouveaux habits, quand même elles en auroient déja une douzaine qui ſeroient très-portables, ſi ſeulement elles peuvent dire qu'elles n'ont aucune robe, ni aucune jupe qui n'ait paru très-ſouvent, & ſur-tout à l'Egliſe. Remarquez encore, s'il vous plaît, que je ne parle point ici de Femmes qui donnent dans une profuſion extravagante. Il ne s'agit que des Femmes qui miſes dans le rang des modeſtes, ſont regardées comme très-modérées dans leurs déſirs.

Si par cet exemple nous jugeons des Femmes d'un rang plus élevé, dont les habillemens les plus riches ne ſont rien

rien au prix de leurs autres dépenſes; de quelle conſéquence ne ſera pas pour le Commerce la quatriéme partie dont je parle? Quelle diminution la réforme ne produira-t-elle pas par rapport aux ameublemens de toutes les ſortes, aux joyaux, & aux bâtimens des perſonnes de qualité? Peut-on concevoir un malheur plus grand pour une Nation comme la nôtre? Non, il eſt plus terrible que la peſte même. La mort d'un demi-million d'Habitans ne cauſeroit pas la dixiéme partie des maux dans le Royaume, que le même nombre des pauvres déſœuvrés en produiroit. Une triſte expérience nous apprend de quel fardeau ils ſont à la Societé. Mais que ſeroit-ce ſi outre les pauvres que nous avons déja, il y en avoit cinq cens mille autres?

Il y a des Maris qui aiment véritablement leurs Femmes, & qui même en ſont paſſionnés. On en voit d'autres qui n'ayant pour elles que de l'indifference, ont à leur égard de la complaiſance, & qui les aiment par vanité? Ils trouvent le même plaiſir à poſſeder une belle Femme, qu'un Sot en trouve à avoir un beau Cheval. Ce n'eſt pas qu'il s'en ſerve, mais il a la douce ſatisfaction de pouvoir dire qu'il eſt ſien.

L'idée

L'idée qu'on ne ſauroit lui diſputer la paſſion de cet objet, & qu'on le croit très-heureux, fait tout ſon bonheur. Ces deux eſpeces de Maris peuvent être fort prodigues pour les Femmes, & leur donner de nouveaux habits, & quantité d'ornemens précieux, avant même qu'elles ayent paru les ſouhaiter. Il faut cependant convenir que la plupart des Maris ſont des gens plus ſenſés, qui bien loin de prévenir les déſirs de leurs femmes, ſe gardent bien de leur accorder incontinent toutes les extravagances qu'il leur plaît d'aimer. Nos Marchands ſeroient fort à plaindre, ſi toutes les Femmes étoient entre des mains ſi œconomes.

Il eſt incroyable quelle quantité de colifichets & d'ajuſtemens ſont achetés & employés par des Femmes, qui n'auroient jamais pu ſe les procurer, ſi elles n'euſſent fait de honteux trafics, ou qu'elles n'euſſent trompé leurs Maris par d'autres moyens. D'autres ne ceſſent de harſeler leurs Maris pour en arracher de l'argent, afin de ſatisfaire le goût qu'elles ont pour les babioles & pour la parure. Il arrive même ſouvent que par leur perſéverance, par leur aſſiduité à demander, & par leur complaiſance,

ſance, elles gagnent les avares les plus obſtinés. Une troiſiéme ſorte de Femmes entrent en fureur à l'oüie d'un refus, & par un vacarme affreux, & par leurs criailleries, ces Fourbes ſont condeſcendre leurs benets de Maris à toutes leurs fantaiſies. Enfin il y en a une infinité, qui déployant tout ce que l'art a inventé de plus propre à parvenir à leurs fins, ſurmontent les raiſons les plus légitimes, & les refus les plus poſitifs. Celles en particulier qui ont de la beauté & de la jeuneſſe, ſe moquent de toutes les remontrances & de tous les refus. On en voit même très-peu d'entre ces dernieres, qui ſe faſſent ſcrupule d'employer les plus tendres momens du mariage pour avancer un intérêt bas & ſordide.

Si le tems me le permettoit, je déclamerois ci avec chaleur contre ces indignes Femmes, qui employent leur adreſſe & leurs charmes trompeurs pour ſéduire notre prudence, & pour vaincre nos juſtes refus; & qui ont aſſez peu d'honneur pour ſe conduire avec leurs Maris, comme d'infâmes débauchées agiſſent avec ceux qui les fréquentent. Que dis-je! Ne ſont-elles pas pires que ces impudiques, puiſqu'elles profanent

profanent & proſtituent honteuſement les ſacrées cérémonies de l'Amour aux fins les plus indignes? D'abord elles nous excitent à la paſſion, & nous invitent au plaiſir avec une ardeur apparente ; mais enſuite ces inſignes Séductrices ſe refuſent à des déſirs qu'elles ont fait naître, afin qu'au milieu des doux tranſports qui nous mettent hors d'état de rien refuſer, elles nous extorquent des préſens qui les mettent en état de ſatisfaire à leurs folles dépenſes.

Je prie le Lecteur de me pardonner cette petite diſgreſſion, de bien peſer ce que j'ai dit juſqu'ici ſur le ſujet principal que je m'étois propoſé. Qu'on refléchiſſe auſſi avec attention aux biens temporels qu'on entend tous les jours ſouhaiter. Mais ce ne ſont pas ſeulement des perſonnes du commun qui forment ces terreſtres déſirs : les Eccléſiaſtiques de tout Ordre & de tout Rang, en font le grave ſujet des priéres ſolemnelles qu'ils adreſſent à Dieu dans les Egliſes & dans les autres Aſſemblées Religieuſes. Qu'on aſſemble toutes ces idées, qu'on tire ſans préjugé les conſéquences qui découlent naturellement de ce qui ſe voit dans les affaires ordinaires de la vie, & j'oſe me flatter que l'on conviendra qu'une

des principales cauſes de la proſperité du Commerce de *Londres*, doit être cherchée dans les fourberies & dans les vils ſtratagêmes des Femmes. D'où l'on devra certainement conclure que ſi le beau Sexe poſſédoit l'humilité, la modeſtie, le contentement, la douceur, l'obéiſſance à un Mari raiſonnable, en un mot toutes les vertus, il ne contribueroit pas la milliéme partie autant à rendre un Royaume opulent, puiſſant & floriſſant, qu'il y contribue aujourd'hui par les haïſſables qualités qui le deshonorent.

Je ne doute pas qu'il ne ſe trouve bien des perſonnes, qui ſcandaliſées des conſéquences, qu'on peut tirer de ce paradoxe, ne me demandent, ſi des peuples riches ne peuvent pas être auſſi-bien vertueux dans un Royaume vaſte & étendu, que les Habitans pauvres d'un Etat petit & indigent. On me demandera même ſi en ſuppoſant la verité de cette étrange opinion, il n'eſt pas du devoir de chaque Souverain de diminuer le nombre de leurs Sujets, & de les appauvrir. Si je réponds affirmativement ſur le premier article, on croira que je me contredis; & ſi je nie le ſecond, on regardera ma doctrine comme impie, ou

tout

tout au moins comme très-dangereuſe pour toutes les grandes Societés. Tout cela mérite d'être éclairci. Ce n'eſt pas le ſeul endroit de mon Livre qui puiſſe produire de tels ſcrupules dans l'eſprit des perſonnes les mieux intentionnées. Il eſt donc à propos que m'expliquant ici, je réſolve des difficultés ſi graves, & que je démontre l'accord parfait qu'il y a entre mes ſentimens, & les déciſions de la raiſon & de la morale la plus rigide.

Dans ce but je poſe pour premier principe, qu'il eſt du devoir de tous les Individus des Sociétés, grandes ou petites, d'être gens de bien. La vertu doit y être conſtamment encouragée, & le vice défendu. Il eſt à propos que les Loix ſoient exécutées dans toute leur rigueur, & que tous les Transgreſſeurs ſoient punis.

Je ſoutiens en ſecond lieu, que ſi nous conſultons l'Hiſtoire ancienne & moderne, nous trouverons que depuis la chûte d'Adam juſqu'à notre ſiécle la Nature Humaine a toujours été la même. Indépendamment des tems, des climats & de la Religion; les forces & les foibleſſes de l'Homme ſe ſont toujours fait voir dans toutes les parties du Monde terreſtre habité.

En troiſiéme lieu, je n'ai jamais ni avancé ni cru que l'on ne pût tout auſſi bien être vertueux dans un Royaume riche & puiſſant, que dans la plus pauvre de toutes les Républiques. Je crois ſimplement qu'il eſt impoſſible qu'aucune Société s'enrichiſſe, & ſe conſerve pendant un tems conſidérable dans cet état floriſſant, ſans les vices des Hommes. C'eſt-là ce que j'ai ſuffiſamment prouvé dans pluſieurs endroits de ce Livre. La Nature Humaine eſt toujours ce qu'elle a été pendant pluſieurs milliers d'années, & par conſéquent il ſeroit ridicule d'attendre quelque changement à l'avenir, tant que le Monde ſubſiſtera.

Après ces éclairciſſemens, je ne m'apperçois pas quelle immortalité il peut y avoir à développer l'origine & le pouvoir tyrannique des paſſions qui offuſquent la raiſon, ſans même que l'homme s'en apperçoive. Quelle impiété y auroit-il à le mettre en garde contre ſon propre cœur, & contre les ruſés ſtratagêmes de ſon amour propre ? Puis-je être blâmé de ce que je lui apprends la différence qu'il y a entre les actions qui découlent de la victoire que la Raiſon a remportée ſur ſes paſſions, & celles qui

partent

partent de la conquête qu'une paſſion a obtenu ſur une autre ? Quel eſt mon crime en un mot, ſi je montre la grande différence qu'il y a entre une vertu réelle, & une vertu qui eſt contrefaite ? Un Grand Homme a dit avec beaucoup de raiſon, que *quelque déconverte que l'on ait faite dans le pais de l'amour propre, il y reſte encore bien des terres inconnues* *. Quel mal fais je donc à l'Homme, ſi je lui donne de ſoi-même une connoiſſance plus étendue qu'il n'en avoit auparavant ? Aſſurément je n'en fais aucun. Tout mon crime eſt d'avoir avancé une vérité que l'amour que l'on a pour la flatterie rend mortifiante. Ce goût pour les doctrines qui donnent une grande idée de nous, a tant de force, que l'*Immortalité de l'Ame*, qui a été généralement reçue avant la prédication de l'Evangile, n'auroit aſſurément pas trouvé une créance ſi univerſelle, ſi elle n'eût flatté agréablement les hommes. Une vérité qui donnoit des plus vils & des plus abjets de l'eſpece humaine une idée

ſi

* L'Original cite un digne Théologien comme auteur de cette *réflexion*, qui ſe trouve dans les Maximes de la Rochefoucault. Refl. III.

ſi ſublime, ne pouvoit que leur faire plaiſir, & les déterminer en ſa faveur.

On aime à entendre louer les choſes où l'on a quelque part. Il n'y a pas juſqu'aux Sergens, aux Guichetiers & aux Bourreaux, qui ne ſouhaitâſſent que vous eûſſiez de grandes idées de leurs fonctions. Que dis-je ! Les Filoux & les Voleurs même, qui percent les maiſons, ont plus de conſidération pour un membre de la confrairie que pour les honnêtes gens. Auſſi je ne doute point que ce ne ſoit l'amour propre qui a engagé tant de perſonnes à ſe ſoulever contre ce petit Traité, avant la derniere *édition*. On a regardé ce Livre, qui faiſoit naître des doutes ſur les idées brillantes que l'on avoit conçu de la Nature humaine, comme rempli d'injures contre chacun des Individus de l'Eſpéce. De-là les fâcheuſes conſéquences que l'on a tiré de mes principes. Mais j'en appelle à toute perſonne raiſonnable. Quand je dis que les Sociétés ne peuvent pas être tout-à-la fois exemptes de vices & riches, ordonnai je aux hommes d'être vicieux ? Non ſans doute. Tout comme je n'ordonne pas qu'on ſoit avare & querelleux, lorſque je ſoutiens que les gens de Loix ne ſeroient pas ſi à leur aiſe, s'il

n'y

n'y avoit pas beaucoup de perſonnes trop intéreſſées, & portées à la chicanne.

Mais je ne m'embarraſſe point, ſi je trouve des contrediſans. Je ſuis même dans l'idée que rien ne ſeroit plus propre à démontrer la fauſſeté de mes principes, que de les voir reçus par le plus grand nombre: malheur qui ne ſauroit m'arriver. Je n'écris point pour la multitude, je ne me ménage point de Protecteurs parmi les Chefs. Je m'adreſſe uniquement à ce petit nombre de gens choiſis qui ſavent réfléchir & s'élever au-deſſus du Vulgaire. Quoique j'aye indiqué la route qui conduiſoit à la grandeur mondaine, j'ai toujours donné ſans héſiter la préférence à la route qui mene à la vertu.

Voulez-vous bannir la fraude & le luxe, prévenir l'impiété & l'irréligion? Vous propoſez-vous de rendre les hommes généralement charitables, bons & vertueux? Renverſez les preſſes; fondez les caracteres; aboliſſez les Imprimeries; brûlez tous les Livres qui ont inondé notre île, n'épargnez que ceux qui ſont dans nos Univerſités, & ne permettez aux particuliers la lacture d'aucun autre Livre que celle de la *Bible*. Défendez tout

tout commerce étranger ; ne permettez pas qu'aucun Citoyen ait aucune fréquentation avec les autres Nations ; qu'il n'y ait ſur nos mers aucun vaiſſeau qui ſoit plus grand que les barques de Pêcheurs ; rendez au Clergé, au Roi & aux Barons leurs anciens privileges, prérogatives & fonctions ; conſtruiſez de nouvelles Egliſes ; convertiſſez en vaſes & en utenſiles ſacrés tout l'argent que vous pourrez vous procurer ; fondez des Monaſteres & des Maiſons de Charité dans toutes les Paroiſſes ; faites des Loix Somptuaires ; endurciſſez votre Jeuneſſe à la fatigue ; inſpirez-lui les idées les plus rafinées de l'honneur & de la honte, de l'amitié & de l'héroïſme ; introduiſez dans la Nation une grande variété de récompenſes imaginaires. Que le Clergé prêche l'abſtinence, & le renoncement à ſoi-même, tandis qu'il ſe donne toutes les libertés qu'il voudra ; qu'il ait la plus grande part dans l'adminiſtration des affaires d'Etat, & qu'on ſtatue que la Charge de *Grand-Treſorier* ſoit toujours entre les mains d'un *Evêque*.

Bientôt de ſi pieux efforts, & de ſi ſaints reglemens changeront la ſcene. La plus grande partie des avares, des mécontens,

contens, des eſprits remuans, des ambitieux cruels, quitteront la Ville pour ſe retirer à la Campagne ; les artiſans apprendront à tenir les cornes de la charrue ; les Marchands deviendront Fermiers ; & ainſi la *Jéruſalem*, qui dans ſon état floriſant étoit corrompue, ſera dépeuplée, ſans qu'il y ait eu ni famine, ni guerre, ni peſte, ſans même qu'on y ait employé la violence. Après une ſi grande réforme, cette Capitale ne ſauroit plus être redoutable à ſes Souverains. Aucun membre du Royaume ne ſera plus aſſiégé de maux. Tout ce qui eſt néceſſaire pour la ſubſiſtance de l'homme, ſera à bon marché & abondant. L'argent au contraire, cette racine de tous les maux, y ſera fort rare ; auſſi n'en aura-t-on pas beſoin dans un Pays où chacun jouïra du fruit de ſes mains. Le Seigneur & le Païſan ne porteront plus que les étoffes les plus ſimples de nos Manufactures.

Une ſi grande révolution apporteroit de grands changemens dans nos mœurs. La génération préſente devenant tempérante, honnête & ſincere, nous pourrions eſpérer de voir nos deſcendans plus robuſtes, plus ſains, plus ſimples, plus fideles, plus vertueux, que nous

ne le ſommes actuellement. Jamais à l'avenir on ne conteſteroit plus la doctrine de l'obéïſſance paſſive, ni d'autres principes orthodoxes. On ſeroit ſoumis à ſes Supérieurs, & unanimes dans le culte.

Je crains d'être ici arrêté par un *Epicurien*, qui pour ne jamais manquer de mets ſucculens, a toujours des Ortolans dans la voliere. Peut être cet homme me dira-t-il, que l'on peut acquérir la vertu & la probité à meilleur marché que par la ruine de la Nation & la privation de tous les plaiſirs de la vie. Suivant lui, il n'eſt point beſoin de la fraude, ni de l'impiété, pour maintenir la liberté & la propriété. On peut être de bons & de fideles Sujets, ſans être des Eſclaves; on peut avoir de la probité, ſans cependant vouloir ſe laiſſer gouverner par des Prêtres. Il avouera que la frugalité & l'œconomie ſont des devoirs, mais qu'ils regardent uniquement ceux qui y ſont obligés par les circonſtances où ils ſe rencontrent. Pour un homme riche, il rend ſervice à ſa patrie en dépenſant ſes revenus. Il aſſurera que pour ce qui le regarde en particulier, il eſt ſi bien maître de ſes appétits, qu'il peut dans l'occaſion ſe paſſer de tout. Lorſqu'il

ne

ne peut pas avoir du véritable *Hermitage*, il ſe contente fort bien du ſimple vin de *Bourdeaux*, pourvu qu'il ait du corps. Il ajoutera qu'au lieu du vin de *St. Laurent* dont il prend tous les matins un grand verre, il a très-ſouvent uſé de celui de *Frontignac*; qu'après dîner, il a préſenté du vin de *Cypre*, & même de celui de *Madere*, lorſque la Compagnie étoit trop nombreuſe; & enfin qu'il regarde comme des extravagans, ceux qui lorſqu'ils donnent à manger n'offrent que du *Tockay*. Mais pour toutes les mortifications volontaires, elles ſont à ſon avis des pratiques ſuperſtitieuſes, qui ne ſont bonnes que pour les Enthouſiaſtes, dont le zéle eſt aveugle & ſans connoiſſance.

Conſultez, me dira cet Epicurien, *Mylord Shaftsbury*, & vous apprendrez que l'on peut être vertueux, & bon membre de la Société, ſans renoncer à ſoi-même; & que c'eſt faire injure à la vertu, que de la ſuppoſer inacceſſible, & d'en faire un fantôme capable d'épouvanter les plus réſolus. On peut ſervir Dieu, & en même tems jouir ſans ſcrupule de ſes créatures. Là-deſſus il rappellera tout ce que j'ai dit dans la

Remarque M *. Il me demandera encore ſi nos Magiſtrats, lorſqu'ils font des établiſſemens propres à abolir l'irréligion, à ramener la vertu, & à avancer la gloire de Dieu, ne profeſſent pas ouvertement qu'ils n'ont rien tant à cœur que la proſpérité de l'Etat, l'honneur, les forces, les richeſſes, &, pour dire tout en un mot, le véritable intérêt de la Patrie? Il formera à peu-près la même queſtion ſur nos Eccléſiaſtiques, en me demandant ſi les plus pieux & les plus ſavans d'entre nos Prélats, dans le tems que paroiſſant tous occupés de la converſion du troupeau, ils prient Dieu de détacher les cœurs de tous les Chrétiens du Monde, & de tous les plaiſirs terreſtres; ſi, dis-je, ces Prélats n'implorent pas la protection céleſte ſur les biens & les félicités terreſtres du Royaume dont ils font partie. Preuve certaine que la vertu n'eſt point incompatible avec les commodités de la vie. Ce ſont-là les apologies, les excuſes & les prétextes que font & qu'alléguent communément, je ne dis pas les gens perdus d'honneur, mais les hommes en général, dès que vous oſez toucher

* Voïez la *Remarque* (L.)

toucher à leurs inclinations, & à quoi que ce ſoit qui en dépende. Mais s'agit-il d'examiner le cas réel qu'ils font des choſes ſpirituelles, ils parlent comme ſi leurs eſprits abſolument paſſifs, n'avoient aucune pente. Confus de tant de fragilités que les hommes apperçoivent chez eux, ils cherchent à ſe cacher l'un à l'autre leur nudité; & enveloppant les véritables motifs de leur cœur ſous le ſpécieux manteau d'amour pour la Société, & d'intérêt pour le bien public, ils eſperent de dérober aux yeux des autres leurs appétits abominables, & leurs vices groſſiers. Cependant, n'en doutons point, ils ſont convaincus de l'inclination violente qu'ils ont pour leurs convoitiſes, & de l'incapacité où ils ſe trouvent de ſuivre le ſentier raboteux & difficile de la vertu.

Pour ce qui eſt des deux queſtions que me fait mon *Epicurien* ſur la fin de ſon objection, j'avoue ingénûment qu'elles ſont embarraſſantes. Je ſuis obligé d'y répondre affirmativement, & d'avouer que c'eſt la conduite & les diſcours que tiennent nos Supérieurs, tant Civils qu'Eccléſiaſtiques. Je reconnois même que l'objection eſt inſoluble, à moins que je ne revoquâſſe en doute,

(ce qu'à Dieu ne plaiſe !) la ſincérité des Rois, des Evêques, & de tous ceux qui ont part au Gouvernement.

Je me contenterai donc de répondre pour affoiblir la force de l'objection, qu'il y a dans tous ces faits un myſtere qui ſurpaſſe l'entendement humain. Qu'on ne diſe point que cette réflexion eſt un vain ſubterfuge. Je vais éclaircir cette incompréhenſibilité dans la Parabole ſuivante.

» IL Y AVOIT autrefois, dit-on, parmi les Payens, un Peuple qui parloit » beaucoup de Religion, & qui même » pour la plûpart paroiſſoient extérieurement dévots.

» Le principal mal moral qu'il y » avoit parmi eux, étoit la ſoif ; & » c'étoit un péché damnable, que de » chercher à l'étancher. On convenoit » unanimement, qu'ils étoient tous nés » plus ou moins altérés; mais, & ce » déſir, & la ſatisfaction entiere de ce » déſir, étoient les plus grands crimes.

» Ils avoient de la petite Biere dont » il étoit permis à un chacun de boire, » pourvu que ce fût avec modération. » Ceux qui prétendoient qu'on pouvoit » vivre ſans uſer abſolument de cette » boiſſon, paſſoient pour des Hypocri-

» tes,

» tes, des Cyniques & des Inſenſés :
» mais tout le monde convenoit que
» ceux qui aimant cette Biere en bû-
» voient à l'excès, étoient des Impies.
» Cependant la petite Biere étoit
» conſidérée comme un bienfait du
» Ciel, & l'on en faiſoit uſage ſans ſcru-
» pule : tout le crime conſiſtoit dans
» l'abus, & dans les principes avec leſ-
» quels on bûvoit de cette liqueur. Ce
» dernier point étoit ſurtout ſi eſſentiel,
» que celui qui auroit pris la moindre
» goutte de cette liqueur pour appaiſer
» ſa ſoif, auroit commis un crime atro-
» ce, pendant qu'une autre perſonne
» en pouvoit boire ſans crime une très-
» grande quantité, pourvu qu'il uſât
» de cette boiſſon avec indifférence,
» & ſeulement pour corriger leu tem-
» pérament.
» Ce Peuple braſſoit pour les Pays
» Etrangers, auſſi-bien que pour l'u-
» ſage de leur Nation : & en échange
» de la Biere qu'ils envoyoient hors du
» Royaume, ils recevoient de grandes
» proviſions de jambons de *Weſtphalie*,
» des langues de Bœuf, du Beuf ſalé,
» des ſauciſſons de *Bologne*, des Harangs
» ſorets, de l'Eturgeon mariné, du Ca-
» viaire, des Enchois, & pluſieurs au-

» tres denrées qui ſont propres à exciter
» la ſoif, & à faire trouver meilleure la
» Biere.

» Ceux qui tenoient dans leurs ce-
» liers, & dans leurs caves, une gran-
» de quantité de petite Biere, ſans en
» faire uſage, étoient généralement en-
» viés, & en même tems haïs du Public.
» Il n'y avoit perſonne qui fût tant ſoit
» peu à ſon aiſe, qui n'en eût proviſion
» pour ſon uſage.

» Le plus grand malheur qui pût ar-
» river aux Particuliers, c'étoit de ſe
» voir chargés de Houblon & d'Orge;
» & plus ils en conſommoient annuelle-
» ment, plus le Pays étoit floriſſant.

» Le Gouvernement avoit fait plu-
» ſieurs excellens Réglemens ſur les den-
» rées qui étoient données en retour par
» les Etrangers. Il encourageoit de tout
» ſon pouvoir l'entrée du Poivre & du
» Sel, en même tems qu'il mettoit des
» impôts très conſidérables ſur tout ce
» qui n'étant pas de haut goût, pouvoit
» en quelque maniere empêcher la con-
» ſommation de leur Orge & de leur
» Houblon.

» Ceux qui étoient à la tête des affai-
» res, faiſoient tout leur poſſible pour
» paroître à tous égards exempts de ſoif.

» Ils

» Ils publioient différentes Loix pour » prévenir l'accroiſſement de ce déſir, » & puniſſoient comme des Impies, » ceux qui oſoient le ſatisfaire ouver- » tement. Cependant, on appercevoit » bientôt par leurs diſcours, & par la » conduite qu'ils tenoient dans le par- » ticulier, qu'ils étoient plus paſſionés » que les autres; au moins ils bûvoient » de plus grands coups de petite Biere » que les gens du commun : & pour » couvrir leurs criminels excès, ils di- » ſoient que leur tempérament deman- » doit une plus grande quantité de » cette liqueur que celui de leurs Sujets; » & ils proteſtoient que ſans aucune » conſidération pour eux mêmes, leur » principal but étoit de rendre la petite » Biere abondante dans l'Etat, & de » débiter l'Orge & le Houblon des Par- » ticuliers.

» La petite Biere n'étoit défendue à » qui que ce ſoit, les Eccléſiaſtiques en » faiſoient uſage comme les Laïques. Ils » y en avoient même pluſieurs parmi » eux qui en bûvoient fort copieuſe- » ment. Cependant ils s'accordoient » tous à paſſer pour moins altérés que » les autres, & ſoutenoient qu'ils n'en » bûvoient jamais que pour corriger

» leur

» leur tempérament. Les diſcours qu'ils » tenoient dans les aſſemblées religieuſes » étoient plus ſinceres. Là ils confeſ- » ſoient publiquement que le Clergé » auſſi bien que le Séculier, depuis le » plus grand juſqu'au plus petit, étoient » altérés; qu'il n'y avoit rien qu'on cor- » rigeât moins que ſon tempérament; » que tous les cœurs étoient attachés à » la petite Biere; que l'on ne penſoit » qu'à étancher ſa ſoif, quelques belles » proteſtations qu'on fît d'ailleurs.

» Ce qu'il y a ſurtout à remarquer » ſur ces ſolemnelles proteſtations, » c'eſt qu'on auroit regardé comme un » groſſier impertinent, toute perſon- » ne qui auroit voulu s'en ſervir au » préjudice de quelqu'un, & qu'on » auroit pris pour un affront très-ſan- » glant d'être appellé hors du TEMPLE » ALTE'RE', quand même on vous au- » roit vu avaler quatre pintes de peti- » te Biere à la fois.

» Le lieu commun des Prédicateurs » étoit le grand mal qu'il y avoit dans » la ſoif, & la folie extrême qu'il y » avoit à l'éteindre. Ils exhortoient vi- » vement leurs Auditeurs à réſiſter à » la tentation : & déclamant contre la » petite Biere, ils ſoutenoient que c'é-

» toit

» toit un poiſon ſi on en bûvoit avec
» plaiſir, & qu'on en uſât dans un
» autre but que pour corriger ſon tem-
» pérament.

» Dans les actions de graces qu'ils
» rendoient aux Dieux, ils faiſoient
» toujours mention de l'abondance de
» petite Biere qu'ils avoient reçue de
» leur main bienfaiſante, malgré leur
» indignité, & l'abus continuel qu'ils
» en avoient fait, en s'en ſervant à
» étancher leur ſoif, dans le tems mê-
» me que leur conſcience les aſſuroit
» que cette liqueur leur avoit été ac-
» cordée à un meilleur but. Après avoir
» demandé pardon de ces crimes, ils
» prioient les Dieux de diminuer l'ar-
» deur de leur ſoif, & de leur donner
» des forces pour réſiſter à la tentation.
» Au milieu de leur acte de repentan-
» ce & de leurs humbles ſupplications,
» ils n'oublioient pas la petite Biere,
» ils prioient qu'elle leur fût accordée
» en grande abondance, avec promeſſe
» ſolemnelle que quelques négligens
» qu'ils eûſſent été juſqu'alors ſur le
» point de la petite Biere, il ne leur
» arriveroit jamais plus à l'avenir d'en
» boire une goutte, que dans l'unique
» deſſein de corriger leur tempérem-
» ment. » Telles

» Telles étoient les demandes & les » prieres qu'on faiſoit toujours ſans y » rien changer. Pendant pluſieurs mil- » liers d'années on en continua l'uſage. » Quelques-uns ont cru que les Dieux » qui connoiſſent l'avenir, & qui ſa- » voient que la même promeſſe qui ſe » faiſoit au mois de *Juin*, ſeroit réité- » rée au mois de *Janvier* ſuivant, ne ſe » fioient pas plus ſur ces vœux & ſur » ces promeſſes ſolemnelles, que nous » ne faiſons fond ſur les offres de ſervi- » ces qu'on nous fait : aujourd'hui ils » diſent blanc, & demain noir. Après » avoir débuté par des idées fort myſ- » tiques, & dit pluſieurs choſes dans un » ſens ſpirituel, ils finiſſoient toujours » leurs prieres, en ſuppliant les Dieux » de bénir & de faire proſpérer le mé- » tier de Braſſeur, & d'augmenter de » plus en plus la conſommation du Hou- » blon & de l'Orge.

REMARQUE (U.)

Le CONTENTEMENT, *cette peſte de l'Induſtrie*, &c.

Page 30. Lignes 18-9.

J'AI oui dire à bien des gens que ce n'étoit pas le *Contentement* qui étoit la peſte de l'induſtrie, mais que c'étoit la pareſſe qui produiſoit ce mauvais effet. Il eſt donc à propos que je m'arrête à établir le paradoxe que j'avance dans la *Fable des Abeilles*, & que je rapporte au commencement de cette *Remarque*. Dans ce but, je parlerai ſéparément de la PARESSE, du CONTENTEMENT, & de L'INDUSTRIE, afin que le Lecteur puiſſe juger, ſi c'eſt la *Pareſſe*, ou ſi c'eſt le *Contentement* qui anéantit le plus naturellement l'*Induſtrie*.

La Pareſſe eſt un éloignement & une averſion pour le travail. D'ordinaire même cet averſion pour les affaires eſt ſuivie du déſir déraiſonnable de reſter oiſif. On donne le nom de *Pareſſeux* à toute

toute perſonne qui, ſans être empêchée par aucune occupation tant ſoit peu conſidérable, refuſe de faire quelque choſe, ou qui traîne en longueur quelques affaires qu'il doit exécuter, ou pour lui-même, ou pour les autres.

Remarquez cependant que l'on appelle rarement pareſſeux ſes Egaux, ou ſes Supérieurs. On réſerve pour l'ordinaire cette épithéte pour ceux que nous regardons comme nos Inférieurs, & de qui nous attendons quelque ſervice. Les Enfans ne croyent pas que leurs Parens ſoient pareſſeux. Les domeſtiques n'ont jamais cette idée de leurs Maîtres. Si un homme qui vit de ſes rentes ſe dodine, & qu'il pouſſe la pareſſe juſques à ne vouloir pas ſe chauſſer, quoiqu'il ſoit jeune & peu embaraſſé de graiſſe, il n'y a perſonne qui penſera à l'appeller pareſſeux, ſi ſeulement il peut tenir un Valet, ou quelqu'autre Domeſtique pour faire cet ouvrage.

Mr. *Dryden* nous a donné, dans la perſonne d'un Roy d'*Egypte*, un exemple d'une fainéantiſe bien extraordinaire. Sa Majeſté voulant faire des préſens conſidérables à pluſieurs de ſes Favoris, ſe fait ſuivre par ſes principaux Miniſtres, qui portent un parchemin que le

Monarque

Monarque doit ſigner pour confirmer ces dons. D'abord il fait quelques tours, comme un homme qui eſt inquiet & mal à ſon aiſe. Bientôt il ſe jette ſur un ſopha, comme un homme extrêmement fatigué. Enfin prenant une plume avec une répugnance ſans égale, il commence à ſe plaindre fort ſérieuſement de la longueur du nom *Ptolomée* qu'il devoit écrire, & témoigne beaucoup de chagrin de ce qu'il n'a pas pour nom quelque courte monoſyllabe, qui lui épargneroit une peine conſidérable.

Nous accuſons ſouvent les autres d'être pareſſeux, parce que nous le ſommes nous mêmes. Il y a quelques jours que deux jeunes filles faiſoient des nœuds enſemble. Elles étoient ſœurs. L'aînée incommodée d'un vent coulis qui venoit d'une porte entrouverte, pria ſa ſœur cadette, qui à ſon avis étoit la plus à portée, de vouloir fermer cette porte. Celle-ci daigna effectivement jetter les yeux de ce côté, mais elle ne ſe remua point, & ne répondit quoi que ce ſoit. Sa ſœur réïtera ſa demande encore deux ou trois fois; mais enfin, indignée & du ſilence & du peu de complaiſance de ſa cadette, elle ſe leva bruſquement pour aller fermer la porte. En revenant

prendre

prendre ſa place, elle jetta ſur cette jeune fille un regard foudroyant, qu'elle accompagna de cette phraſe, *Seigneur, Babeau, que vous êtes pareſſeuſe! je ne voudrois pas l'être autant que vous pour tout au monde.* Phraſe qui fut prononcée avec tant de vivacité, qu'une rougeur enflamée lui couvrit le viſage.

La plus jeune devoit s'être levée, j'en conviens: cependant ſi l'aînée n'avoit pas trop voulu ménager ſa peine, elle ſe ſeroit aſſurément levée ſans rien dire, dès que ce vent l'incommodoit. Elle étoit tout auſſi-près de la porte que ſa ſœur. Il n'y avoit pas onze mois de difference dans leur âge, & elles étoient toutes deux au-deſſous de vingt ans. Je crois qu'il eſt difficile de déterminer quelle étoit la plus pareſſeuſe de ces deux filles.

Il y a des milliers de Miſérables, qui ſuent ſang & eau pour la plus légere récompenſe. Ces gens-là ne réflechiſſent pas, ou peut-être même ignorent tout ce que vaut la peine qu'ils ſe donnent. Tous les ouvriers ne ſont pas ſi modeſtes. On en voit ſouvent de ruſés, qui refuſeront d'être employés, lorſqu'on ne donnera pas un prix proportionné à leur peine. Ils ſont naturellement actifs; mais

mais ils aimeront mieux ne rien faire, que de permettre qu'on apprécie trop bas leur travail.

Un Gentilhomme de campagne rencontra derriere la *Bourſe* un crocheteur, qui alloit & venoit les mains dans ſes poches, comme un homme qui attend de l'occupation : s'approchant de lui, il lui demanda s'il vouloit lui faire le plaiſir de porter une Lettre à *Bow Church*, qu'il lui donneroit un ſou pour ſa peine. Le crocheteur exigea deux ſoux pour faire ce meſſage, aſſurant qu'il aimoit mieux reſter les bras croiſez que de travailler pour rien. Le Campagnard, qui ne voulut pas lui donner deux ſoux, le quitta, pleinement perſuadé que ce crocheteur étoit extrêmement pareſſeux, puiſqu'il aimoit mieux battre inutilement le pavé, que de gagner un ſou avec ſi peu de peine.

Quelques heures après ce même Gentilhomme ſe trouvant avec quelques Amis, dans une Taverne ſituée dans *Thread-Needleſtreet*, un deux ſe rappella qu'il avoit oublié d'envoyer à la poſte une Lettre de Change, qui devoit abſolument partir cette même nuit. Inquiet ſur cet oubli, il dit qu'il lui falloit inceſſamment

inceſſamment un homme qui allât en toute diligence à *Hackney*. Dix-heures étoient déja ſonnées, on étoit au milieu de l'hiver, il pleuvoit à verſe, & tous les crocheteurs devoient naturellement être au lit. Il lui en falloit cependant un, quoiqu'il coutât. Le Sommelier le voyant ſi fort en peine, l'aſſura qu'il connoiſſoit un homme qui feroit infailliblement ſon affaire, & qui ſortiroit même du lit, *ſi la récompenſe étoit digne de ſon tems. Comment digne de ſon tems*, répondit le Gentilhomme ! *n'en doutez point, mon Ami : ſi vous connoiſſez quelque homme expeditif, allez lui dire qu'il ſe dépêche, & qu'il y a un écu pour lui, s'il eſt de retour avant minuit.*

Le Garçon ſortit, il va reveiller ſon homme, qu'il inſtruiſit de ce qu'on exigeoit de lui ; & il revint au bout d'un quart d'heure, avec l'agréable nouvelle que la commiſſion ſeroit exécutée dans le tems marqué. Cependant ces Amis ſe divertiſſoient, & lorſqu'ils s'apperçurent que minuit approchoit, ils ſortirent leurs montres, ne parlerent plus que du retour du Meſſager. Les uns aſſuroient qu'il pouvoit encore être de retour au tems marqué, les autres croyoient la choſe impoſſible. Enfin ceux-ci triomphoient

phoient; il ne s'en falloit plus que de trois minutes qu'il ne fût minuit, lorſque le diligent Meſſager entra. Ses habits étoient tout mouillés, & lui-même étoit tout fumant de chaleur, & tout en ſueur. Il n'avoit rien de ſec ſur lui excepté ſon porte-feuille, d'où il tira la réponſe au billet qui lui avoit été remis par le garçon ſommelier. Le Gentilhomme charmé du promt retour du Meſſager, lui donne l'écu qu'il lui avoit promis; un de la compagnie lui verſe raſade, tous enſemble le louent de ſa diligence. Mais quelle ne fut pas la ſurpriſe du Gentilhomme Campagnard dont nous avons parlé au commencement de cette Hiſtoire, lorſque ce crocheteur s'approchant de la lumiere pour recevoir le verre qu'on lui tendoit, il le reconnut pour être le même homme qu'il avoit jugé être le plus pareſſeux de tous les mortels, parce qu'il avoit refuſé de gagner un ſou?

Tirons de cette Hiſtoire cette conſéquence, & apprenons à ne pas confondre des gens qui demeurent oiſifs, parce qu'ils ne trouvent pas des occaſions d'être ſuffiſamment dédommagés de leurs peines, avec ces ſtupides qui s'applaudiſſent dans leur inaction, &

qui mourroient plutôt de *faim* que de ſe remuer pour ſe procurer de la nourriture. Si nous ne diſtinguons pas ces deux eſpeces de gens, nous ſerons obligés de convenir que tous les hommes ſont plus ou moins pareſſeux, & que même ceux qui mettent à plus haut prix leur travail, je veux dire les plus induſtrieux, ſont les plus entichés de ce défaut.

Je paſſe à l'article du Contentement. Je donne ce nom à cette calme ſérenité d'eſprit dont jouit un homme qui ſe croit heureux, & qui eſt ſatisfait de la ſituation où il ſe trouve. Un homme qui poſſede ce contentement, ſentant le bonheur de ſon état préſent, eſt dans une tranquillité que ne connut jamais un homme qui penſe à améliorer ſa fortune. Les applaudiſſemens que l'on donne à cette vertu, ſont peu durables. Suivant les circonſtances où ſe trouvent les hommes, on les loue, ou on les blâme de la poſſéder.

Un Artiſan pauvre qui travailloit ſans relâche pour vivre, hérite un revenu de cent livres ſterling d'un parent qui vient de mourir. D'abord il quitte le métier pénible qu'il avoit. Cependant n'ayant pas aſſez de talens pour ſe pouſſer dans les affaires, il ſe réſout à vivre tranquillement

lement de ſes revenus. Cet homme ne fait de mal à perſonne, il paye exactement ce qu'il doit, on l'appellera un honnête homme qni n'aime pas le bruit. Son boucher, ſon boulanger, ſon hôteſſe, ſon tailleur, & toutes les perſonnes qui partagent entr'eux ſes revenus, la Société même, en profitent. Perſonne ne ſouffre de ſon oiſiveté; & s'il eût continué de travailler de ſon métier, tout ce qu'il y auroit gagné, auroit été tout autant de retranché ſur le gain de ſes confreres. Il eſt vrai qu'il eſt l'homme le plus pareſſeux qu'on puiſſe imaginer. Il paſſe au lit quinze heures des vingt-quatre; ſon unique occupation eſt d'uſer le pavé. Cependant perſonne ne le blâme. Que dis-je! ſon eſprit inactif eſt même honoré du nom de Contentement.

Suppoſons à préſent que ce même homme s'étant marié continue à vivre du même train, après qu'il a trois ou quatre enfans, & qu'ainſi parfaitement ſatisfait de ce qu'il poſſede, il ne cherche pas à gagner la moindre choſe. D'abord ſes parens, & enſuite toutes ſes connoiſſances allarmés de cet excès de pareſſe, réfléchiront que ſes enfans ne pouvant recevoir de bonne éducation,

leur

leur feront honte un jour, & que peut-être même ils en ſeront chargés, ſi leur pere n'abandonne ſa honteuſe indolence.

On ſe dira tout cela à l'oreille; mais bientôt *Harpagon* ſon Oncle venant le trouver, lui tiendra le diſcours ſuivant. *Quoi, Neveu, vous ne faites encore rien? Fi, n'avez-vous point de honte? Comment peut-on vivre ſi deſœuvré? Si vous ne voulez pas reprendre votre ancien métier, il y a cinquante autres moyens de gagner quelques ſous. Je ſai que vous avez un revenu de cent Piéces; mais ne vous appercevez-vous pas que vos dépenſes augmentent chaque jour? & que ferez-vous quand vos enfans ſeront grands? J'ai bien plus de bien que vous, & je ſuis ſeul; cependant je ne ſuis pas aſſez fou pour abandonner mes affaires. Que dis-je! Je proteſte que quand même j'aurois les richeſſes de Créſus, je ne voudrois pas mener la vie fainéante que vous menez. Ce ne ſont pas là mes affaires, je l'avoue; mais chacun crie, qu'il eſt honteux à un jeune homme qui eſt en bonne ſanté & vigoureux, de ne pas s'occuper à quelque choſe.* Si, inſenſible à tous ces avertiſſemens, il reſte encore ſix mois dans cette indolence, tout le voiſinage le blâme. C'eſt ainſi que les mêmes

mêmes qualités qui lui ont autrefois attiré le nom d'homme content & paiſible, lui font donner le nom du plus méchant des maris, & du plus pareſſeux des mortels. De tout cela il réſulte évidemment qu'en jugeant de la bonté ou de la malice des actions, on fait uniquement attention au bien ou au mal que la Société en reſſent, ſans faire aucune réflexion ſur l'effet que ces mêmes actions produiſent ſur celui qui en eſt l'auteur. C'eſt-là une penſée que je développerai dans mes Recherches ſur l'Origine de la Vertu Morale.

Les termes de *Diligence* & d'*Induſtrie* ſe confondent très ſouvent. Cependant il y a une grande différence entre les choſes qu'ils déſignent. Un pauvre miſérable peut ne manquer ni de diligence, ni d'adreſſe, être un homme œconome & laborieux, & cependant être ſi bien content de ſa ſituation, qu'il ne ſe donnera aucun mouvement pour l'améliorer. Un tel homme n'eſt pas induſtrieux : l'Induſtrie, entr'autres qualités, renferme une ſoif pour le gain, & un déſir ardent de rendre ſon état meilleur.

Lorſqu'un homme croit que les profits qu'il retire de ſa vocation ſont trop petits

petits, ou que la part qui lui revient de quelque occupation eſt trop chetive, il peut mériter le nom d'Induſtrieux en deux manieres. Premierement on lui donnera ce titre, s'il découvre des moyens extraordinaires, & praticables, pour augmenter ſes affaires & ſes profits. Il l'obtiendra auſſi, s'il étend davantage ſes occupations & ſon commerce. Si un Marchand a ſoin de bien aſſortir ſa boutique, & qu'il ſerve comme il faut ceux qui achetent chez lui, on dira que cet Homme eſt diligent. Mais ſi outre cela il ſe met à même par ſes ſoins de vendre au même prix des Marchandiſes meilleures que celles qu'on trouve chez ſes voiſins; ſi par ſa complaiſance, ou par quelqu'autre bonne qualité, il fait des connoiſſances, & qu'il augmente ſes pratiques, il mérite dès lors le nom d'*Induſtrieux*. Un Savetier qui ne ſeroit occupé que la moitié de ſon tems, pourroit être appellé diligent, s'il ne négligeoit pas ſes affaires, & qu'il les expédiât quand il en a. Mais ſi outre cela il faiſoit des meſſages lorſqu'il n'a point d'ouvrage, ou que ſeulement il fît des chevilles, ou enfin qu'il fît le guet pendant la nuit, on devroit le nommer *Induſtrieux*.

Qu'on

Qu'on peſe exactement ce que j'ai avancé dans cette *Remarque*, & l'on ſera obligé de convenir ; ou que la pareſſe & le Contentement ſont fort parens ; ou que s'il y a quelque différence entre ces deux choſes, la derniere eſt plus contraire à l'induſtrie qne la premiere.

REMARQUE (X.)

En vain vous cherchez à aſſocier la grandeur d'une Nation avec la Probité.

Page 33. Lignes 3. - 6.

J'Avoue que peut être on pourroit voir une Nation vertueuſe ; mais il faudroit néceſſairement que les Individus ſe contentâſſent d'être pauvres, & endurcis au travail : car s'ils vouloient vivre à leur aiſe, jouir des plaiſirs de la vie, & former une Nation opulente, puiſſante, floriſſante & guerriere, la choſe eſt abſolument impoſſible.

J'ai bien oui parler de la grande figure que les *Lacédémoniens* vertueux ont fait autrefois par-deſſus toutes les Répu-

bliques de la *Grece*. Mais on doit convenir qu'il n'y eut jamais de Nation dont la Grandeur fut plus creuſe. Leur Grandeur étoit au-deſſus de celle du Théatre, & l'unique choſe dont ils pouvoient ſe glorifier, c'eſt qu'ils ne jouiſſoient de rien. Ils étoient à la vérité craints & eſtimés au dehors. Leur valeur & leur habileté dans la guerre étoit ſi célébre, que leurs Voiſins ne recherchoient pas ſeulement leur amitié; mais qu'ils ſe croyoient ſûrs de la victoire, s'ils avoient à la tête de leur Armée un Général *Lacédémonien*. Mais qu'eſt-ce qui les rendoit tels ? N'étoit-ce pas une diſcipline ſi ſévere, une vie ſi auſtere, & ſi deſtituée des agrémens de la vie, que l'homme le plus tempérant parmi nous ne pourroit ſe réſoudre à s'y ſoumettre ? Il y avoit une parfaite égalité entr'eux. L'or & l'argent monnoyés étoient décriés. Leur monnoye courante étoit de fer; on vouloit qu'elle fût peſante, & de peu de prix. Pour ſerrer la valeur de vingt ou trente livres ſterling, il falloit une chambre d'une grandeur conſidérable; & pour tranſporter cette ſomme, on auroit eu beſoin d'une bonne paire de Bœufs. Ce n'eſt pas le ſeul moyen qu'ils eûſſent pour préve-

nir

nir le luxe. Ils obligeoient encore tous les Citoyens à manger en commun de la même viande, ſans qu'ils en diſpenſâſſent qui que ce fût. L'Hiſtoire nous apprend même qu'*Agis*, un de leurs Rois, revenant victorieux des *Athéniens*, demanda à manger en particulier avec la Reine, mais que les *Polémarques* lui refuſerent cette grace. *Leur principal ſoin en élevant la jeuneſſe*, dit *Plutarque* dans la Vie de Lycurgue, *étoit de les rendre bons Citoyens, de les mettre en état de ſouffrir les fatigues de la guerre, & les longues marches, & par conſequent de ne jamais revenir ſans être victorieux. Dès qu'ils avoient atteint l'âge de douze ans, on les faiſoit coucher par bandes ſur des lits faits de joncs, qui croiſſoient ſur la Riviere* d'Eurotas. *Mais comme ces joncs avoient des pointes aigues, ils devoient les rompre avec quelque inſtrument. Pendant les froids de l'Hiver ils mêloient parmi ces joncs du coton de Chardon pour ſe tenir au chaud.*

Par toutes ces circonſtances on voit évidemment qu'il ne fut jamais ſur la Terre de Peuple moins efféminé. Ils ne jouiſſoient d'aucun des plaiſirs de la vie, & n'avoient pour prix de leur vertu, que la gloire d'être un peuple belli-

queux & endurci au travail ; avantage dont peu de perſonnes voudroient à ce prix. Lors même qu'ils ont été les Maîtres du Monde, cependant ils ont refuſé de s'en ſervir. Je doute que les *Anglois* leur envient jamais cette Grandeur. J'ai ſuffiſamment détaillé dans la *Remarque* (O), en parlant des *Plaiſirs réels*, les objets dont les hommes ont beſoin aujourd'hui.

REMARQUE (Y.)

Jouir des Agrémens & des CONVENANCES *de la Terre.*

Page 33. Lignes 7 - 8.

J'Ai déja eu occaſion de remarquer *, que les termes de DÉCENCE, de CONVENANCE, ſont ſi ambigus & ſi équivoques, qu'on ne ſauroit les comprendre, ſi l'on ne connoît la qualité & les circonſtances où ſe trouvent les perſonnes qui s'en ſervent.

Il convient que l'Orfévre & le Marchand Détailleur qui a trois ou quatre mille livres ſterling de fonds, ait ſur ſa table

* Voyez *Remarque* (L.)

table deux ſervices à l'ordinaire, & un petit *extra* les *Dimanches*. Sa femme doit avoir un lit de damas, lorſque ſes couches approchent, & deux ou trois chambres proprement meublées. Le Printems ſuivant il convient qu'elle ait une Campagne, ou tout au moins un Appartement commode hors de la Ville. Dès qu'un Marchand a une Campagne, il doit avoir un Cheval pour lui, & un pour ſon valet. Si ſon commerce eſt un peu en train, il compte de pouvoir tenir dans huit ou dix ans un Caroſſe; cependant il appelle tout cela eſclavage, & il eſpere qu'après avoir été eſclave vingt-deux ou vingt trois ans, il poſſedera un revenu de mille livres ſterling qu'il laiſſera à ſon aîné, outre deux ou trois mille livres ſterling qu'il donnera à ſes autres enfans pour leur établiſſement. Lors même que des perſonnes qui ſont dans cette paſſe, en priant pour leur pain quotidien, ſe bornent à ces articles, elles ſont réputées très-modeſtes.

Appellez cela vanité, luxe, dépenſes ſuperflues, ou donnez-lui tel nom injurieux qu'il vous plaira, cela eſt inſéparable de l'état floriſſant d'une Nation. Ceux d'une condition inférieure

devront à la vérité ſe contenter de *Convenances* moins cheres ; mais auſſi il eſt certain que ceux d'un rang plus élevé voudront jouir de *Convenances* plus diſpendieuſes. On en voit qui donnent le ſimple nom de décence à la vaiſſelle d'or & d'argent dont ils ſe ſervent, & qui comptent un Caroſſe à ſix chevaux au rang des plaiſirs néceſſaires de *la Vie*. Si un Pair du Royaume n'a pas au-delà de trois ou quatre mille livres ſterling de revenu, il eſt compté pour un Seigneur pauvre.

Depuis la premiere édition de cet Ouvrage, pluſieurs perſonnes ſe ſont élevées contre moi, & ſe ſont efforcées de démontrer que le luxe porté à l'excès eſt la ruine infaillible d'un Peuple. On ſe ſeroit aiſément épargné cette peine, ſi l'on avoit daigné faire attention aux bornes dans leſquelles j'ai renfermé mon opinion. Afin donc qu'à l'avenir il ſoit impoſſible à un Lecteur dépréoccupé, de donner un mauvais ſens à mon Livre, je vais raſſembler ici les limitations que j'avois marquées dès le commencement, & les nouvelles précautions que j'ai priſes dans cette Edition. J'eſpere que ſi on veut bien prendre la peine de lire cet article, on ſentira que

je

je préviens toutes les objections que l'on pourroit faire contre mon ſyſtême.

J'ai poſé comme des principes dont il n'eſt jamais permis de s'écarter, que le pauvre doit être occupé, qu'il eſt de la prudence de les ſecourir dans leurs beſoins, mais que l'on riſqueroit de faire ceſſer tous leurs beſoins *.

La Pêche, ſuivant moi, doit être cultivée & encouragée à tous égards. Par-là on rendra les denrées, & par conſéquent les Ouvriers à bon marché **.

Deplus j'ai aſſuré que l'ignorance étoit un ingrédient néceſſaire dans la Societé †. De tout cela il paroît manifeſtement que mon ſyſtême ne ſuppoſe point que le Luxe ſoit général dans tous les rangs.

On doit avoir un ſoin particulier pour conſerver & mettre en ſureté la propriété, pour adminiſtrer impartialement la juſtice, & pour faire tout ſervir au bonheur

* P. 175. & 176. de la premiére Edit. Angl. & pag. 240. &c. de cette Trad.

** Pag. 178 de la premiére Edit Angl. & p. 246. de la Trad.

† P. 77. de la premiere Edit. Angl. & pag. 107. de la Trad.

heur & à l'interêt de la Nation *. J'ai ſurtout extrêmement inſiſté ſur l'attention que les Chefs du Royaume doivent avoir pour maintenir la balance du Commerce, de maniere que les entrées annuelles n'excédent jamais les ſorties †. J'ay ſoutenu, je ſoutiens encore que les pays où l'on obſerve, & cette précaution, & les autres dont j'ai parlé, ne ſauroient être ruinés par les marchandiſes qu'on tire du dehors pour ſatisfaire le Luxe. Ce n'eſt que dans les pays extrêmement peuplés que ſe voit tout l'excès du Luxe : mais il eſt principalement le partage de ceux qui ſont dans le rang le plus élevé. Comme donc la baſe doit être proportionnée au ſommet, il eſt évident que plus grand eſt le nombre de ceux qui placés au ſommet donnent le Luxe, plus auſſi doit être conſidérable le nombre de ceux qui ſont placés au bas, je veux parler du Pauvre qui travaille.

Ceux qui ſont aſſez foux pour vouloir imiter ceux qui ſont plus riches qu'eux, ne doivent s'en prendre qu'à eux-mêmes s'ils ſe ruinent. Je ſoutiens même

* Pag. 87. de la prémiere Edit. Angl. & pag. 118. 119. de la Trad.

† Pag. 86. 87 de premiere Edit. Angl. & Ibid. de la Trad.

que c'eſt les traiter trop doucement, que de dire qu'ils donnent dans le Luxe ; puiſque quiconque peut ſe réſoudre à dépenſer au delà de ſon revenu, eſt un vrai inſenſé. Quelques perſonnes de qualité peuvent avoir trois ou quatre Caroſſes à ſix Chevaux, & être encore en état malgré cette dépenſe de donner à leurs Enfans une éducation convenable ; tandis qu'un jeune marchand ſe ruineroit de fond en comble, s'il tenoit ſeulement un miſérable Cheval. La premiere de ces perſonnes donne dans le Luxe, mais la ſeconde donne dans la prodigalité. J'avoue qu'il n'eſt pas poſſible qu'une Nation riche ne renferme poi t de prodigues, mais il n'y en eut jamais qui n'eût aſſez d'Avares pour contrebalancer les Prodigues. Si un vieux Marchand fait faillite, pour avoir été négligent dans ſes Affaires pendant bien des années: D'un autre côté on voit s'élever un jeune Commerçant, qui plus aſſidu, ou plus œconome que le premier, ſe trouve riche avant qu'il ait atteint l'âge de quarante ans. N'a-t-on pas ſouvent éprouvé que les foibleſſes des hommes produiſent des effets qui leur paroiſſent contraires ? Ainſi il y a des ames ſi baſſes, qui ne peuvent amaſſer des richeſſes, parce qu'elles ſont trop

intereſſées ; pendant que des perſonnes d'un génie plus relevé amaſſent de grands biens en faiſant belle dépenſe, & en paroiſſant mépriſer l'argent. D'ailleurs les viciſſitudes de la Fortune ſont néceſſaires dans la Societé. Les chutes les plus terribles ne font pas plus de mal à un Royaume, qu'il n'en reçoit de la mort d'un de ſes individus. Les Batêmes contrebalencent exactement les Enterremens. Ceux qui ſe trouvent enveloppés à quelques égards dans la chute d'un autre ſont triſtes, peſtent & enragent de leur infortune : mais ceux qui y gagnent, & il y en a toujours quelques-uns, ſe taiſent ; parce qu'il ſeroit odieux d'entendre quelqu'un dire qu'il tire parti des pertes & des malheurs de ſon Voiſin. Les hauts & les bas de la Fortune reſſemblent à une roue, qui en tournant met en mouvement toute la machine. Les Philoſophes qui ſavent pénétrer dans la nature des choſes, conſidérent les viciſſitudes qu'on remarque dans la Societé civile, du même œil qu'ils enviſagent l'élevement & l'abaiſſement des Poûmons. Ils remarquent que ce dernier état fait tout auſſi-bien partie de la reſpiration que le premier, & qu'ainſi le ſouffle inconſtant de la Fortune qu'on ne ſauroit fixer, eſt au corps

politique, ce que l'Air ſi facile à être mis en mouvement, eſt à une créature vivante.

L'Avarice & la Prodigalité ſont donc également néceſſaires à la Société. Il eſt des pays où l'on eſt en général plus prodigue que dans d'autres. Cette difference naît des diverſes circonſtances qui diſpoſent au vice, de la conſtitution de l'Etat, & du tempéramment des Particuliers.

Je prie le Lecteur attentif de vouloir me pardonner, ſi je répete ici pluſieurs choſes que j'ai expoſées dans la Remarque (Q). Il y a des perſonnes dont la mémoire eſt courte, que je dois tâcher de ſoulager. Pluſieurs choſes diſpoſent à l'avarice. L'abondance d'argent, & la rareté des terres; les impôts conſidérables; la rareté des denrées; l'induſtrie; l'amour pour le travail; un eſprit actif & intrigant; un mauvais naturel qui manque d'humanité & de compaſſion; la vieilleſſe; la prudence; le commerce; les richeſſes, lors ſur-tout qu'on les a acquiſes par ſon travail; la liberté; le ſoin de maintenir la proprieté. L'indolence, au contraire; le contentement d'eſprit; la jeuneſſe; l'imprudence; le pouvoir arbitraire; les richeſſes acquiſes avec facilité; l'abondance de proviſions; & l'inſtabilité des

poſſeſſions ſont des circonſtances qui font pancher les hommes du côté de la prodigalité. Dans tous les pays où les premieres circonſtances prédominent, le vice dominant ſera l'Avarice. Dans ceux où les ſecondes prévalent, la Prodigalité ſera le vice national. Mais ſoyez ſûr que jamais il n'y eut de frugalité nationale ſans une néceſſité nationale. Les Loix ſomptuaires peuvent être de quelque uſage dans un pays indigent, lorſqu'épuiſé par la guerre, par la peſte, ou par la famine, l'ouvrage a été interrompu, & le Pauvre n'a pas eu d'occupation. Mais ce ſeroit la plus mauvaiſe de toutes les politiques, ſi l'on faiſoit des Loix contre le Luxe dans un Royaume opulent.

Je finis mes Remarques ſur la RUCHE MURMURANTE, en aſſurant ceux qui prêchent avec tant de chaleur la frugalité nationale, qu'il ſeroit impoſſible que les *Perſans*, & les autres Peuples de l'*Orient*, tiraſſent la même quantité de draps fins d'*Angleterre* qu'ils en conſument aujourd'hui, ſi nos Femmes faiſant moins uſage d'étoffe de ſoye, nous diminuions la quantité de cette marchandiſe que nous apportons d'*Aſie*.

Fin du Tome I.

Voir la table
à la fin du 2ème Volume

Ri(0)

361 - [illegible]

[illegible]

[illegible]

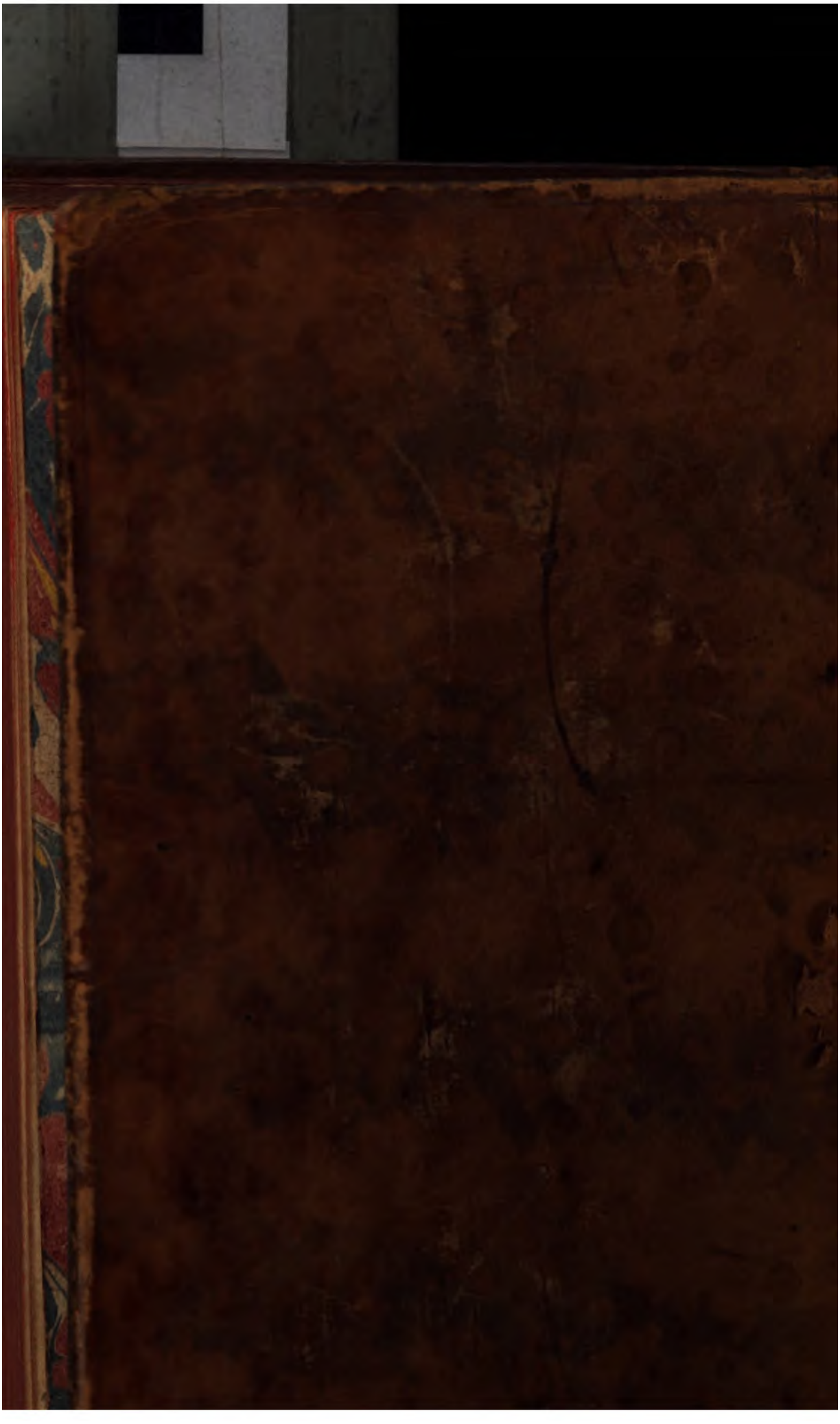
[illegible] 231 127

232

[illegible]

365 - [illegible]

[illegible]

[illegible]

287. a. (Finch Add.)
15